

Arnaud Pépin-Donat

Un Roman

en cours d'écriture
(figment)

Version 3.6 – Avril 2014

Arnaud Pépin-Donat

Un Roman

en cours d'écriture
(figment)

Version 3.6 – Avril 2014

Arnaud Pépin-Donat – Un Roman – 2006-2014
Version 3.6 – En Cours d'Écriture
(coquilles et fautes d'orthographe incluses)
3.0 UnportedCreativeCommon
www.pepitostudio.com

Livret I

Je ne Sais Pas Bientôt mais Je Saurai Encore
(Nocturne OP.1)

Chapitre Incongru de Titre Inconnu



Il pleuvait, il pleuvait fort. Et tout le monde dormait. Derrières des fenêtres entrouvertes dansaient d’effrayants halos bleus sur fond de chambres tristes. Le vent s’énervait. Il était seul aussi et j’ai titubé avec lui. J’étais pété. Un je-n’sais-quoi mystique m’était monté sur la tête et m’avait porté par les épaules avant de me jeter au-dessus d’un dégueulasse geyser de pisse.

Des lampadaires jaunâtres crachaient à chaque bourrasque plusieurs milliers de gouttelettes lumineuses s’écrasant contre des gouttières métalliques et des poubelles en plastiques. Le tout composait une symphonie aquatique envoûtante avec pour tête d’orchestre un chef complètement bourré.

Ses plics aiguës et ses plocs graves tambourinaient sur mes tempes. Ils ne voulaient pas entrer, ils voulaient juste faire du bruit, me rendre fou, me faire comprendre qu’ils étaient tout, et que je n’étais rien.

Je me suis alors retrouvé hypnotisé, ahuri au centre d'une ronde d'enfants tous semblables, bouclés blonds, habillés de shorts marins et de chemises étouffés dans de petits nœuds papillons trop serrés. Tous se tenaient par la main, flottaient autour de moi comme des bouées abandonnées et chantaient très mal un horrible « Naa Nia NaNa Na Nia » buttant en boucle sur un fond de campagne russe. Au loin, un loup.

Ces enfants, trop démagogiques pour oser penser à me cracher dessus, préférèrent m'envoyer des regards malins et d'abominable suite de lamentations cyniques que je sache à quel point ils me méprisaient. Je n'eus plus le temps de me demander le pourquoi du comment que je n'étais déjà plus maître de rien car du fond de ma gorge, j'ai peu à peu été dépité de constater la montée de ma boule pleine de rien, qui pourtant, et à plusieurs reprises, l'avait déjà tentée, et qu'à chaque fois la décence commune avait poussé à redescendre. Mais là, c'est moi qui ai été poussé. Littéralement. Par l'ambiance mystique. Les petits démons se sont écartés, j'ai avancé vers le milieu de la route, pile sur la ligne blanche. Et j'ai crié.

Les gouttes toquaient et toquaient contre mon crâne, elles n'arrêtaient pas de toquer. Elles voulaient entrer, mais, sans compter ni sur ma

suspicion, ni sur mon étanchéité, ce fut en signe de désespoir qu'elles s'éclatèrent contre les murs de ma chair. Digne d'une tragédie grecque : une vie exagérément courte, une mort exagérément violente, et moi, n'ayant plus rien de sec, je ne subissais plus, j'étais devenu goutte géante appréhendant, et sa vie exagérément courte, et sa mort exagérément violente.

Et je criais, je criais fort.

Les plics n'étaient plus audibles, battus à plate couture. Ma voix accusant trop d'aiguë, les plocs, eux, résistèrent hélas. Mais même un peu déçu, plus je criais, et plus j'avais envie de crier. Alors, j'ai continué en en prenant un infini plaisir fou. J'ai effrayé tout ce qui m'entourait et dans un excès de confiance en moi, j'ai même attendu de la plus sincère des manières que ma chemise veuille bien, enfin, se résoudre à s'arracher.

J'avais évidemment fermé les yeux car les gouttes n'avaient eu aucune difficulté à y entrer et m'avaient fait assez mal pour que je veuille les fermer. De plus. D'ailleurs. Tout de suite ! J'ai réalisé qu'on criait beaucoup plus fort les yeux fermés.

Crier est préconisable, et pensai au *praeco*, qui, en Rome Antique, était crieur public quand tout à coup, mon ouïe vît sans vouloir la regarder

une vieille momie maigre dans un k-way violet fonçant sur moi sur son vélo.

J'ai repris mon souffle et j'ai re-crié. Elle s'était arrêté sur mon doigt de pied.

Le chef d'orchestre, d'un geste clair et vif, réveilla ses percussions. Un concert en parfaite communion avec mon ego hurlant parasité par l'aubergine fanée en équilibre sur son vélo faisant la mou en accusant exagérément ma claquette droite, comme si, justement, elle n'avait pas voulu la viser. Peut-être même cherchait-elle à faire mine de la regarder de façon exagérée de façon à ce que je ne pense justement pas qu'elle ait pu vouloir la viser, et ce, dans un dessein inavouable de me rendre plus confondu encore ! Putain de sale fourbe de merde !

Parce qu'elle se douta qu'il n'échapperait pas à la règle de la seconde fois toujours plus longue, elle a attendu face à moi que je termine mon second cri.

Sa capuche en plastique calmait l'ardeur d'un bon milliers de gouttes et sur ses joues leur donnait l'allure d'un groupe de retraités franchissant laborieusement un col de montagne tanné depuis des siècles par des milliers d'autres groupes de retraités.

Je re-criais donc, et sans le souffle, j'ai dû re-arrêté. En conséquence de quoi, je me suis tenu

droit, immobile, à attendre quelques secondes de la façon la plus grotesque mais charismatique qui soit, une régénération de mon ki sous des coups de taiko.

La vieille fit plusieurs tours autour de moi et recula. Posa son vélo et revint suffisamment près que je sente l'odeur de lavande que ses pauvres vêtements cherchaient à fuir. Je n'ai pas tourné la tête, mais j'ai senti ses tous petits yeux globuleux se focaliser sur mon oreille.

Et elle a crié. La vieille ! Fort, elle a crié un cri d'oiseau loufoque qu'on aurait cru entendre passé à l'envers. Un cri si effrayant qu'il ameuta immédiatement les démons revenus chanter ma mort exagérément violente que j'avais oublié !

Je n'ai pas bronché et j'ai fait mine de n'avoir rien remarqué mais resté neutre, je l'avais au contraire tout à fait intéressée, désespérément agacée.

Alors ! Je garde le dos droit, et le regard en feu. Je fixe un point invisible de défi et elle s'approche plus près encore.

Et elle cri plus fort encore !

Un cri saturé dans les aigus qui respectait la règle que j'appellerai ici, pour éviter une redondance et ajouter un anglicisme assez classe : second-time-rule.

En poulette bourgeoise pourrie et gâtée, elle fit encore cinq cris brefs et stridents pour s'arrêter sur un long roulement de glotte malade.

Puisque pris au dépourvu, je me suis retrouvé comme un con.

Le défi lancé, je ne pouvais plus reculer et sous le coup de la pression, je n'avais plus aucun moyen de vérifier ma réserve de cri. Je croyais en avoir trouvé du genre bien gras, mais après m'être ajusté, bombé le torse, et plein de prestance, avoir fermé très fort les yeux, serré très fort les poings, qu'elle se soit écartée, sous le coup de la pression, et qu'elle se soit mise une cigarette au bec et des mains, les siennes, dans ses poches, j'ai laissé échapper un pitoyable Ah... Ah... *ahh... hhh* sourd et plaintif.

Un misérable Ah... Ah... *ahh... hhh* sourd et plaintif. Le plus misérable Ah... Ah... *ahh... hhh* sourd et plaintif qu'un homme fier et digne de sa fierté n'avait jamais eu malheur de laisser échapper.

Évidemment, tout s'est arrêté : les ombres bleues qui dansaient, l'ambiance mystique qui mystifiait, la pluie qui tourbillonnait, le vent qui soufflait, les enfants qui souriaient, les gouttes qui toquaient, les retraités qui marchaient, la petite vieille qui fumait. Le chef d'orchestre, lui-même, était tombé les pieds en l'air, tête dans le vomi, mort de stupeur.

J'y avais mis tellement de volonté, j'en espérais tellement. Et la vieille, avec des manières insouciantes qui dévoilaient une humanité vicieuse finît par achever l'estime de moi que l'appréhension d'une mort exagérément violente avait déjà bien travaillée.

J'avais le dos voûté, le visage blême, le menton contre le torse et j'ai pleuré en homme brisé.

Alors, tout redevint paisible, parce que je faisais pitié et qu'ils m'attendaient. Tout le monde n'était peut-être pas aussi méchant me dis-je. Tout le monde, après tout, laisse volontiers une seconde chance au ridicule. Ne laisse-t-on pas un enfant se relever au moins une fois avant de lui reprocher de ne pas savoir marcher ?

Et le ciel s'est dégagé. Un large faisceau lumineux venu de l'infini cogna ma chair. Couvert d'un nimbe majestueusement blanc, doué du pouvoir d'égoïsme, je sentais la chaleur, je sentais l'énergie, je me re-estimais ! Mes larmes éclaboussaient les flaque et se matérialisaient instantanément en pépites d'or et pour parfaire mon aura, tout ce qui m'entourait n'était que pluie de diamants étincelants d'un romantisme absolu !

Avaient-ils déjà vu un spectacle aussi magnifique que le mien ? Non, jamais !

Puisqu'ils restèrent bouche bée comme des cons face à un ballet que de minuscules papillons mauves et argentés magnifiaient autour d'un moi qui s'enorgueillissait d'être de plus en plus fier, et d'en être de plus en plus digne. En prime, sous mon charisme, ma chemise avait bien voulu, enfin, se résoudre à s'arracher !

Je me suis redressé lentement, stalactitant mes larmes d'or et un chiot éolien, chétif et aux grands yeux curieux, s'est approché, au ralenti... et, là, où l'impulsion finale de mon élévation s'est activée (car je m'élevais !), rassuré, il s'est mis à accélérer ! A s'affiner ! Pour former sur mon tour un éblouissant cyclone portant un peu plus haut dans les airs un moi droit comme un pic.

Sous l'aveuglement ils ont reculé d'un pas. D'un autre sous l'ébahissement. Je maîtrisais. J'ai lâché mes bras et mes doigts ont projeté une vague qui leur arracha un ultime sursaut.

J'ai bandé mes muscles gourmands. Mes veines se sont gonflées, soumises à une affluence sanguine bouillonnante. L'arc était tendu, prêt à cracher la mort. J'inspirai une dernière bouffé comme avant apnée et à mesure que mon torse gonflait, je m'élevais. Au-dessus de tous ces minables, j'étais prêt. À l'expectative de l'apocalypse leurs yeux ne clignaient plus !

J'étais prêt, près d'une apothéose qui

clôturerait enfin cette veillée pleine de surprise, cette comedia à la grecque parfaitement réalisée. J'étais prêt à lâcher le hurlement rédempteur, je ne les voyais plus. J'avais tout refermé, les poings, les pieds, les yeux, j'ai pris la posture du constipé, le chien a re-accélééré sa ronde, j'ai re-accélééré ma montée j'ai re-craqué ma chemise et j'ai re-crié !

Alors ! Dans mon cri, ici ensuite, maintenant ici, ma boule de rien s'éjecta alors que je ravalai dignement ma fierté. Attention à la précipitation, car je me précipitai, la précipitation, pensai-je, la précipitation égoïste me précipitait. Épaule contre épaule, elles se firent face. Le rien força mon ego, mon ego forçant le vide. L'absolu se relativisait, arrivait aux portes de mon intelligence philosophico-sémantique maquillée d'incompréhensibilités. Comme un catin revenu chercher un bout de pain, cela n'avait aucun sens.

Rien ne se passait plus comme prévu, puisque rien ne se prévoyait plus. La boule à bout de souffle fit demi-tour pour donner un bon coup de talon du fond de son trou à rien. Alors ! Ses muscles la propulsèrent sur ma raison pour exploser d'un son effroyable, carnage atomique ! d'une durée intense où à demi ravalée et soudainement hébétée, cette même raison se retrouva femme-canon californienne éjectée vers

une tranché qu'elle et que je n'avais pas voulu qu'elle emprunte : ma trachée. En autre terme : étranglé.

Chute de 33 mètres.

Allongé sur le sol, une perle d'amertume peint sur mon palais un paysage d'eau salé. Je pense innocemment m'être déjà trouvé seul avant de réaliser que le ridicule pouvait tuer, puisque je me crois mort, et que c'est seul que l'on meurt.

Les gens ont beau se moquer des morts, ils ne le font jamais sur le lieu du décès, pensai-je, encore moins lorsqu'ils viennent de se tuer. Mais eux n'agréèrent pas la théorie ; ils ont ri ! Pendant longtemps ! Et sont repartis, comme ça, revigorés par le comique d'une situation qui n'avait pourtant eut selon moi absolument rien de drôle.

La vieille s'est approchée, m'a enjambé, et s'est agenouillée. Elle m'a fixé, un sourire en coin, et de ses minuscules os de doigts a inspecté ma pupille.

J'étais en mode veille. Elle, à mon grand désarroi était là à faire de moi le minable complément d'objet direct de sa sollicitude incongrue. Casse-toi-Putain-de-Sale-Fourbe-De-Merde, en morse, à la paupière. Elle s'éloigna, insultée.

Le bonheur de se retrouver seul ne représente rien s'il ne suit pas un malheur subit mal accompagné. L'aurore m'apportait une quiétude rose dorée. J'y écoutais tranquillement des oiseaux chanter le calme après ma tempête. Inerte, l'écume aux lèvres barrant la route de tout mon sac. Rien à foutre de quoi cette journée allait être faite, encore moins de ce que la veille avait pu porter.

Je profitais donc de cette ambiance propice à l'inaction, lorsque, tout à coup ! un roulement rouillé se fit entendre.

Doucement... s'approchant... s'arrêtant.

Nosferatu déguisé en vieille me narrrrguant de ses doigts très longs et très pointus réveilla ma boule. La voilà la mort exagérément violente que je n'avais pas suffisamment appréhendée. Je défaille, m'ankylose...

Je me sent tiré par les bras pour être allongé sur une planche de bois rongée d'humidité de vie passée abandonnée. Mes jambes restent à traîner sur la route. Mes bras placés en croix sur mon torse, en captif sauvage, j'ai été ceinturé à un horrible radeau d'infortune, et j'ai commencé une traversée sous une brise chargée de lavande qui se met à glisser péniblement sur mes joues séchées d'une rancœur mûre.

J'écoutais les roues jouer d'une charley saturée sur mon incapacité à traduire le riding-out qui commençait et je me suis plu à repenser à toutes sortes de choses insignifiantes liées les une aux autres par un filin d'inepties me conduisant vers un lourd sommeil auquel je me devais d'accorder tous les égards réparateurs que personne, personne, n'aurait pu amputer à mon mérite.



The Most Incongru Title
of The Unknowned Title



Toutes mes fonctions motrices restaient insensibles à mon effroi. J'étais dans une pièce barbouillée d'encre bleu foncé me permettant à peine de distinguer mes nouvelles blessures de mes anciennes craintes.

Rien, n'y pensons pas. J'en appelle au vide. Je le rappelle à haute voix "Vide ! Vide !" mais il avait disparu. Celui dont on a le plus besoin n'est jamais là quand le plus besoin de lui se fait ressentir me suis-je dit sans perdre haleine. Sans le souffle, l'idée me terrifia si bien que pour me calmer, il me fallu imaginer des questions en relation avec ma situation, qui elles non plus avaient disparu. Mon corps entier s'est alors crispé, mes ongles ont pénétré mes imprononçables paumes moites. Et j'ai crié.

Sous la détonation de mon propre caisson de basse, j'ai été propulsé sur un sol en parquet lustré.

J'avais fait du bruit, et suis resté, comme ça, plusieurs secondes, à me demander si je n'avais pas dérangé quelqu'un ou quelque chose. Puis, je me suis reproché de m'en être inquiété. Du coup, j'étais bel et bien éveillé. J'ai même commencé à

human-beat-boxer un air de calypso. À battre en plus la mesure avec mes pieds, ça m'a redonné la pêche. Mes épaules se sont mises à bouger de haut en bas, ma tête a suivi, de gauche à droite, et sur la plage de sable brûlant que je venais de cliper à ma musique, je me suis détendu. La nuit était belle ; lune et étoiles.

J'ai roulé jusqu'à ma couche pour repartir ensuite et calculer la surface roulable et à force d'aller-retour constant je rencontrai tours à tours plinthes boisées à la fragrance acrylique, chaudes, tièdes, fraîches, et arrivé au terme d'une énième roulade latérale, poussé par la soif du vagabond, je graciai les dieux de mettre à ma disposition, et une fenêtre et la plus glacée de toutes les eaux que je m'empressai de lécher d'une langue empli d'allégresse. L'encre s'est alors éclaircie, et j'ai plaqué sur les vitres d'une mer des caraïbes mon corps tout excité.

J'ai ouvert grandes les portes de la fraîcheur et la nuit se fit. Il faisait dehors clair, l'air était frais, alors je respirais, comme si je ne l'avais jamais fait. Et j'ai regardé. En contre-bas : un jardin, un étang, un chêne immense posé sur un gazon tondu et illuminé de petites torches en plastiques cachées sous de petites souches de bois et de petits rochers polis sous garde calme

d'une légion d'arbres en rang serré. Au loin, la mer.

Puis, je la vis.

La vieille. Elle s'enfonçait dans le jardin et traînait un sac-poubelle à enfouir dans un trou préparé que je n'avais pas encore suspecté. De deux coups de cuillères à pots de fleurs, elle acheva son travail, s'allongea sur la petite butte nouvellement formée et lu. Qu'est-ce qu'elle lisait me suis-je demandé car LA lecture qu'elle faisait sur sa tombe ne pouvait qu'éclairer les motivations sombres de la mise sous terre. Clef symbolique s'il en est. Il m'aurait suffi d'un cri pour l'interpeller et lui demander. Mais je ne voulais lui accorder aucune curiosité.

Au bout d'une heure à la regarder me lire les mots que j'aurais voulu entendre, elle s'endormit. Et je compris, je compris que sous elle ne pouvait s'agir que d'un trésor fabuleux, garni de doublons, de colliers de perles et d'un scarabée d'or.

Quand elle sortit de son sommeil, elle me regarda la regarder. Elle se leva et s'étira en baillant si fort qu'on aurait pu voir le fond de sa culotte.

Elle allait monter me voir, me parler, me cacher l'existence de son scarabée. Alors je l'oubliai, et m'assoie sur le rebord de la fenêtre, les

pieds dans le vide, me tenant à une splendide barre de fer beige, lisse et fine d'où j'ai commencé à compter les feuilles, les branches et les arbres.

Alors ! Une main squelettique toque et sans attendre, fait s'ouvrir la porte derrière moi. Alors ! Une vague odeur de miel entre dans la pièce et vient couvrir mon dos nu. Décidé à tout ignorer, j'empoigne plus fort les hanches de la barre qui me protège du vide. Cette barre à la singulière beauté orientale se découvre à ma contemplation. Je n'avais pas trouvé le regard de gentleman que mes mains en devinrent moites. Je ne voilais aucune intention en la caressant. Elle était prête, apprivoisée. La rassurer du bout des doigts devenait inutile car la chaleur seule suffisait à la transporter. Alors je lui fis part de mon intention de lui offrir monts et merveilles. Sous le coup de la surprise, elle tressaille.

- C'est du pain perdu, il est tout chaud. Vous devez avoir faim, vous devriez vous régaler... de derrière que j'entends que la vieille me dit !

Oh Putain ! "Du Pain Perdu" ?! Et quoi ? "Il est chaud" ? Et j'ai "faim" ? Et je vais "me régaler" ?! Je n'avais absolument pas faim, le temps que je réfléchisse à tout ça, que j'en conclusse ne rien avoir à accepter de sa part, de

me lever quand même pour y goûter, il sera froid, et je ne me régèlerais absolument pas ! Quelle erreur de jugement ! Quelle feinte ! Me déstabiliser ? Elle pensait assurément me voir m'étrangler d'une déconvenue qu'elle s'obstinait à me vouloir affecter. Pour me faire tomber ? Sale fourbe de merde ! Oh non, la Boule ! Reprends toi. Tout aussitôt, elle se reprit.

Le petit train rouillé de la vieille arriva doucement en gare de mondo sans avoir à freiner sur ses rails infâmes de discrétion flanellée. Pour quoi ? Que quelqu'un l'accueille, lui graisse les rouages ? Dites-donc la dégueulasse !

Je ne me retourne pas, forcé d'imaginer la situation ; et quelle situation ! Le tableau que j'en aurai dépeint aurait fait crier un peintre norvégien. A cette vue, une sueur froide. Une sueur froide qui s'infiltré dans ma raie. La vieille et son ombre sur mon dos, le sourire satisfait, prêts à me pousser !

Rien.

Je l'ignore.

La vieille respire crescendo sur ma nuque. Un piano bourré joue Tong Nong Tong TongTongNongTong, je résiste encore ; Tin ti ti TITITITITITITiiiiiiilili Pffffff ! Patinage arrière, Hmgffffff Pchiiiiiii Pchiiiiiii Pchii pchi CLAC ! la porte ! Et sous le coup CLAC ! et se referme.

La vieille était repartie.

Voyons voir ce gâteau.

Qu'il est bon d'avoir toujours raison. Suffoquant dans une mare de miel un pain perdu froid m'implorait. Un seul. Et pas de verre de vin. Il me faisait pitié. La force du désespoir l'entraînait à se traîner vers le bord de l'assiette, alors même que le rebord trop haut l'empêcherait de sortir ! Et il s'en doutait ! Quelle leçon ! Lui et moi étions abandonnés dans les mêmes conditions.

De l'ongle, j'ai goûté la pauvre petite créature qu'immédiatement j'ai libérée. Je l'ai vu heureuse, s'éclipsant sous le lit en me faisant de grands signes d'à-bientôt, alors même que je savais que la route qu'elle empruntait était celle d'une mort certaine, mais, pensai-je, lui avouer l'aurait tuée. Je lui laissai donc ses espoirs de vie meilleure continuant à lui sourire de loin en admirant intérieurement ma présence d'esprit, mon tact et mon absence de sang chaud : le pain perdu était froid, je n'avais pas faim, je ne me suis pas régalé, et la vieille, son trésor, elle ne m'en dit mot !



Chapitre dont l'utilité reste à prouver



J' ai voulu sortir. Et je l'ai fait.
Lorsque j'ouvris la porte, je vis la vieille assise dans un fauteuil de cuir pourpre. Je subissais le poids de son regard faussement doux, le fauteuil, celui de son corps pointu. J'éprouvai une vive compassion à son égard.

Sur une petite table entre nous était posé un cendrier et une tabatière d'où, d'un petit sourire narquois, elle sorti une cigarette roulée. A coté, je remarquai aussi un petit livret : "Face à la mort : tome 23 : Le Cas Canin". Il était mis en évidence et la vieille l'avait retourné lorsque j'avais commencé à lire le titre. Une insulte à ma raison. Comment après ça aurai-je pu croire à l'enterrement d'un chien ? Une blague peut-être ; tome 22 : Scarabées d'Or, OK, j'aurai été d'accord !

- Ça va ? Il y a du lait si vous voulez, là.
Une lumière étrange régnait ici. Filtre d'orange jaunie et de jaune orangé, j'étais troublé.

- Là, regardez.
Au fond d'une tasse de thé,

- Là, vous voyez ?!
Taquiné par un grain de riz,
- Tenez.
Les murs sur moi fondent,
- Regardez là !
L'Afrique djembe.
- Vous en voulez pas ?
Et une gazelle chante au loin.
- HE ! Ça va ou quoi ?
C'est beau ça ; je me le répéterai. Et Alors ?!
- ALORS ?! HO !

« QUOI ?! MAIS FERME TA GUEULE ! Et pourpour pourpour pourquoi pourquoi me suis-je mis à bégayer pour pourquoi parce que que parceque je ne comprenais pas en me voyant meurtri sous le poids de sa politesse. Je saignais de sa condescendance puante et vrombissante jusqu'aux plumes de mes ailes qui qui poussaient qui qui poussaient en soulevant des limbes souillés en affres colériques ! JE POETISE ! lui cri-je, en poussant des gloussements volcanique crachant la peur qui foudroie et ferme les verrous de la raison ! Pourquoi ?! Pour-Pour-Pourquoi ?! J'halete et j'inspire, j'aspire et j'avale un grain du diable qui tombe sur ma boule stupéfaite et qui s'enrage et qui vole dans ma gorge et explose dans un grand Aaaahhh sonnante et trébuchant ! La vieille court sur le temps suspendu en miiiiiii miiiiiiii et me transforme moi-même en singe

hurlant. Une suite de ba de bo et de bi. Une plume tombe de mes ailes, je l'attrape au vol et souffle sur le visage maigre de la vieille une amabilité justicière ! Mon regard cri de se taire : temps mort pour de bon.

Réexaminons la situation, en substance. Derrière, la barre m'attendait, bougonnante. J'attrape alors vite la boîte à tabac qui plaira à ma belle. La vieille n'aura plus pour soulager sa torpeur qu'un fauteuil asservi. Moi, j'entre dans mon antre pour immédiatement rejoindre ma meuf, ma gazelle, et la glisser sur mes genoux. HE ! Vous êtes fou ?! cri la vieille, CLAC ! fit la porte.

Je transpirai, désorienté, à bout de souffle. Quelle affreuse vieille chouette, pensai-je. J'en fais part à la barre qui refusait les cigarettes. Elle m'ignore, Alors ! Un oiseau dingue sort de nul-part, se pose sur mon épaule et creuse sur ma tempe. Un cadavre sous le lit prêt à être bouffé, et lui s'acharne sur moi qui suis très vivant. Je lui explique et lui aussi de m'ignorer comme s'il avait été payé par un homme de très haute influence. J'essaie de l'ignorer aussi, lui continu. Je comprime la tempe, lui change de côté. Les deux je maintiens, il frappe au front, je hoche la tête, il va tomber, je suis étourdi, j'attrape une

roulée, je n'ai pas de feu, j'arrête tout, l'oiseau s'échappe, je me concentre.

Il suffit de vouloir aller bien pour au moins aller mieux.

Je me relève et retourne vers la vieille au bois dormant devant le film de sa vie. Belle technique pour retarder sa mort, qui elle aussi s'ennuie et s'endort. Je prends alors discrètement un briquet sur la table et discrètement, retourne dans la chambre.

Une roulée de la boîte toute prête, moi la fumant sur le bord de la fenêtre. J'en fumais une latte, et tout de suite, je fumais et je fumais, et je trouvais toutes sorte de poésies mentales aussi magiques qu'irréels, aussi grandioses que gigantesques, aussi belle qu'une poubelle ! AH AH ! je riais. J'étais poète ! POUET ! Et je riais. Et suis resté coincé. Comme ça. D'un coup. Quelques quarts de seconde suffisants à me faire taire.





- **I** dort ? dit une voix haute et cassée de jeune bad-girl, brune, assurément.
- Non, j'crois qu'i doit écouter derrière la porte... lui répond la voix grêle de la vieille.

- Il peut pas entendre d'ici, c'est impossible...

Et il a rien dit ? i' veut pas sortir ?!

- Bah nan, j'crois pas nan.

- Et pour ce soir ?!

- Et pour ce soir quoi ? Attends, tu veux pas mettre d'la musique ?

- Si, attends, tu veux quoi ?

- 'Chai pas, tu mets n'importe quoi, comme tu veux. T'as qu'a mettre random.

- Attends... Attends, hop, Work me Lord, j'connais pas...

- Houla... Laisse tomber, ça va nous foutre le cafard ça. Change, change.

- Pourquoi tu l'effaces pas ?

- Bah, chai pas. J'me dis toujours qu'un jour j'vais vouloir l'écouter, et puis en fait, j'l'écoute jamais... Fais next pour voir... vas-y next... next.

- Attends attends... Stan Getz : Four ?

- Oui, ça c'est parfait. Mets un peu plus fort et retire donc ta veste. J'vais t'servir un café...

- Merci.

J'ai entendu des chaussons dorés glisser et des coups de talons, des coups de talons de chaussures pointues un peu vulgaire qui clapotèrent sur le parquet, clap clap clap. A même allure la batterie arrivait. Ils se sont croisés et me laissèrent dans une confusion west-coast poussant mon oreille plus fort encore contre la porte. Les talons revenaient, et s'arrêtèrent, et repartirent. On m'avait écouté écouter.

Je me suis assis sur le sol, l'œil dans la serrure. Rien ne parlait à ce moment là. Moi même, ne me parlai-je pas. Tout ce que je voyais alors ne me renvoyait pas même l'écho d'une pensée étourdie telle celle de celui qui se dit que rien ne lui parle. Un coup assommant j'avais reçu, le même que celui qui laissent dans le flou les cons face à leurs contradictions.

Les cons donc amorcèrent un début de réflexion. A la vieille immédiatement j'ai repensé. Quelle espèce en est-ce ? m'interrogea-je. M'interrogea-je ?

Attention Attention !

La porte s'est ouverte et me plaqua contre le mur me forçant un effort musculaire de type jambière pour m'extraire de l'interstice qui rétrécissait sous le poids de la vieille. Je reculai, la porte s'ouvrait, je reculai de nouveau jusqu'au milieu de la pièce où je vis comme sur un écran 9/16 une silhouette de perdrix famélique sur un lit de feuilles mortes.

La vieille voulait me dire quelque-chose qu'elle ne réussit à me dire. Elle recula, referma la porte et s'en alla. Tout aussi vite. Elle était folle.

- Alors i' dort ?

- Nan, nan, il est là.

- Et alors quoi ? I veut pas sortir ou quoi ? Il a rien dit ?

- Bah nan, j'crois pas nan, en plus sinon i s'rait sorti j'crois,

- Et i' parle pas ?

- Bah nan... attends, j'vais bloquer la porte.

- Mais il entend pas là ? C'est impossible...

- Quoi, tu veux aller voir ?!

- Nan... C'est bon. Mais il entend pas ?

- Bah si, j'crois. Nan, j'crois pas. (je l'avais bien eût la vieille, pensai-je) Bref, quoi qu'il en soit...

- Ouais quoi ?

- Je sais pas, le mieux c'est p'têt' de lui

demander... de lui demander d'pas descendre quoi, nan, tu pense pas ?

- Mamie... je sais pas mais, écoutes, pt'êt' que j'me trompe, chai pas hein... j'veux dire. Si on lui demande de pas descendre, j'crois que c'est sûr, mamie, i' va vouloir descendre. Tu comprends ?

- Alors on a qu'à lui demander d'descendre !

- Ouais, mais c'est pas sûr, alors...

- Mouais... alors, peut-être qu'il vaut mieux rien dire du tout et pis c'est tout.

Elles étaient folles, pensai-je. Il me fallait comprendre que je devais rester ou sortir, je me suis emmêlé les pinceau dans le tableau, j'ai peint un gribouillis noir et blanc et comme intéressé, j'oubliai ce qui m'y avait amené, il me fallut compter jusqu'à 10 pour sortir du coma.

- Moi j'voudrais juste qui s'montre pas, c'est tout... qu'elle dit la vieille.

- Ouais, bah, pareil.

- Bref ! J'vais prendre une p'tite douche ma chérie. Si tu re-veux un café, tu t'sers surtout... y'a des gateaux, et du pain perdu aussi... tu t'sers hein, j'reviens.

La vieille est partie, et j'ai entendu la jeune s'étirer. Elle est resté suspendu un bon moment, puis s'est baissée pour remettre de la musique.

Après dix secondes de congas mélodiques, dix de violons doux, cinq de grosses caisses, clochettes et reclochettes, -clap-, -clap-, -clap-... sur un beat funky smoothy épuré, elle m'a dit, comme susurré : *hey boy... would you meet me on the roof tonight... i gat a surprise for you...* insista ensuite, avec des détails amoureux un peu sucré.

Pas besoin de tout écouter, l'essentiel était là, j'avais compris le message. Je regardai ma barre orangée qui dormait le poing à la bouche. Mais c'était curieux, pensai-je. La brune, avec ses chaussures pointues, plus explicitement encore qu'une revue porno jambes écartées m'invitait à la déraison. Je devais garder les idées fraîches : la vieille ne voulait pas que je descende. Chaussures-Pointues voulait que je descende pour niquer *on the roof* distinctement via message musical. Et là, moi, assis cinq minutes totalement perdu dans une peinture contemporaine, je n'étais plus sûr de comprendre.



Titre Attrayant de le Chapitre V
de la Première Partie



Il était encore bourré. Au sortir de dessous le lit, tout tremblant, les yeux secs. Il avait peine à marcher si bien qu'il eut à se relever plusieurs fois. Tandis qu'il tombait, son équilibre empirait. J'en étais à 8 chutes, lorsque tout près de moi, il trébucha une dernière fois. Dans l'angle de la porte, me demandant ce qu'il voulait, j'ai pensé qu'il avait peut-être soif. Alors il décolla un de ses yeux, en fit couler une gouttelette sèche, ouvrit son bec orange, et lâcha un misérable Ah... Ah... ahh... hhh sourd et plaintif.

L'oiseau dingue se foutait de ma gueule.

Je l'envoyai se faire foutre, mais rien n'y fit, il recommença. Un misérable ah... moins sourd mais toujours plaintif. Je n'étais pas moi même comédien, mais je trouvais grossier et plus que mal-habile de ne pouvoir répéter deux fois l'exacte même réplique. Un mec comme ça qui prétexterai une émotion différente à chaque instant I de la vie, qui jurera sur la tête de sa mère qu'une copie ne pourrait être en aucun cas fidèle en tout point en son original dans la

mesure seule et unique, où, si les deux existent, c'est qu'ils ont tous deux une existence propre ! Très peu pour moi ! Je n'aurai même pas compris ce qu'il aurait voulu me dire.

Ainsi, l'oiseau avait coupé le fil de mes pensées, moi qui avait à peine commencé à essayer de les recoudre. Je descends ? Je ne descends pas ? De plus, lorsque je lui demandai s'il était venu ici bourré dans l'idée exclusive de me faire chier il ne me répondit que d'une vulgaire et pathétique imitation d'oiseau mort.

Je ne voulais plus descendre. J'avais réfléchi. Ça avait été plutôt rapide, mais c'est qu'après quelques organisées et mûrement réfléchies réflexions, je me suis souvenu de ma dernière décision : je ne descendrai pas. C'était décidé. Pourquoi je ne voulais plus ? Et puis, c'est revenu d'un coup, comme si le fait de repenser à ses idées cinq secondes après avoir échouer à les retrouver suffisait à les faire briller dans le noir intersidéral : elles voulaient que je descende, l'une en prêchant le faux, l'autre la luxure. Je ne descendrai donc pas. Pourquoi ? Pourquoi Pas ?!

Elles m'avaient pris pour un con ; la porte est ouverte, je peux descendre quand je veux, elle sont même venu essayer de me donner envie de le faire. Car elles auraient très bien pu me laisser tranquille. Mais je ne le ferais pas. Chaussures-

Pointues, inutile de me rappeler vos mots si Oh si OH sucrés, je ne suis pas si lubrique ! Pourquoi vouloir me faire descendre, je devrais être vu ? Quelque chose se devrait d'être vu par moi ? Sans égocentrisme, visible comme un poil sur un grain de beauté, dans tous les cas, tout ça tournait autour de moi. Elles voulaient que je sois en bas alors je ne descendrai pas.

Bien qu'un peu déçues, elles en étaient là ma dernière décision, et sa réflexion.

Mon œil regarda à nouveau à travers la serrure, mais ne vit rien de neuf ni personne de vieux. La musique s'était interrompue. Mais j'entendais plus bas comme un murmure flou d'instruments s'accordant. Et puis j'entends qu'on monte des marches en bois. Et je vois des pieds poilus (et tatoués) et des chaussons dorés qui passent comme ça devant moi, sans un mots, et qui poussent un truc sous un vrombissement de craie sur tableau, juste devant ma porte. La lumière s'est éteinte, ils ont bredouillé quelques trucs avant de ne plus être entendu et je me suis retrouvé dans le noir comme une huître dans un carton.

Merde alors, pensai-je subitement. Que je pensai ensuite plus fort comme pour m'entendre me convaincre. On me demandait de descendre tout en m'enfermant. Boule se crispa sous l'analyse. Soit, j'avais beaucoup réfléchi pour

rien, ne réfléchissons donc plus, et sortons.

(Boule ici, se refroidi de tant de sang froid ; Barre-Beige-et-Belle s'émerveille de tant de courage).

Je me levai en pleine forme. Et j'ai essayé d'ouvrir la porte. Tout en la croyant ouverte, je la savais fermée, mais je ne savais pas si l'occasion de regretter de ne pas l'avoir fait allait ou pas se présenter. Mais elle était bien close. Du moins ouverte, mais bloquée. J'ai poussé plus fort, en vain, mes pieds glissaient sur le parquet. J'ai essayé de la tirer, puisque c'était comme ça que je l'avais vu s'ouvrir, sur moi qui plus était, mais je n'ai plus bien compris non plus, elle ne s'ouvrirait plus.

Quoi qu'il en fut, je su que je ne pus plus passer par là. Je m'approchai donc de l'ultime fenêtre où l'oiseau, que j'ignore, se traînait péniblement. Et je jette un œil au dehors.

La tête à l'air, à mesure que mon regard s'abaissait Boule grimpait. Je caresse ma barre orientale, elle tressaille, je passe une jambe au dessus (quelques secondes qui la rendirent plus amoureuse encore), je passe l'autre délicatement, lui jurant mon amour pour garder sa confiance, et en quelque seconde à peine, j'étais déjà dehors.

Il faisait nuit toujours, et dans le noir étoilé, j'ai commencé à tâtonner, à droite à gauche, du bout des pieds. Je regardai en haut, il y avait le toit. En bas, un cruel danger de mort. J'étais au dernier étage. Je réfléchissais à savoir lequel des deux niveaux de la maison pouvait m'offrir le plus simple plaisir de me sentir vivant en arrivant, mais alors que je me demandai comment j'allais pouvoir descendre en montant, je tâtonnai, condamné au talonnement. Mon orgueil m'empêchait même de ré-entrer. Je me suis donc agrippé à ma dernière décision, celle de descendre, et ensemble, nous commençâmes notre descente périlleuse.

Nous nous avançâmes à tâtons jusqu'au bord de la fenêtre. Barre sous mes mains tremblait pour son amour. A notre limite de suspension, ma décision et moi-même fûmes bien trop avancés pour pouvoir faire demi-tour. Nous nous y décidâmes tout de même. Décidâmes ? Puis, repartis sur la gauche, nous retournâmes vers la droite. Et ainsi de suite, sur une dizaine de secondes. Cela n'en fit notre obstination que plus obstinée encore puisqu'alors nous fûmes habiles sur le rebord. Nous cumulions ! pour dire, une dizaine de pas de chaque côté et à la manière d'un véritable duo de caniche de cirque, nous pûmes sauter, même aboyer !

Alors ! Nous nous lançons et un roulement de tambour maladroit accompagne notre gros doigt de pied vers un balcon à ses cotés. Hélas ! Frêle, il exécuta une vrille totalement indépendamment de son pied et mit en alerte ses nerfs délicats qui très professionnellement propulsèrent un éclair d'habileté qui nous fit faire un spectaculaire saut périlleux arrière étendant mes doigts de mains à la recherche du rebord à mes pieds. Tout ça les yeux fermés.

Mes doigts, au ralenti, glissèrent le long de la parois et me firent chuté dans l'épouvante.

M'éloignant du toit qui regrettait de ne pas avoir su convaincre ma raison qu'il aurait pu m'être possible de descendre en montant, je descendis presque cinq mètres dans le vide. La peur d'avoir peur de mourir m'empêcha de penser à la tragédie que j'étais censé appréhender. Alors ! Un flash me claque à la gueule la bien étrange vision d'un petit gnome sanctifié au sourire calculateur costumé en Zorro. Alors ! je cri, et dans mon cri, et dans ma chute, ma jambe cogne dans un grand boom et rebondit contre le rebord d'une fenêtre et me fait à mon tour taper et rebondir contre un mur de campagne m'assommant d'un coup suffisant à me faire oublier l'instant compris entre maintenant et les douleurs qui s'ensuivirent.

L'âme en joie, je venais de réussir ce que je savais être l'une des plus belles cascades de ma vie. Les étoiles même m'applaudissaient.

En revanche, pour rançon de la gloire, une douleur intense. Dans mon dos, un buisson meurtri ne se remet pas non plus de l'émotion.

La façade, le lierre abondant et les pierres en meulière reflétaient sur le blanc de mes yeux comme de petites madeleines aux pépites de bourgeoisie.

A dix mètres de mes pieds je voyais que jaillissait un nuage chaud d'épices colorées qui sentait bon la restauration, quant à ma Beige-et-Belle-Barre, elle, je ne la voyais plus. Elle, m'avait-elle vu ?! J'angoisse, je défaille, et m'oublie sur une plage de Mont-St-Michel à marée basse devant une vieille maison Poularde. Dans la nuit ici ainsi je gis, elle gît, nous gîmens.

Pensant à ma pauvre barre languissante et à l'oiseau qui revenait juste au dessus de mon front prêt à lâcher une flaque d'immondice, je me tourne, galipette en arrière et me tort la cheville dans un cri épouvantable et un sourire satisfait car malgré le prix de la douleur, j'ai put éviter la bassesse ingrate de ce fils de pute. Pour dire, je m'en moquais presque autant qu'un aveugle de lunette.

Je me lève et, debout, la tête haute, des gens rient, je m'excite, je cherche à foncer mais le courage et sa volonté ne suffisent plus à me traîner. J'étais tout endolori, tout meurtri.

Ainsi, tituba ma jambe sur un air de HipHop. Un break parfait cachait mon handicap me transformant en robot zombie jazzy accompagné d'un clavier et d'un saxophone matérialisés au cinéma de mes oreilles.

A peine entré au cœur du nuage que j'étais déjà dans un rêve où l'on cherche à caresser la fumée qui vous touche les joues. Et la musique allait plus fort et plus vite et le mouvement de la fumée se calait sur la Charley, et les rires sur chacune des boucles. « Wou ! Yo ! Wouh ! » J'approchai d'un royaume exotique, où « Ah Ah Ahh ! Attends ! Il est où ? Dans la cuisine ! Oui, je sais, mais où ?! 'Chai pas. Regar' à côté du grille-pain ! Lequel ? Y'en a qu'un ! Il est pas là ! Mais si ! Attends ! J'arrive ! Coltrane ! Quoi ? Nan rien ! » qu'on répond que j'entends.

Et j'entre, et j'avance tout propre dissous en vapeur pimentée. « J'ai trouvé ! Super ! » qu'on cri dedans, et la musique s'enchaîne en fondu surnaturel. « Youhou ! » un groupe de salsa sort tout droit d'un chapeau de magicien infernal, motive des Youh ! Ah Ah Ah !

Pourtant, malgré les signes, c'est très bizarre, je ne comprends pas qu'à l'intérieur il ne puisse y

avoir qu'une cuisine en extase, immobile, où personne n'est là pour m'accueillir.

Je m'assoie un instant sur un tabouret de bois. Du poulet, des poivrons, du curry, de la cannelle. Du rhum et des cigarettes.

« Le trep' d'essai de la radio diffusion française vous présente aujourd'hui l'orchestre du Tabu ! » Des trompettes et des percus aux seins nues se lancent sur les carreaux bordeaux de la cuisine, s'écartent dans le jardin, et prises par leur élan, s'éloignent vers l'infini.

Dans le calme, mes forces revenaient.

J'allais mieux. J'allais bien. J'ai bu le rhum d'un trait et une galette des rois m'était exquise. Lorsque du bout du jardin, un autre groupe de Jazz Samba do Brasil est accouru, l'appel au next me fit me lever.

Clope aux doigts, je me suis enfoncé dans un long couloir éclairé de torches médiévales en plastique qui diffusait une lueur artificielle de coucher de soleil andalou. L'escalier avançait à mes côtés. Puis me voyant nu et sans défense, faisant le chaland quelques pas, je le fis s'apprivoiser. Cet éléphant d'Indes africain, arrivé tranquilisé, m'offrit sa trompe, m'invitant à monter. J'ai un très court instant hésité avant de lui demander d'attendre, que s'il ne me voyait pas revenir, qu'il ne s'inquiète pas, qu'il n'aurait qu'à

m'attendre, ou qu'à rentrer, car j'étais curieux, car dans mes oreilles, j'entendais « Silence is the Question » ! « And Here We Test Our Powers of Observation » !

Sous la pression d'une batterie et d'un piano fou, j'allais me mettre en spectacle. Je me gratte et je marche.

« Fais next ! Et puis là, truc de ouf ! Qu'est-ce qui s'passe ?! le mec refuse. Tu r'veux de la galette ? J'y vais en chercher... non, c'est bon merci, y'en a pas une aut' dans la cuisine ? j'vais la chercher. Nan, c'est bon ! Après après. La galette ! La galette ! Ils crient. NAN ! Le pingouin il a une tête de chien ! Mais alors, on dit qu'c'est un pingouin à tête de chien ou un chien à corps d'pingouin ?! Le pingouin, il a un corps de chèvre ! Putain ! C'est vrai qu'c'est un truc de ouf ! Alors pas d'galette ou quoi ? Si Si. Hé ! Je ne sais que dire hormis qu'à l'ombre de mes philosophies les jeunes filles en fleurs de mon cerveau ne rêvent que d'orchidée ! N'importe quoi !! C'est nul ! Ah Ah ! Vous dites vraiment que d'la merde ! Quand j'comprends pas, j'offre un toast, et Bel Ami, vous nous faites bien boire !!! Ah Ah ! Alors, A La Vôtre ! Ah Ah ! A la Nôtre ! AH AH OH OH !» de voix entremêlées voguant sur une contrebasse funky.

Chaussons Dorés, Chaussures Pointues, Pieds-Tatoués, quelques sandalettes et quelques

mocassins se donnant la réplique, j'avançais, je me traînais. Je me traîne, et je m'avance, et j'entre dans leur conciliabule surréaliste.

- Mais qu'est-ce que vous foutez là ?! que me demande la vieille.

Mais moi.

Je n'avais pas pensé à ça.



Livret II

J'ai Déjà Compris, J'le Dis pas Maintenant

CHAPITRE NUMERO SEEX au Titre Bacchanalisant



A table, dans leur silence, je me suis assis à une place libre, j'ai attrapé un verre, je me suis servi du vin. Dans mon dos, des bouffonnes cherchaient par un bordel de cordes sans nom à détourner l'attention de tous ceux qui m'attendaient. J'ai reposé mon verre vide. Et ne sachant que faire de moi et de mes doigts, je décidai de les laisser gambader où bon leur semblait. Je leur donnai des ailes, et comme des éphèbes un peu satyres apercevant une troupe de mijaurées faisant semblant de jouer à chat le visage triste, pratiquement nues, portant chacune un instrument différent et inconnu, ils s'approchèrent doucement, puis d'une façon qui leur fut si particulière, les voilà qui tâtent le terrain, se déhanchent sur la pointe des pieds, s'entrechoquent et poussent à l'entrain alors que les ombres des bouffonnes restent désespérément flottantes, pleurant comme des saules, grattant leurs instruments sans mélodie, ni harmonie.

Entre les arbres maigres douchés de printemps, ils se tournent autour. Les satyres plus vifs atteignent toujours les meufs qu'ils

pourchassent avec une excellence d'habileté. Les uns, amusés, agacent les autres et réussissent à mettre ces fausses farouches au jeu. Ainsi, celles qui d'abord les ignoraient furent embarquées dans la tornade fantastique de mes doigts et coururent pour unique plaisir d'être attrapées. Les bouffonnes lâchèrent quelques rires de ceux qui accordent tous les pouvoirs. Très vite alors, le chat s'est transformé en cache cache, puis de nouveau très vite en chat. Les bouffonnes se révélaient fanfaronnes, en proie aux délices des satyres drogués par l'appétit et qui dans une forme olympique m'engageaient à me souvenir de toutes les épreuves que certains d'entre eux avaient éprouvé avant d'arriver, très fiers, souhaitant s'incruster dans mes pensées avec une belle joie sous le nez qui pousse leurs pommettes rouges.

Ils se groupèrent tous et vinrent me tirer par les épaules. Me faisant un peu prier, sous leurs acclamations, j'ai concédé à me lever. En quelques secondes, j'étais poussé à tourner en rond dans une danse folklorique dédiée à la fertilité en Dolby Surround 9.1 où, lorsque fut venu le temps des duos, chacun se prit une bouffonne prise au hasard pour sienne, et la fit danser comme jamais. D'autres jeunes femmes, avec d'autres instruments, nous avaient même rejoints pour l'occasion. De franches rigolades on

se régalaient. En attendant l'orgasme, chacun son tour y allait de son mot, de sa galipette.

Une petite pause, et nous fûmes comblé-calmés. Et le sourire au lèvres, nous nous accroupissions quand une dernière bouffonne en solo, s'installa pile au centre de notre cercle, ferma les yeux et balaya sur son estomac des notes différentes du mi, des sortes de ba que tout le monde, ivre mort, essaya de reprendre en cœur tout à fait n'importe comment. J'avais moi même quelques soucis d'accord mélodique et ce malgré un Baaa de connivence avec ma nouvelle favorite, dont les seins, sous une robe de taffetas presque invisible, magnifiait merveilleusement une goutte inestimable brillant sous la rosée de son désir.

Je l'entendis me susurrer un bah doux et mélodieux et pendu à ses lèvres, j'imitais. Et alors, de l'instrument se scratchent des bas intenses, plus pressés. Je sentais bien, j'étais leur seul repère, que tout le monde avait au fond de soi le désir impérieux que cela se finisse bien et rapidement. Alors ! Le Baaaa.... il s'ébruite. En chœur, et enchantées, attrapant le cyclone en vol, d'autres voix s'y accrochent et s'abîment, tombent et remontent, s'emmêlent et s'organisent. Quelques faibles octaves se perdent et se font marcher dessus. De satyres gentlemans les prennent par la taille, les aident à monter, Alors !

Le Bah se polyphone, s'embellit, ma bouffonne me regarde, pleure de joie, la colonne bah de plaisir fonce vers le ciel et enfante une explosion d'amour, et d'allégresse, que me dit, en aparté, ma demoiselle forte exténuée. Vidé-sonné, Je m'en voulais presque maintenant de ne pas nous avoir demandé d'en profiter.

Il me fallut me ré-assoir, me resservir un verre, me redonner une cigarette que je puisse contempler ce temps qui fût, finalement, un agréable moment.





Sur plusieurs tours de table, ils sont revenus sur le fait que la vieille avait été très peinée de ne pas retrouver la galette tout en se cachant très mal de ne pas remettre la faute sur moi. Son message avait été passé, mais ils n'avaient pas su m'ignorer. Ils leur manquait la classe, comme avaient suggéré les pieds tatoués, tout à fait hors propos, en intervenant au milieu de leurs conversations sans intérêt. De plus, aucune allusion à l'incroyable danse de mes doigts, ni à mon silence outrageant.

- Laissez-moi plutôt vous raconter une histoire, dit un homme grand et mince vêtu d'une blouse de médecin noire en queue de pie, un cigare aux moustaches qui en se levant, renversa un verre de vin sur une amazone somnolente. Il s'excusa, se resservi, et leur raconta en termes choisis et posés l'histoire farfelu d'un fer à repasser amoureux de sa planche. Un vieux cria au scandale. L'amazone tétanisée, dans sa tête je pu lire : "l'allégorie est belle, mais QUI fait la femme ?" La planche c'est féminin ! voulais-je lui rappeler, mais je me suis retenu et j'ai changé de lecture. Ainsi, dans le regard de Chaussures-

Pointues qui pointait vers le reflet du mien sur une bouteille de vin, je lu ainsi : " *hey boy... would you meet me on the roof tonight... i gat a surprise for you...* " Ah ! Nous y voilà, j'avais presque oublié ! Mais on the roof, on the roof ? Alors que j'étais certain de savoir, au moins certain d'avoir su ce qu'était le roof et m'appêtant à demander confirmation à ma mémoire, Chaussures-Pointues, son jean serré et son chemisier décolleté se levèrent et sortirent sur la terrasse. Roof ! La terrasse, c'était donc ça ! Je coupe leur suites de digressions, d'ouvertures de parenthèse, de fermetures de parenthèse, de calembours, de boutades, d'emphase et d'orgueil et poussé par la lubricité, je me lève, vais à sa suite, les laissant dans un silence glacial, de marbre et de mort, au bas mot, un silence puissance 3.



"?" me dit-elle alors que j'arrivais. N'était-ce pas dans ses yeux à elle que j'avais lu l'invitation érotique ? Et les chaussures pointues, j'avais reconnu les chaussures pointues.

Je m'allonge sur la pelouse prend une cigarette qu'elle me tend et attend patiemment qu'elle s'allonge à mes côtés. Elle me dit : "?" Je la regarde dans les yeux en essayant de tirer sur

la clope. "Attends" et elle s'agenouille et allume ce qu'elle n'avait pas encore allumé. Je fume, elle fume, nous fumons à grosse lattes pour assommer nos poumons. "Ça va ?" me demande-t-elle. Encore trois ou quatre phrases sur le même ton, et on allait commencer. "Quoi, tu parles pas ? T'as rien à dire ?" plus que deux ! "C'est pas grave, c'est peut-être mieux comme ça..." plus qu'une ! pensais-je.

Alors ! Comme si l'herbe à ses pieds avait commis l'Injustice, les griffes french-manucurées de Chaussures-Pointues décapitent des brins et en ont fait des bouquets macabres qu'ils sacrifièrent au vent. Pendant ce temps, je fume et j'attends. "Dépêche toi !" que Boule me demande de demander, mais moi, je préférerais attendre sous le ciel tout étoilé. Et la technique fonctionna ! car Chaussures-Pointues me dit très clairement qu'elle s'y entendait parfaitement en étoile ! Et que justement, qu'elle avait une chose, une chose qui la travaillait et dont elle voulait me faire part. "Yes ! The Surprise !" cria Boule en un parfait anglais.

Chaussures-Pointues s'allonge en une descente voluptueuse, une descente sentant bon l'après-shampoing vanilles des îles. Il était minuit bleu. M'empêcher je ne pu plus, la joue à 10 centimètres de ses seins, j'ai commencé à bander.

- Ça me fait penser à ça... Je sais pas si tu sais, mais tu vois, c'était une fille normale, une fille sympa, (Boule pense au plan à quatre), écoutes bien : la fille, elle allait s'promener de temps en temps. Toute seule, tranquillement... Un jour, elle va s'promener, et y'a un vieux, i passe à coté et i commence à la draguer. La fille elle est flattée, mais bon... tu vois il est sympa mais il est vieux tu vois. Ça aurait pu être son père, ou son grand-père, ou chai pas, le père de son grand père, mais bref, tu vois, elle refuse poliment mais lui, il insiste, il insiste, il insiste. Il insiste, il insiste. (Chaussures-Pointues se rallume une clope, Boule me demande où en est la surprise.)

"Le vieux, il insiste, il insiste et i la viole.

"I l'a violée, t'entends ? I l'a violée...

"Écoute bien : la fille elle s'est retrouvée enceinte. Enceinte. Violée, enceinte... enceinte putain. Elle s'est fait violer, et elle est tombé enceinte. Ça donne pas envie d'pleurer ? (Chaussure-Pointues m'offre sa cigarette, déjà allumée, le filtre humide.) Le vieux là, il est marié avec une sorcière folle, déglinguée, jalouse et aigrie. Et tu sais pas c'qu'elle fait cette grosse pute ? Elle a voulu s'venger ; pas d'son mari ! Nan ! D'la meuf. De la Meuf ! (Boule m'appelle, me demande qui est lameuf, je lui demande de quoi elle me parle) DE LA MEUF ! T'écoutes ou

quoi ? Bref, la vieille qu'est-ce qu'elle fait ? Elle se venge sur la meuf ! C'est pas un truc de ouf ? Cette vieille folle est tordue. Et son mari on va le retrouver, on va lui couper les couilles. Et j'dis pas ça pour rien. Écoute bien : la meuf, elle accouche, elle se refait une santé vite fait, et pis elle passe à aut' chose tu vois ? elle essaye quoi. Enfin, tout va mieux, et là ! Patatra ! Écoute bien ! Elle retourne se promener, tranquille, comme avant, elle se promène et la femme tordue de l'autre tordu, la folle, la vieille folle, la femme du vieux, elle sort d'nul-part la meuf, et elle lui mets un coup de pression : elle retire une sandalette, elle fait un cercle avec son pied, elle se détache les cheveux, et elle cri, elle cri comme une ouf, un cri, un truc de ouf. Et Tac ! En dix secondes, elle avait transformé la meuf en ourse ! En ourse ! En ourse ! En ourse ! (Boule me demande de demander the surprise). Putain ! C'est pas un truc de ouf ? Elle a transformé la meuf en ourse ! C'est pas une ouf ? Une déglingo ! Comme si c'était la faute de la meuf si elle avait été violée par son mari le vieux chelou. Putain, ça donne envie de pleurer, ça fait mal au cœur... écoute, en plus c'est pas fini, attends, écoutes bien : la vieille folle elle repart comme si de rien était, normal. Et la meuf se retrouve comme une conne en ours. C'est pas un truc de ouf ? En ourse putain ! T'as déjà vu ça ? Après, t'as vu, elle

panique comme elle pouvait pas rentrer chez elle expliquer que c'était une ourse puisque les ourse elles peuvent pas parler, donc elle panique, et elle s'enfuit dans la forêt ou chait pas où. Et après écoute bien, son fils il a grandi, et avec son grand père, avec le père de la meuf, ils vont chasser, ou se promener, ou chait plus, et écoutes bien, putain, ça aussi c'est un truc de ouf, ça donne envie d'pleurer. (Boule me dit : "Elle va quand même pas se foutre à chialer ?" Je lui allume une cigarette et l'assomme de nicotine) Sur qui qu'i tombent ? Sur QUI qui tombent ?! écoute si c'est pas un truc de ouf, la meuf en ourse. LA-MEUF en OURSE ! Elle était cachée derrière un buisson. Elle les avaient reconnu, son fils, et son père. Elle s'approche, mais i'zont peur. C'est tendu, t'as vu. Son fils i' flippe i'tire !! JBIM ! Il a tiré sur sa mère ! C'est pas un truc de ouf ?! La femme de l'autre cette grosse pute elle avait tout fait pour s'venger ! Pour se venger !!! Et pas du violeur, de la violée ! C'est pas une ouf déglinguée ça ?! Pile le coup il a été tiré ; écoute bien : l'autre qui l'avait violé, le vieux i revient d'nul-part. Il arrive et i' les prends tous les deux. La meuf et son fils, comme ça, TCHAC ! par les épaules et i les jette dans le ciel, comme ça, FIOU ! Et après, il est reparti direct, normal. Mais attends, c'est pas fini (SI ! cri la boule) Écoute bien : I sont là haut depuis ! (elle me

montre le ciel) C'est pas un truc de ouf ? Depuis, on les cherche. Le ouf là et sa femme la ouf. Mais il faut qu'on se méfie, ces cons là i savent se transformer et faire des trucs chelous. Mais t'inquiètes, avec des copines, là on s'organise. On va l'retrouver c'fils de pute, on va lui couper les couilles et on va les faire bouffer à sa femme..."

Chaussures-Pointues me tend une nouvelle cigarette que j'accepte volontiers et qu'elle allume ; je n'avais rien compris. Et j'étais bien content que ce soit fini. Et Boule, rouge de rage, sous ce tas de conneries mondaines à deux balles criait au secours ! Au Secours ! On allait passer à autre chose de toutes façons, lui dis-je, maintenant que c'est fini. Elle ne pouvait plus parler de ses copines sans arrêt ; elle allait vouloir passer à l'action, nous donner The SURPRISE ! Il n'est jamais trop tard, et alors là ! THE SurpRISE ! cri ma boule.

Chaussures Pointues se redresse comme un chat qui tire sur tous ses bras. Et dans un excès de féminité, tourne la tête pour se bailler d'un dos de main de soie. Ses cheveux dans le mouvement sentent le savon de vahiné fashion sous cascade éblouissante de lune pleine et ensoleillée. Alors, elle feint de ne pas avoir vu que j'étais là à la regarder. Elle claque ses fesses bleues et

disparaît dans un nuage de fumée, sans un mot, sans un regard.

Boule se outre, jure et grommelle en argot violent, je nuance, argumente et la calme : je comprends très bien le genre. Je suis mââle me dit-elle. Je la lève et la convainc d'oublier ces allumeuses de chaussures pointues.

D'une épaulade franche et virile, allons boire ! lui dis-je.



CHAPITRE VIII
Act Number IIX



Dans la pénombre, face à un bar rouge, sur des tabourets qui vont avec.

- "J'voulais qu'tu l'sache, maint'nant qu'c'est pratiquement sûr. J'voulais qu'tu l'sache, que j'crois que... que j'attends une boule quoi."

Je bois cul sec le verre qu'elle me resservi après avoir terminé son exposé. Un alcool fort et amer. Je demande de qui on me répond "De qui, de quoi ? De qui ! De toi !"

Je ne m'attendais pas à ce que tout cela ai rapport avec Chaussures Pointues, tous les verres que nous avons bu auraient eut dû en avoir fait de l'histoire ancienne. Pourtant, Boule me dit sur le ton de l'adolescent : "C'est pas la meuf de tout à l'heure, c'est autre chose ; j'te jure j'm'en fous d'la meuf". Curieux que ce soit la première chose à laquelle elle ait tout de même pensé, point d'exclamation ! que je lui dis. Boule alors se mélancolise comme une glace au soleil et me jure que ce n'est pas aussi simple et qu'il y a des mystères dans la vie, des choses, comme elle dit, qui s'expliquent mais qui ne se comprennent pas. C'est que c'est très mal expliqué ! pensai-je.

- Bonsoir Bonsoir !

Un vieil homme enchapeauté, petit et rondouillard, tire un tabouret et s'y assoie. Boule le regarde monter avec difficultés. Il a l'œil rieur.

Il sort une cigarette de son veston et jette ses yeux noirs dans le vide sidéral comme s'il eut regardé ses propres yeux.

Puisqu'il avait jeté un froid en nous, Boule lui demande ce qu'il voulait avant de se voir répondre ce qui suit :

- Vous auriez du feu ?

Boule lui tend. Presque poliment l'autre reprend :

- Je sens que ça ne va pas...

Boule cherche, mais ne trouve pas.

- Vous n'êtes pas bien, ça ce sent.

- Si si ça va.

- Non, je crois que ça ne va pas. Vous ne sentez pas ?

- Non, ça va, non.

- Si, ça se sent. Ça se sent.

Boule ne conclu pas, puis me demande, à moi, si j'avais écouté. Je ne savais pas trop sur quoi elle voulait m'entendre parler, je lui fis oui oui de la tête, alors elle me crie "Alors Répète !". Quelle drôle d'idée que cette idée là ! Elle ne me croyait pas. Et quel subit état de crispation ! Moi, qui préfèrai garder ma focalisation de réflexion

sur la fumée de ma cigarette gitane qui dansait du sol au plafond.

L'homme au chapeau :

- Vous sentez pas ?

Je reprenais une gorgée d'alcool vieux d'un siècle, suranné, aux relents pharmaceutiques. Boule, à l'humeur basse me la vola et s'en fit son dû. Ça allait qu'il était mauvais.

- Ne me dites pas que ça va. C'est sûr que ça va pas.

- Excusez moi. j'ai mal à la tête, soyez gentil, n'en parlons plus.

Boule rallume une cigarette et s'accoude blasée sur le comptoir. Le vieux reprend sa suite et saxophone :

- Parlons d'un sujet qui vous intéresse. Cela nous fera grand plaisir. Allez-y, je vous écoute. Allez-y. N'hésitez pas, vous pouvez parler de n'importe quoi. Je suis prêt. Vous pouvez y aller, je vous écoute.

Boule alors : Vous savez comment on dit rouf en français ? qu'elle lui demande.

Le vieux réfléchit et demande d'attendre une seconde. Moi, j'en profite pour me reprendre un verre de manège rouillé qui tourne la tête. A chaque tour, je les regardais se chercher.

- Le rouf, nan, ça le rouf ça vous dit rien nan...

Le vieux avec sa tête de tortue a beaucoup de mal à se contenir et ri ceci :

- Je ne comprends pas, excusez moi. Ah Ah !
Soyez gentil, HI HI ! N'en parlons plus. Ah AH !

J'étais pris par Boule qui d'un coté me regardait sans comprendre, et par le vieux qui de l'autre me rigolait au nez, sans compter sur la gitane qui, du sol au plafond, m'invitait à rejoindre Barre dans sa suite orientale.

- Le rouf, c'est pas la terrasse. La terrasse c'est un truc genre tewrèsss, un truc comme ça, c'est pas rouf putain c'est sûr, dit Boule à son reflet sur une bouteille. Putain, l'rouf, c'était pas dehors. Putain, j'le savais !

- C'est énervant, voyez ?!

- De quoi ?

- ...La phrase que j'veous ai dites là : "soyez gentil n'en parlons plus". C'est pas énervant ça ?
Ah Ah !

- J'ai même pas fait attention.

- A oui ?

- Bah Oui.

- A oui ?

- Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous m'avez dit déjà ?

- Que je sentais que ça n'allait pas.

- Mais ça va, ça va. Laissez nous tranquille ...j'comprends pas... laissez nous une

seconde, pour fumer une cigarette, chai pas, boire un coup, régler deux ou trois trucs perso. Ça s'rait gentil. Vous avez l'air fou, et comme je suis censée, on n'arrivera pas à nous entendre. Les gens sages savent qu'on parle aux fous qu'en fonction d leur folie. Mais i savent aussi qui faut pas être bourré pour faire ça. Restez tranquille, faites au moins semblant s'il vous plaît, pour calmer une pauvre âme ivre d'alcool discount. S'il vous plaît. Nous discuterons après, voire, une prochaine fois.

- Très bien, Très bien. J'peux vous prendre une cigarette ? C'est pour en attendant...

Boule lui tend une clope et me regarde droit dans les yeux :

- Cette boule, il faut bien qu'on en parle.

- Quelle boule ? demande le vieux.

- Pas vous ! Putain, vous m'saoulez...

- Excusez-moi, mais je sens bien que vous étiez bourrée, avant, au moins assez avant que j'arrive, c'est sûr, ça se sent. Et en plus, vous l'avez même avoué. Je ne suis qu'un simple gentleman cordial et poli qui ne s'obstine qu'à s'intéresser à vous ! Croyez moi ou pas, mais vous m'in-té-re-ssiiiiiez. Cette humeur sombre, tout d'même ! Convenez-en : ça peut paraître curieux ! C'est comme si au labo, où tout l'monde porte une chemise blanche, quelqu'un arrivait en

chemise noire ! Ce s'rait curieux ! Certains pourraient même être choqués !

- Mais votre chemise est noire !

- Mais nous n'sommes pas au labo !

Le vieux s'excuse d'avoir à passer aux toilettes, pour se laver les mains, nous renseigne-t-il. "Va chier ouais, sale gros !" que Boule lui gueule.

Dans notre gorge, l'alcool ne passait plus, Boule bloquait tout. Elle me disait que si je continuais, je n'allais pas tarder à vomir et que ça l'énerverait encore plus. Tiens donc... l'Enerver, et avec un grand E, un grand hé. Boule s'émancipait, ne réalisait plus à qui elle s'adressait et oubliait l'âge qu'elle avait. Déjà, tous ces gros mots faisaient un peu honte à son éducation.

- Le jardin, c'est *gardeune* putain !

Occupé à penser à la Barre à qui j'étais impatient de faire parler de ma cascade, et dans l'impossibilité de me remonter présent dans la bulle de Boule, je ne lui dis rien, mais lui tendais un verre d'où nous pûmes boire, elle, en mode ingrate, prenant les grosses coupures et me laissant la petite monnaie.

- Quand è's'ra là, tu lui dira au moins qu'c'est la tienne ? me demande-t-elle, ou la mienne ? (la mienne ?) Ou la nôtre ?! (la nôtre ?) Dis moi quelque chose Putain d'Merde !

- Moi ?!

- Non !! Pas vous !!! (Le vieux était revenu s'asseoir en cachette) Quoi ?!

- Quoi ?

- Ouais ! Quoi ?!

- Quoi ? Enfin... je vous demande de vous arrêter...

- Va t'faire enculer putain d'ta mère la grosse pute ! Qu'est-ce tu casses les couilles ?! Casse-toi, j'vais t'en mettre une !

Boule transformé en félin aphone cracha entre ses dents. C'était un peu sale. Je commençai à éprouver les plus vives difficultés à assumer cette gamine grossière et négligée. J'avais presque un peu honte, et voulais regarder ailleurs, faire comme si de rien était, faire comme si je ne la connaissais pas.

- Oula ! S'il vous plaît, je vous demande un peu de mesure. J'ai du mal à croire être responsable de vos malheurs ! Vous êtes surmenée, ça se sent. A tout hasard, vous ne me feriez pas porter le chapeau de vos soucis, hein, dites moi, par hasard ?! Et ne me regardez pas comme ça, vous comprenez très bien. Je suis sympathique, vous admetteez, fin connaisseur

des mœurs ! Et très bon psychologue ! A ce titre, racontez moi plutôt ce qui n'va pas. Vous allez adorer ma science ! Elle est infinie !

Boule se ressert un verre, et m'oublie. Elle avait une larme à l'œil. Adoucie, elle continue :

- Soyez gentil, restez dans votre coin, je reste du mien.

- Ne suis-je pas sympathique ?!

- Putain ! Nan, vous ne suis-je pas sympathique !!!

- Quoi ?

Boule prit une cigarette, arracha le filtre, l'alluma et la fuma d'une latte comme dans les vieux dessins-animés. Boule perdait les eaux. Rah !!! Prise d'un soubresaut :

- Rentrez chez vot' grosse mère la pute Putain ! Putain ! Qu'est-ce que vous voulez Putain ?!

- Rien, rien, excusez moi, n'en parlons plus...

- RAAH !! putain... chui fatiguée (et bourrée, lui dis-je). RAAH ! et Toi ! RAAH ! (à moi)

J'avais assez de cran pour oser lui dire qu'on m'attendait. Je décidais pourtant de ne pas le faire. La raison me dicta que de un, ce n'était pas le moment et que, de deux, s'il y avait urgence, dans une situation de conflit avérée, elle et moi serions assez intelligents pour pouvoir

improviser. Histoire de calmer le jeu, et de se donner le temps de s'entraîner à l'improvisation, je proposai donc à Boule que nous montions ensemble nous coucher auprès de la Barre, elle qui attendait le retour de son héros, vive comme la braise. Elle nous fera un super accueil ! Je ne voyais en outre pas pourquoi elle voulait occuper toutes les cases des pensées, ni comment son emballement et son ivresse ostentatoire en étaient arrivés là. Elle avait un problème, c'était évident et je ne voyais pas en quoi j'aurai eu à y avoir une part de responsabilité pensai-je en passant. Les conséquences ne sont que conséquences d'autres conséquences liées les unes aux autres par une cause infini ; c'est impensable de réduire toute une chaîne au dernier maillon ! Encore moins à l'avant dernier ! Pour moindre mal, si tu t'accroches à ton système boiteux, histoire de ne pas tout refaire tomber sur moi, parle-en plutôt à Chaussures-Pointues, m'essayai-je à lui expliquer alors que je ne comprenais plus très bien où je voulais en venir. Heureusement, elle n'avait retenu que la seconde moitié de mon discours, celle concernant Chaussures-Pointues. "Mais Putain ! Rien à voir avec cette Grosse Pute !" C'est ridicule, pensai-je, n'en parlons plus.

- AH AH AH ! HI HI !! Ah Ah OH !!! Le vieux riait : AH AH OH OH ! AH AH HI HI AH !!!

Alors ! Un sombre saut brise un verre et Boule s'remballe.

- T'AS GAGNE SALE VIEUX ! J'VAIS T'NIQUER TA MERE LA GROSSE PUTE !

Selon toutes vraisemblances, et le vieux aussi l'avait remarqué, Boule accouchait. Et moi qui pensait à la fleur d'oranger. (Boule me dit : Qui ?! Je dis la Barre, elle crie RAHH !)

Je pria le vieux de bien vouloir s'écarter. Ce qu'il accepta cordialement. Il me suivit sur trois ou quatre pas et RAHH ! En attendant que je lui dise peu importe quoi, je le laissai pour rejoindre Boule qui avait besoin d'être apaisée.

-Attendez ! demande le vieux. Il faut qu'vous m'expliquiez ce qui va s'passer, parceque j'vois pas clair. Je ne vois même rien du tout. J'peux vous dire, maintenant qu'vous êtes prêt à m'péter la gueule -et j'dis ça sans certitude, vous pourriez être raisonnable- que...

Le suspense le coupa net. Et tout au ralenti, six secondes prirent six minutes où il ne se passa rien. Chacun sa clope, chacun ses pensées. J'eus donc le temps de me resservir un coup. Alors ! Boule saute de son tabouret et chute sur le vieux, qui craignant pour sa vie, prend le partie de la sagesse et s'enfuit dans l'immensité d'un désert sanglant qu'apparaissait face à lui. Boule le prend en chasse, et à mesure de leur course je les voyais s'éloigner de moins en moins vite. Je ne

suis pas loin pourtant, leurs yeux à eux ne me voient déjà plus.

Je bu donc seul. Mon œil, de peur de trouver le temps long, s'en servi un aussi. Soit, nous serons deux. Je lui demandai comment il se portait, puisque, à cause de l'ivresse, de toutes ses aventures, et de biens d'autres raisons tout à fait floues, il avait à lui seul une charge normalement allouée à deux. "Je vais, Je vais". Et l'autre ? Comment ça va ?...essayai-je mais "Oh ta gueule !" m'a-t-il dit.

Le pouvoir des images l'avait vicié, il avait changé de ton et avait pris leur violence en contagion.

Et les autres, Boule et le vieux, ils sont passés où ? que je lui demande pour changer de sujet.

- Oh, Chai pas...

Je lui propose une cigarette.

- Je fume pas Putain !

Ainsi, ne pouvant compter que sur moi même, je l'envoi se faire foutre et vais pour me coucher, raconter la soirée à Barre, accessoirement, tirer mon coup.



CHAPITRE TOUT NEUF

jamais titré, mais qui inclurai l'idée de titre



Où j'eus la surprise de m'entendre hélé
de par la porte :

- OYE ! OYE ! O-IIIIIII-YEEEEEE !

Je cherche des oreilles et lorsque entendant que rien ne m'avait hélé du tout, mais que quelques bourrés oyaient pour se distraire, je me suis retrouvé décontenancé, abasourdi, couché au sol. Voilà qui allait compliquer mon retour à la Barre, qui même s'en y croire, pourrait avoir possibilité de rejeter le prince meurtri et souillé d'aventure que j'étais devenu.

Un indien au visage sympathique peint de rouge portant une couronne de cheveux noirs et brillants me soulève, me traîne et me fait asseoir. C'était Pieds-Tatoués. J'essayai de refuser poliment, injonctant que j'étais attendu et que leur compagnie ne m'intéressait pas. Voire pas du tout, mais il me donna une cigarette roulée et baveuse, un rhum poisseux, et contre toute attente, lorsque j'eus fumé, un coup de marteau me cloua sur place dans un calme absolu.

Le grand lord déguisé en médecin se lève de façon tout à fait solennelle. Il recule d'un pas et ouvre ses bras, un, vers le plafond, l'autre vers moi-même. Des sourires aux autres il envoie. Les autres donc, je vois qui me regarde les voir, un par un, dans un tourbillon vomitif.

Alors ! Un jet d'acide s'engouffre dans ma gorge et court à l'estomac ; Je re-tire une latte, re-bois une gorgée de rhum pourri et délivre sur la table de ces convives deux litres d'alcool aromatisés vinaigre de frangipane sur lit de cigarettes.

Horreur cria Stupeur pour le Dégoût. L'amazone s'attarde sur mes traces de déglutitions ; je la vois chercher de l'espace sur la paume de sa main et m'imiter sur les pieds du pauvre lord qui criait en bonobo Ah Ah Ah Ah comme sur un disque rayé.

- Dégueulasse !

- Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! criait le bonobo.

- Putain ! Dégueulasse ! Putain !

- Sortez tous, oh putain... On va nettoyer. Ma Chérie, chui désolé, j'reviens, j'te laisse t'en occuper...

La vieille est sortie, suivie des autres. Restaient, mon humble personne droite comme un I, l'amazone hypnotisée par son propre vomi,

le bonobo qui criait Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! et Chaussures-Pointues qui ne voulait donner aucune aide tout en s'y sentant obligée. Bonobo Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! la regarda plein d'effroi et s'en alla en marche arrière.

Chaussures-Pointues prit l'amazone par l'épaule, et me laissa seul, alors qu'une douche, maintenant qu'elles y allaient (parce qu'elles ne pouvaient qu'y aller !) me ferait le plus grand bien. Barre tout de même, pensai-je, me ferait un bien meilleur accueil ! Et nous partîmes en laissant la pièce pleine d'abominations.

J'accélérai pour passer premier. L'amazone n'en arrêta pas de penser à haute voix qu'elle n'était pas ivre du tout et que Oh.. seul le bruit et l'odeur et blabla lui avaient donné ce haut de cœur si malheureux. Ma foi, je l'aurai cru, et son amie aussi, si seulement elle avait pu faire cesser son avalanche d'excuses qui traduisait sa culpabilité. J'accélérai donc pour les doubler, mais on me demanda de me calmer. Je tombai alors sciemment pour l'inquiéter, elle de me relever, l'autre de retomber, si bien qu'elle eut à se résoudre à nous porter tous les deux. "Et pourquoi il a toujours pas de pantalon lui là ?" me demanda Chaussures-Pointues, mais pour ne pas avoir à répondre je simulai une nouvelle déglutition qui lui interdit toute nouvelle

interrogation. "Putain... Putain..." se disait-elle avec intention flagrante de me rendre responsable de son malheur.

J'étais attendu depuis un bout de temps ; je ne pouvais plus faire attendre. Or ! Chaussures-Pointues voulait me faire patienter. Je re-simule un évanouissement et une déglutition simultanée. Elle tout de suite cherche à me rattraper, l'autre de sauter dans la douche. Ni une ni deux je saute à sa suite, lui attrape le pommeau des mains et la fais basculer sur les carreaux. "eh Oh !". Sans haine ni violence, ni résistance, elle n'avait rien pour se faire respecter l'amazone : Amazone Mon Cul !

Je fus neuf en quelques secondes chaudes et parfumées. L'amazone-mon-cul s'était finalement assise dans un confortable coma pendant que Chaussures-Pointues s'obstinait à lui faire des caresses rassurantes.

Enfin, j'étais propre. Et je sentais bon la pluie de Tahiti. Je m'assieds sur le bac à linge pour me reposer et terminer de me sécher quand Chaussures-Pointues me tendit un bas de pyjama rose sorti d'un fond de tiroir en m'expliquant par des travers saugrenues que je n'avais ni à rester

nu, ni à rester planté là à la regarder laver l'amazone-mon-cul.

Leur mise en scène érotique m'abandonnait à l'odeur des prochaines douces caresses que Barre allait appliquer à ma robe belle. Elles ne voyaient pas la perte de tension précédent la douche d'un homme meurtri par l'envie de rendre une femme plus heureuse, c'est pour ça que j'étais assis, et rien à voir avec la lubricité dont elle voulait me rendre coupable. Bande d'amateurs ! Chaussures-Pointues exténuée, contrainte de laver une jeune bourrée pâle comme un linge, croyait l'Amazone plus bandante qu'une Odalisque ! Cassos Lesbos. Barre ! Me voilà !

*

J'étais prêt : pas de nausée, pas de ballonnement. Mes coupures avaient même arrêté de saigner et donnaient sur ma robe comme de douces griffures animales. J'étais confiant, ça allait lui plaire. Je sors dans le couloir et monte des escaliers qui nous séparaient le sol et moi de ma barre et de sa chambre. Je ne reconnais pas vraiment le chemin qui m'avait fait descendre, mais reste confiant puisque je savais, d'expérience, que les retours n'étaient jamais semblables aux allers. L'éléphant, lui, apparemment n'avait pas pu m'attendre plus longtemps. Il m'a suffi d'avancer, de grimper

l'escalier, de me retrouver face à un petit meuble, de le pousser, d'ouvrir la porte (que je croyais pourtant fermée), de voir le parquet gris, les murs gris, le lit gris, le pain perdu gris ? la fenêtre grise ? Barre grise ? Barre Grise, toute grise... Barre ! Je me dresse en conquérant et m'enfonce dans cette triste grotte nocturne.

Elle semblait endormie. Je fais un peu de bruit pour lui apparaître en rêve. Aucun signe. je pose alors mes doigts sur ses hanches. Elle était glacée. Mes doigts remonte le long de la colonne à la recherche d'un frisson. Aucun signe. je pose la paume entière. Ma main se glace, je frotte. Aucun signe. Elle restait raide comme la mort. J'approche mon visage et lui souris. Aucun signe. Je claque, une fois, deux fois, la frotte et l'empoigne. Aucun signe. Glaciale comme la mort. Aucun signe. Muette comme une tombe. Je commençai de m'inquiéter. Toutes ces péripéties pour trouver ma princesse orientale morte frigide ? Barre serait morte ? Barre ?! Morte ?! Barre était morte. Morte. Morte depuis quand ? Morte jusqu'à quand ? Morte pour longtemps ?

Je n'y croyais pas, et n'y cru plus. Je l'ai enlacé tendrement et y suis resté collé à pleurer mille et un bonheurs avortés.



CHAPITRE XIX

*où se joue la septième symphonie de Beethoven
avant qu'il ne se passe ce qui suit*



J'étais au lit, et suis resté couché comme un chien de fusil jusqu'à ce que j'entende du bruit au bas. Après m'être retourné cinq ou six fois à la recherche d'une rechute d'éveil, je me levai et commençai cent pas de courses dans ma pièce car j'avais en tête que ça aurait pu me fatiguer à nouveau et qu'ainsi je n'aurais plus à avoir à me soucier de me demander comment me rendormir puisqu'alors je serai mort de fatigue.

Je me rallonge.

- Bla Blo Blme.. bla bla séfasse ...twe. Gyab... okwa buwl ! que j'entendis et qui m'empêcha de dormir. Pour comble, je ne comprenais pas ce qui se disait. Après de vives secousses, je me décide à aller leur demander de cesser toutes activités susceptibles de contraindre ma tranquillité.

Dans la cuisine, je suis entré, nu, la bouche pâteuse. Mes yeux étaient emplis de miettes de miel. Mes aisselles sentaient le musc au vinaigre.

- Je vous demande de cesser toutes activités susceptibles de contraindre ma tranquillité. J'aimerais deuille.

- Asseyez vous plutôt et prenez un café... lança la vieille, debout face au lavabo.

- Vous avez raison. Je vais rester ici. Je vais attendre que vous alliez vous coucher. Je vous empêcherais de dormir. Je vous empêcherais de deuille.

- De deuille qui ? De deuille quoi ?

- Un être proche, et je vous le dit comme ça, rien n'indique que le hippie indien ici présent soit sûr de finir la journée vivant. Sous-entendant : vous pourriez, aussi, être amené à deuille...

- Oula, chui pas du genre à deuille, dit la vieille en fumant sa cigarette.

- Vous ne deuillerez pas l'Indien ? Et vous l'annoncez à la face de cette pauvre âme, qui, si vous remarquez, marque un profond effroi. Il me ferait presque pitié.

- Oh, faites pas chier...

Elle regarde l'Indien qui ne la regardait plus. Il souffle, se lève et fouille dans le vide, sans rancunes apparentes. Trois cafés sont servis par la vieille et comble l'ennui de ces suites de points de suspension, tous blancs, et tous semblables... Une minute se passe sans qu'il ne se passe rien.

- Vous, vous deuillez ? me demande l'Indien hippie.

- Et bien oui, puisque vous me demandez. Mais malheureux sera celui qui m'en fera parler. Ainsi est mon deuil, il n'apporte que chagrin et à celui qui le subit et à celui qui l'écoute. A moins que vous ne voudriez nous voir pleurer ? Hippie sadique...

- Bah non, pas du tout. Excusez-moi. Mais quand même, quoi, je sais pas, pourquoi Hippie Sadique ? pourquoi vous dites ça ? j'ai pas de cheveux longs, j'ai pas de quoi, chais pas, de pantalon avec des franges, des quoi, je sais pas, j'ai pas de bandeau sur la tête ou chais pas, j'ai pas de guitare, et en plus chui pas sadique...

- Vous avez raison. L'habit ne fait pas le moine, et vous ressemblez plus à un indien de toute façon. Je veux bien faire l'effort de vous appeler L'indien, ou Pieds-Tatouées, ou même Piétatoué et Lindien, ensemble : Piétatoué Lindien. C'est dommage parceque, écoutez, Hippie-Piétatoué ça a le mérite de sonner propre comme une anguille, surtout pour un Indien.

- Vous pourriez m'appeler par mon prénom, comme, comme tout l'monde.

- N'y voyez rien d'impoli, je n'ai aucune mémoire des noms que les gens se donnent.

Je me sers une cigarette, un ange passe mais la vieille l'assassine en plein vol.

- HE ! Vous demandez. Avant !

- Je ne comprends pas, mais si ce sont des cigarettes dont vous voudriez parler, il doit avoir malentendu. Vous vous trompez, assurément, ces cigarettes sont miennes, je les ai trouvés à l'instant. Mais si vous étiez aimable, alors peut-être vous en donnerais-je.

- Oh... faites pas chier, dit-elle tout en fourrant le paquet dans sa poche.

- Oh la vilaine voleuse ! lui dis-je. Vous voudriez aller en enfer ? C'est donc ce que vous voulez ? Vous ne resterez pas impunie ; les dieux en sont témoins !

- Vos dieux, j'les emmerde, répondit-elle sans honte et regarda l'Indien qui ne regardait pas. Je continu dans l'embarra du dégoût :

- En plus, ce café est atrocement amer, mes papilles vont en vomir si dans la minute, une autre saveur sucrée ne lui était mariée. Du porto serait parfait. Donnez-nous du Porto, lui dis-je.

- Du Porto ? demande l'Indien avec un regard de candide face à l'ivresse qui trahissait une inconsidérée envie d'alcool.

- Oui, c'est exquis, lui dis-je.

- Non non, faites pas chier, mettez un sucre ou deux, et faites pas chier, coupa la vieille pour calmer nos ardeurs. Il est même pas midi !

- Lorsque d'interdiction on saucissonne un homme, il faut s'attendre à une série d'attentats libéraux. Peut-être avez-vous soif de rébellion ? Vous voudriez vous battre ?

- Vous dites n'importe quoi... Est-ce que vous comprenez au moins ce que vous dites ?

- Servez nous de suite le Porto sans quoi vous connaîtrez les foudres du Soleil !

- Le Porto ? Elle se retourne, ouvre un petit placard, sort la bouteille, me la montre. VOUS REVEZ ! cri la vieille.

- Alors, c'est MOI qui décide !

Je me lève, attrape et la cafetière et la bouteille de Porto et m'en sort sur la terrasse nu comme un ver de terre vert et en verre.

- J'savais qu'c'était c'que vous frez ! cri-t-elle à mon dos

- Alors vous auriez pu me la donner sans avoir à faire chier ! Déglinguée !

L'Indien soupire et prétexte un besoin d'air. Nous laissâmes la vieille et allâmes nous asseoir dans l'herbe face à une perspective verte jaune et bleu. Quand derrière, deux parfums de meuf arrivent dans la cuisine, humides et tièdes, toutes deux venues saluer la vieille abandonnée et quémander un trait de caféine, "...putain, j'ai mal à la tête..." entendîmes-nous.

Dehors, In a Sentimental Mood l'Indien prend la parole.

- Alors vous deuillez... L'enterrement, y'avait du monde ? Parce que vous savez, j'ai entendu qui y'avait des gens qui deuillaient ceux qui n'ont personne pour les deuillement. Et en plus ils font tout. Ils font même les libations. Et y'a même des pleureuses.

Ici l'Indien s'arrête,
puis reprend :

- Vous savez, j'ai rencontré des hommes assis qui vont jamais nul part.

Ici l'Indien s'arrête,
puis reprend :

- On sympathise doucement et un soir, j'en trouve un tout chelou.

Ici l'Indien s'arrête,
puis reprend :

- Avant-hier soir, et bien j'en rencontre un autre, il me dit bonsoir et puis, comme ça, d'un coup, il cri à tout le monde d'aller s'faire foutre.

Ici l'Indien s'arrête.

- Il faut que vous arrêtiez de vous arrêter, lui dis-je, ça allonge l'histoire, vous croyez que ça vous aide, mais moi, par exemple, ça m'étourdit. Je ne suis même pas sûr de comprendre où vous voulez en venir.

l'Indien s'excuse,
Puis reprend :

- Et bien, je cherche le mec que j'avais vu avant, mais quand j'ai bien regardé, et bien, y'avait plus ses affaires.

- De qui ? demandai-je.

- De celui que j'avais vu en premier ! L'autre que j'ai vu après, il me demande droit dans les yeux : "Tu sais où il est ? Tu sais où il est ?!", qu'il me dit, Bah, l'autre, il est mort ! Et là, du coup, j'ai pensé à plein de truc sur ma vie, sur ma mort et tout.

- Mon deuil est au dessus de toutes comparaisons, lui dis-je.

- Attendez que je finisse de vous raconter le mien au moins...

- Non, on va faire une pause désaltération tabagique active. Je vais vous reprendre une cigarette.

L'Indien me sert une cigarette, puis reprend :

- Donc, il me dit : "L'autre, il est mort."

Ici l'Indien s'arrête et avale un sanglot. Les larmes aux yeux, il s'allume une cigarette. C'était la dernière. Il écrase le paquet dans sa main moite et le jette aussi loin qu'il put, mais trop léger, le paquet s'arrête à ses pieds. Il reprend en reniflant :

- Le mec il m'a dit qu'il avait pas de famille, à la fosse, il a dit. C'est pas la flemme ça ? Pas de libations, pas de pleureuses.

Ici l'Indien s'arrête.

- Arrêtez de vous arrêter !

Puis reprend :

- C'est pour reprendre mon souffle...

- Vous devriez être capable de parler avec votre bouche et de respirer avec votre nez. En plus, vous ne le connaissiez même pas.

- Si, je le connaissais !

Ici l'Indien s'arrête.

Puis reprend :

- Vous vous êtes déjà demandé à quoi vos funérailles allaient ressembler. Chai pas... heu. Bah, lui, il en aura pas. On peut dire qu'il aura passé sa vie pour mourir dans l'oubli, c'est pas la flemme ça ? Si au moins il avait une famille ou chai pas, quelqu'un qui l'aime. Mais là, c'est la flemme putain...

- C'est la vie. La mort, c'est l'oubli !

L'Indien renifle et jette sa cigarette dans l'herbe. Il ouvre un nouveau paquet et s'en rallume une autre. Et à peine le temps de mélanger le porto au café, de le boire directement à la cafetière que par derrière, un pyjama de nuit vert, très saillant, surmonté d'un T-Shirt Jaune d'où l'on pouvait distinguer deux petites pêches transies par le froid, nous rejoint. Chaussures Pointues était pieds nus, mais tout de suite elle fut reconnue. Elle prit la parole :

- Wesh ? On peut vous r'prendre la cafetière ?

- Bah oui, dit l'Indien triste comme un saule.

Vous avez bien dormi ?

- Bof... J'ai un peu mal à la tête. On peut vous r'prendre la cafetière ?

- Moi ? dit Pablo.

- Quoi ?

Moi, en me retournant vers sa réaction, dans les vapeurs sexuelles qu'elle vaporisait, je me noie. Elle remarque et demande à l'Indien de bien vouloir me dire à moi de bien vouloir mettre un pantalon et de bien vouloir avoir la décence de dissimuler un fantasmé début d'érection qu'elle ne saurait voir. Que nenni ! Et même si ? Comment aurait-elle pu être aussi peu encline à la flatterie ?

- T'as quelque-chose de prévu aujourd'hui ? demande L'Indien à Chaussures-Pointues sans me laisser le temps de me justifier.

- Ouais, j'ai rendez-vous.

- Et après ?

- Bah après, chai pas.

- Peut-être qu'on s'verra alors...

- Ouais. Peut-être. Bon, j'vous r'prend la cafetière !

Elle s'en retourne à la cuisine, laisse et ma bite et l'Indien se morfondre en silence, et nous nous allongeâmes sur l'herbe en cherchant dans

les nuages des réponses à nos questions. En fait, moi, je n'en avais pas.

- Vous pensez qu'elle m'aime ? me demande l'Indien.

- Chaussures-Pointues ?

- Ca m'rend ouf, j'ai peur qu'elle puisse pas venir à mes funérailles.

- Vous le remarquerez pas puisque vous serez mort !

- Vous savez, j'ai un projet d'amour là. Je vais simuler ma mort dans le but secret de la rendre triste et de la rendre heureuse à nouveau lorsque je la surprendrai bien vivant.

- Je vais vous aider, ça ira plus vite.

- Non, à priori non.

- Mais si, attendez, je vous l'envoie.

L'Indien s'étrangle :

- Mais non ! Attendez ! Pas tout de suite ! Attendez !

- Mais si ! Vous me rendrez au centuple le temps que je vais vous faire gagner !

- Attendez ! cri l'Indien

Moi, je ne l'entend déjà plus, je suis déjà parti pour la cuisine.

Je ne fais ni attention à la vieille qui se roulait une cigarette sans faire attention à moi, ni à l'Amazone-Mon-Cul qui crevait les yeux de ses

œufs au plat. Je marche d'un pas ferme vers les ongles French-manucurés de Chaussures-Pointues occupés à préparer le café. Je lui pose trois doigts sur l'avant bras et lui dis débordant de pondération :

- Jeune vierge. Soyez forte. Le puits sombre et mélancolique dans lequel ma nouvelle va vous plonger ne m'est pas inconnu. Sachez que je serai à vos cotés. Bienveillant, en qualité d'Humain Humaniste. Je vous aiderai autant que faire se peut à surmonter le lot d'angoisse infini dont vous allez être affligée. Vous serez déséquilibrée, mais je vous soutiendrai. Que vos dieux gardent vos futurs projets morts dans l'œuf, et les larmes associés. Qu'ils ne les montrent aux visages du monde que pour la postérité de la mémoire de cet être si cher au cœur des Hommes. A la fleur de l'âge, Hippi-Pieds-Tattoués l'Indien s'en est allé au royaume d'Hadès.

- Quoi ?

- Les Parques inexorables lui ont coupé le fil. Vous le trouverez froid comme la nuit, et muet comme une bûche. Courez vers son corps suffoquant d'Amour Pur.

- Quoi ?

- N'avez-vous pas entendu son dernier souffle qui se fit pour faire : "Chaussures-pointues... chaussures-pointues... chaussures-pointues....." avec une émouvante voix enrouée. C'est vous

qui, depuis la rive du Styx, êtes lamentée par son âme suffocante. Soyez forte, allez lui embrasser le front, qu'il puisse passer le cœur léger...

- Quoi ?!

- Courez !

- Quoi ?!

- Courez !

- Quoi ?

- Quoi Quoi Quoi ?! Vous ne comprenez donc pas ?! lui cri-je en cessant tous nouveaux commentaires. J'attrape une cigarette sur la table, un briquet et sans être retenu me casse sur la terrasse.

En arrivant, Hippi-Pieds-Tatoués l'Indien n'est plus là. Ne s'offre à moi qu'une perspective bordée d'arbres millénaires aux noms inconnus où le regard fuyait au loin dans la mer et où se découvrait une île orange flottante sur du sirop de grenadine.

- Il est où ? me demande Chaussures-Pointues.

- Le sirop ?

- Quoi ?! Nan !

- L'Indien ?! Il doit nous jouer la Fugue de Bach N.5 en D Majeur à l'heure qu'il est....

- Quoi ?!

- Il est parti. Inconsolable.

- Quoi ? C'est tout ?! Putain, tu dis rien, et puis d'un coup tu dis que d'la merde ! Putain !

C'est bon... laisse tomber... Nique sa mère... j'y vais.

- ...Je voulais juste vous demander avant que vous ne partiez, vous qui, n'est-ce pas, parlez la langue des english ; Pigling bland, qu'est-ce que ça veut dire ?

- Quoi, c'est quoi ça ?

- Justement, je vous le demande ! Et Rouf ?!

Je me retourne sur ses tétons, elle s'offusque à nouveau :

- Putain ! Mais va mettre un pantalon ! Putain ! Tu fous la honte !

- Vous ne comprendrez donc jamais un sentiment humain. J'ai bien peur que vous ne mourriez sans jamais connaître l'impériale ivresse de la copulation...

- T'inquiètes pas va. Dis lui qu'il..

- Qu'il est Mort ! OUI ! QU'IL EST MORT !



CHAPITRE ONZE

*où il se passe quelques choses contraignantes
mais tout à fait intéressantes*



Je suis rentré pour retourner me coucher, vérifier si Barre avait ressuscité, quand, du bout du couloir, j'entendis qu'on frappait à la porte. Une grande porte avec des vitraux roses et jaunes qui rendait la lumière du dehors sucrée, éclatante et tout à fait appétissante. C'était éblouissant. S'y toqua un, deux trois petits tocs, un deux Trois ! moyens, et UN DEUX TROIS ! d'une violence folle qui délugèrent en farandole démoniaque sur des accents despotiques : 28 coups de pieds, de genoux, de têtes, d'objets lourds et sourds, de masses, de gourdins, de poings, d'épaules, de haches, de bottes, de chaises, de béliers et de chèvres. Quelques uns à effacer la mesure, quelques autres poussés à la violence jetant des pierres pointues à la gueule d'Harmonie fuyant les colères de leur dieu guerrier bossu atteint d'un strabisme divergeant.

Ils étaient tout. Je n'étais rien.

Des gouttes d'eau pliqueploquent, Écho recompose, les vitraux flûtent une chaleur infernale. La porte solide et courageuse résiste

aux trompettes qui soufflent et aux tambours de guerre qui s'envole. Quand tout à coup, le cliqueti des troupes se disperse et se reforme une forme d'hirondelle.

- Bonjour ! Il y a quelqu'un ? entonne une voix guillerette derrière la porte.

- Oui, bonjour ! répondis-je

- *Attendez, n'ouvrez pas !* me souffle la vieille.

J'ouvre, et aussitôt, un front m'éblouit et me coup-de-boule sur le nez. J'inspire du frais et du sang ; ça pique ! pensai-je en m'écroulant sur un lit de lumière humide, hagard, l'oreille mise en plie qui crie mi-mi-miiiiiii.

La vieille accoure. Sur le pas de la porte, un homme conquérant au dos droit et à l'œil grand ouvert, il sourit et pousse sur la plume de son chapeau une caresse d'amabilité.

- Bonjour, et excusez-moi, je n'avais pas prévu ça... dit-il en rejetant toute responsabilité. A ses coté, un animal sauvage bouillonne d'excitation ; une de ces bêtes qu'il est vain de vouloir apprivoiser, m'avait frappé, m'avait humilié.

Derrière eux, je vois à travers la porte ouverte que se prépare un campement. Elle, la

vieille, elle attrape une cigarette et fume comme une micheline.

- Vous êtes fous ou quoi ?

- QUOI QUOI ?!!! JBIM !! DANS L'NEZ DIRECT ! cri l'animal fou.

- On cri pas ! ON CRI PAS !

- Excusez-moi de vous déranger, je vous jure que je ne m'attendais pas à une telle entrée... Puis-je entrer ?

- Ouais, mais j'vous préviens direct, j'ai mal à la tête, et lui, vous lui dites d'pas crier.



- Vous allez rester longtemps ?

- A priori, non. P, P, P, P, mille quat'cent, quat'cent quat'cent quat'cent quatre-vingt neuf. P-MilleQuatreCentQuatreVingtNeuf. G. P.1489.G.

- Quoi ? C'est quoi ça ?

- Excusez-moi, vous avez raison, en fait, à priori, il ne nous manquera que lui...

- Vous voulez un café ?

- Avec plaisir, oui. Merci. Vous sauriez où il est ?

- De qui ?

- De G.P.1489.G

- Je sais même pas de quoi vous m'parlez...

- MENTEUSE ! cri l'animal

- ON CRI PAS ! C'est qui lui d'abord ?!

- Pour vous dire la vérité, il aurait, en fait il a été, aperçu hier soir, chez vous, déguisé, je cite : en indien.

- C'est quoi l'boucan dehors ? Vous êtes quand même pas en train de tout casser ?!

- Pardon ?

- Attendez, je vais vérifier, j'reviens.

- Ne partez pas, attendez !

- J'reviens tout d'suite !

La vieille sur ses cuisses s'essuie ses mains et s'en sort. Dans le couloir déjà une troupe d'individus ruisselle dans les directions les plus diverses. Toutes la saluent gaiement.

La vieille se fraye un chemin jusque la terrasse. Le jardin lui apparaît.

- OH PUTAIN !

Elle fait au trot rapide le tour de la demeure. Le soleil lui brûle les yeux, ce qu'elle compte, ce sont des centaines de silhouettes poussées par le vent, abandonnées au gré de leurs faims. Des moutons sans berger. Mais tous très polis.

La vieille s'en retourne s'en plaindre. Sur le pas de la porte le contraste l'aveugle à nouveau, et à tâtons, elle atteint le salon où l'attendait toute une assemblée bruyante prête à tout sans savoir que faire.

- Mais qu'est-ce que c'est qu'c'Bordel ?!



Livret III

Partie En Développement

JE EST DE RETOUR



Une fleur violette me dit venez. J'ai un mal fou à remettre en place ce à quoi je pensais avant d'en être à faire l'inventaire de mes malheurs : une suite de n'importe quoi où d'innombrables plaies, qui ce matin s'étaient peu à peu cicatrisées, qui ce midi fondaient en une gélatine flasque et douloureuse et qui maintenant confondaient mes sens que je croyais réconciliés.

Chacun de mes yeux se faisaient la gueule chacun sur une couleur dans deux dimensions strictement opposées et mon nez triste jouet du destin, transit de froid dans une grotte à pic inspirant un millier de flocons de ninja. Le nez, c'est ici qu'Effroyables ! vous déchaîniez vos forces démoniaques et torturiez et Horreur ! Je suis tombé.

L'odorante jeune femme me ramasse et me tient droit comme un I. Un thème d'amour se cri de sa robe. J'eus le Blues pour l'Orient.

- Barre ? Jeune bourrée ?!
- Oui oui.

Elle me traîne au salon et me fait asseoir sur un siège capitonné de tissus brodés, type Louis, plutôt confortable devant une assemblée composée d'un loup distingué, visiblement respecté, d'un animal enragé qui se grattait les ongles et d'une cinquantaine d'amazone-mon-cul toutes semblables, et j'entends qu'on cri : "Putain ! Mais qu'est-ce que c'est qu'c'bordel !"

C'était la vieille.

Je profitais du blanc pile à propos qui s'ensuivit pour accuser dans le silence tout ce qui m'entourait.

- Bawwdon !

Le choc, un bâillon. Je n'avais même pas remarqué.

- AWONWE ! Wou ouwhh wouw woawlé ! leur dis-je.

Ils ne comprenaient rien à ce que je leur disais et me faisaient porter le lourd poids du stress car difficile était ma tâche d'arracher à ma bouche les mots aptes à les pousser à une excuse solennelle. Je m'excite lentement, d'une belle douceur. Toute la garde rapprochée du loup, toutes ces amazones-mon-cul toutes semblables, d'un panache très personnel, je leur recule un pas au nom de la dignité. L'animal-sauvage garde l'œil du tigre. Il cherche à impressionner par des

dents de lait ma sensibilité. Je ne l'ignorais plus ; je me lève, ils reculent, et lui, et les meufs.

J'esquisse une révérence obséquieuse vers ces gredins que je dévisageai d'un profond mépris. Un avertissement poli à me considérer plus fort encore, alors ! Une amazone-mon-cul rit sous sa cape forestière en peau de yak, je lui jette une cuillère dans le front, elle l'évite. Attention ! lui dis-je du nez. Je me tourne vers celui qui commande, mes idées reviennent, je me débâillonne. Le loup, l'aristocrate, garde le privilège des premières questions, il me dit :

- Oui ?

- Attendez, j'ai à vous parler, lui répondis-je.

- Oui ?

- C'est que je veux que vous ayez bonne réflexion sur ce qui va suivre. Soyez attentif, j'ai une sacro-sainte horreur à répéter deux fois le même développement. Pour ne rien vous cacher, j'ai toujours peur d'oublier un élément, surtout quand je suis sonné. C'est pourquoi ! De prime abord, je vous semblerai quelque peu prompt. Rassurez vous cependant, je mesurerai chacune de mes paroles. Si vous prenez tout depuis le début, vous saisirez la teneur de ma question, parce que c'est une question que je vais vous poser. Vous êtes prêt ?

- Oui ?

Et alors, j'entends une amazone qui rit à moitié nue et il s'en fallut de peu que son abominable glouglou ne se répande sur les autres moutons alors ! j'en implore aux dieux du ciel dans des propos impossibles à retranscrire tant folles étaient les voix qui m'habitaient.

Exténué, je demande à ce que l'on m'octroie du tabac et du feu et du calme. Et un verre d'eau, j'ai peur de ne bientôt plus être en mesure d'énoncer le moindre propos leur dis-je.

- Pardon, vous vouliez dire quelque chose ?
me demande le loup.

- CONNARD !! cri l'animal fou.

- ON CRI PAS ! cri la vieille.

Pourquoi ne pas se donner en toutes circonstances, pour maîtresses attitudes pondérance et sérénité ? Quand même ! La mienne n'inspirait aucune sorte de violence dingue et brutale dont l'animal fou portait habit, pensai-je en substance. Tous, foudroyés par mes pensées s'égosillent en catimini.

- JE REVE ! je cri, et me rassoie en masquant toutes traces de sensibilité. J'ai toutes les raisons de vouloir crier ! Vous savez pourquoi ?

- Pourquoi quoi ?

- Pourquoi ? (ça revenait) OUI ! Vous avez toqué à la porte ! Je vous dis bonjour, en vous ouvrant donc sans aucun à priori antipathique, et ce malgré la fureur de vos coups, et l'on me remercie d'un coup viril sur le nez, qui, soit dit en passant, n'avait causé aucun tort à personne. Comble de la conséquence, dans la chute qui en a précédé, je me suis très probablement luxé un petit doigt de pied.

Le loup, me regarde peiné et me dit :

- Je voudrais que vous sachiez que...

- QUE QUOI ?! MOI J'TAPE QUI J'VEUX OU J'VEUX ! nous cri l'animal fou en frappant un dossier de chaise.

Il était nerveux comme une viande en promotion. Sa narine gauche respirait plus fort que l'autre et refusait à la raison les réponses à ses questions ; un empêcheur de tourner en rond en somme. Il me rappelait Boule. Boule... BOOULE ?! lui cri-je.

- OUAIS ! QUOI ! COUP D'BOULE ! COUP D'BOULE !

- On se calme ! ON SE CALME ! ON CRI PAS ! cri la vieille, alors que Boule (Boule ?) s'apprêtait à lui mettre un coup de tête. Alors ! Je n'en revenais pas et n'en suis plus revenu : le chef de la meute, le loup aristocrate, lui attrape un petit doigt de main et le tord dans un grand clac ! POURQUOI ?! cri le doigt. La vieille et les

amazones étouffent un Ah de stupeur. Sur mon siège Louis, je reste impassible. Boule n'étouffe rien et dégage sur les fenêtre qui vrombissent un FA rôôque. FAAAAAAAAA. La vieille cri par dessus de ne pas crier ! Mais taisez-vous ! lui crije. Boule de l'élan fournit par la douleur décoche un crochet du droit pile sur la gueule du loup. La cacophonie en Fa se fait maintenant en La et la caisse clair ronronne et explose-splach sur Boule qui se retrouve immobilisée par quelques amazones-mon-cul opportunistes et ambitieuses, toutes aussi bonnes les unes que les autres. Le loup affirme son autorité en gardant sa concentration sur un objet de la table absolument insignifiant, mi témoin mi victime et sous les hués du parterre tout ouïe à la décence, Boule se fait évacuer, inexcusable, in-excusee.

De manière à désangler l'angle de mes réflexions, je décide d'attraper par mes propres moyens ce qu'ils me refusaient à moi comme pour me châtier, les joies conformes à l'hospitalisation, celles dérivées de l'hospitalité ; à savoir : tabac et alcool.

Et alors, le calme laissa apparaître le voile couleur protégé cahier des matins voluptueux de verte et d'or planète mystique. Réflexion que je gardai pour moi.

Pendant ce temps, pour leur chef, les amazones-mon-cul chantent des ha hou hoowa en chœur, d'une justesse inouïe. Pourquoi ? je ne sais pas. Je défaille. Leur lignes rondes m'emportent vers les étoiles qui leurs tendent les bras. OH ! à ma gauche, une meuf joue de la harpe ! Surpris, je tourne la tête pour ne plus voir rien du tout. Je cherche à nouveau les sirènes de Neptune. Elles avaient disparu.

- Pardon, vous disiez ?

- Pardon quoi ? Non, non, je n'ai rien dit, m'entendis-je dire.

- Oui, mais vous vouliez dire quelque chose, j'veux pas dire, mais, en fait, ça se voyait.

- Et bien, non. Justement. En fait, je comptais justement ne rien dire !

- Ah Ah ! Et bien, n'en parlons plus !

Et l'assemblée du loup lui conte à présent une histoire de chasseur maudit. Une musique qu'habite notre silence. Le loup avait fermé les yeux, sa troupe le suit. Moi, je les regarde ne rien voir. Et la vieille, pour faire l'intéressante, souffle expire, pour se faire remarquer, souffle et expire.

- Putain, j'ai mal à la tête... qu'elle dit pour interrompre. Évidemment, par dessus je ROOO pour marquer mon hostilité et lui sommer de rester tranquille. «ROooh» qu'elle me répond,

mais sous les regards furieux des sirènes du loup, elle consent à se taire et re-souffle, re-expire. Le loup, lui, nous ignore et ne tient plus ; il se lève, jette ses doigts au ciel et se rassoie en une descente mélodique.

- Je serai bien resté mais..., que je commence à vouloir dire mais le loup me demande un instant. Il se lève tout à coup, jette les mains au ciel et s'assoie aussitôt. Il était fou.

La symphonie se termine quand une connasse se met à jouer de la flûte.

- Donc, dit-il. Donc donc..

- Oui, donc, je serais bien resté mais j'ai à deuille, leur dis-je.

Le loup sans un mot signe de la tête et me voilà remboursé de ma liberté. Je ne peux m'empêcher de lui demander pourquoi. Pourquoi on m'avait frappé. Il me répond :

- Je suis désolé. Écoutez, c'est vrai que c'est un peu fou. J'ai rencontré cette folle personne sur le perron. C'est tout à fait dingue, maintenant que j'y pense, en fait. Parce qu'écoutez, elle m'a dit : "Bonjour ! C'est pour lui ?" Je lui dis bah je sais pas, non, enfin oui, peut-être ! Elle me dit : c'est marrant qu'on se croise, comme ça, au même endroit, nan, vous trouvez pas ?! Et puis, elle insiste pour me donner une cigarette. Et grâce à son ton très aimable, en fait, je vous dis la vérité,

j'ai rien vu venir. Mais, maintenant, que j'y repense, je dois reconnaître qu'un certain rire sardonique aurait du me mettre la puce à l'oreille. Elle était folle. Surtout, elle me demandait : "Le rouf, le rouf, c'est pas le jardin, n'est-ce pas ? C'est pas le jardin, hein ?!" Et puis, j'ai pas bien compris. Alors, je lui ai dis que je ne comprenais pas, mais histoire d'être poli je lui ai dis que non, mais que... "En français, vous voulez dire ?" elle me dit oui. "De l'anglais ?" Elle me dit ouais. "Et bien, non. Nous dirions plutôt : toit, plafond, voûte, sommet, apogée" Et puis, bah, elle m'a donné une cigarette. Elle m'a souri. Nous avons toqué, vous avez ouvert la porte, et puis. Et puis, ce qui se passa arriva. Je suis désolé, vraiment. Et puis elle m'a suivi jusqu'ici. Et puis. Et puis voilà quoi. C'est vrai que c'est un peu fou, faut le reconnaître.

J'étais scié. Je me levais pour partir lorsqu'il me demanda où j'allais.

- Je remonte me coucher, lui dis-je, trop d'émotion tue l'émotion.

- Vous avez bien raison ! Reposez-vous bien.

Une carie de la vieille invite alors le loup à discuter tranquillement en m'isolant complètement. "OUF..." pense-t-elle. Moi qui avait pourtant repousser l'obstacle de son

deuil, je ne lui laisserai plus de répit et pour être vrai et certain, je me le dis au présent de l'indicatif : je rebondi sur mes ressorts type Louis, exclame et exige à rester !

- Comme vous voulez ! dit la sympathique moustache du loup avec en fond marin les sirènes qui font la moue ; ces jalouses auraient préféré que je parte ; raison de plus pour que je reste.

- ROh ! roe la vieille. Moi, à l'assemblée :

- Vous savez pourquoi ?

- Pourquoi quoi ?

- Pourquoi j'exige à rester !

- Et bien...

- C'est parcequ'ELLE DEUILLE ! lui envoie-je en plein dans la gueule à la vieille qui se mue en chouette ; Knock Out dans le nez.

- Mais j'deuille pas ! qu'elle trouve à dire.

- Qui c'est que vous ne deuillez-vous pas ?!
demande le loup.

- Mais Personne !

- Elle NIE ! Leur cri-je. Elle nie, dans le dessein secret de ne pas être dérangé dans son deuil ! Elle nie ! N-I !

- Vous niez ? qu'il me demande.

- Pas moi : elle !

Aucun doute il ne pouvait plus avoir puisque j'accusai la vieille chouette de l'épaule, du bras,

du doigt et de l'ongle. Je tapai du pied, l'assemblée sursauta.

- Mais qui deuille-t-elle donc ?
- HIPPI PIEDS TATTOUES L'INDIEN !
- Putain ! L'indien ?! Précisez !
- Ah non...
- Ah Si ! Soyez Chic !

Je me dresse en crieur public, détachant chacune des syllabes et leur annonce la nouvelle :

- En ce jour, au triste gris de son printemps, Hippi-Pieds-Tatouées l'Indien s'est fait coupé le fil par les Parques Intraitables.

- OH ! interloque le loup.
- Ah !
- Le fil coupé ?!
- Le fil coupé.
- Le fil coupé ?!
- Oui ! C'est exactement ce que j'ai DIT !

OUI !

Le loup reste bouche-bée. Ses amazones aussi. J'en profite pour m'allumer une cigarette. La chouette se remue.

- Non mais vous vous entendez ?!
- Je m'entends personnellement très bien, lui dis-je, et vous monsieur ?!
- Et bien, moi, je suis bouche bée.

La vieille souffle expire. Un silence se fait entendre avant que le loup et son équipe ne commence de s'agiter :

- Nous allons vérifier. En attendant, Bon, bah... c'est pas tout ça, mais...

- Moi, je vais en promenade, lui dis-je.

- OK, promenez-vous bien. Mais ne partez pas trop loin !



TITRE REVERSIBLE



Dans la ville de Sparkle, Shuggie me dit : "Information, Inspiration". J'ai fumé une cigarette épicée qui confondait mes sens. Du coup, je ne comprenais rien à ce qu'il me disait. La voix de minette aussi m'a énervé.

- Quoi ?

- Quoi quoi ?

- Elle a dit quoi ?! me demande l'Indien.

- "Qu'est-ce qui pousse l'homme à s'autodétruire ?"

- Elle a dit ça ?

- Non. Ce n'est qu'une réflexion personnelle.

Quoi qu'elle la partage peut-être sans qu'on le sache...

- Elle était triste ?

- Qui donc ?

- Vous savez de qui j'avais parlé...

- Et bien, c'est un bien grand mot que vous employez là. La vieille ne s'est transformée qu'en chouette (ça c'était après en plus) De plus : elle nie. L'amazone-mon-cul-bourée d'hier, quant à elle, elle, elle vous deuille. Sans compter sur l'élégance sobre d'un loup général qui m'a semblé peiné, bien qu'il ne deuille pas. Enfin, je ne crois pas. Quoi que, si vous voulez savoir : dans sa

grandeur d'âme et un moment d'absence peut-être vous a-t-il porté un toast...

- ... mais elle ?

- Chaussures-Pointues ?

- ...

- Cette petite sottise verte ne comprenait pas ce que je disais ; elle était ailleurs. Le deuil l'a abasourdi.

- Abasourdi ?..

- Abasourdi. Oui. Quoi qu'elle ait voulu vous dire une chose, si je me souviens bien.

- Elle a dit quoi ?

- Je ne sais pas. Je l'ai coupée au moment où elle allait commencer à me dicter le message qu'elle me voulait transmettre à vous.

- ...

- Ensuite, elle est partie.

- C'est important quand même, vous auriez pu écouter...

- Soyez rassuré, je lui en reparlerai à l'occasion.

- ...

- Et pourquoi pas une lettre d'amour ?

- Je sais pas...

- Bah, ne vous inquiétez pas...

- ...

Et nos cigarettes furent fumées sans un mot de plus. Le soleil tapait ma figure et sur son

ombre, dormait un matelas d'herbes courbées par le départ de l'Indien vers la mortification. Il s'était re-volatilisé. « Qu'en est ? » « Que quoi ? » « Oui, dit-il. « Quoi ? » Je pars et m'oublie.



Il dort et sur son corps rougissent les marques du soleil. L'herbe était pomme verte quand d'une lumière surnaturelle, le ciel s'obscurcit d'un bleu infini.

Une cigarette pense-t-il. Un café, un gâteau. Une douche. Ou une douche, un café, du gâteau, une cigarette. Une cigarette, une douche, une cigarette, un café, une cigarette, du gâteau, du café, de la cigarette. C'est décidé. Accroupi, agenouillée, il se lève, et ne s'éberlue pas à la vue d'une cinquantaine d'Amazones-mon-cul squattant le jardin pratiquement nues.

Leurs nuques suintent de désir et s'animent de rigolades. Il fait pourtant nuit, personne ne dort. Neuf feux de camps chantent la saison. Il s'approche de leurs jupettes parfumées de poisson grillé au sucre. Les yeux mi-clos, troublées par leurs chants, certaines d'entre elles somnolent les seins à l'air, allongées sur des fumeuses de chichas languissantes.

- Je vous vois venir jeunes bourrées, leur dit-il. Je ne suis pas apte à l'exercice de vos folies. Ce qu'il me faut : voilà, je vous l'annonce : une cigarette.

- Oui Oui ! elles rient.

- Et du feu, s'il vous plaît.

- Oui Oui.

- Et Gardez le kif raisonnable ; si l'ennui m'en prend, rien ne me dit que l'envie ne m'en prenne.

Elles acquiescent et reprennent leur orgie. Il se retourne, s'en va, la lune lui souffle bonne-nuit. Bonne Nuit.

- Bonne nuit ? Merci !

- Jeunes Bourrées, excusez-moi de vous déranger, mais, je vous serai aimable de bien vouloir vous extraire du jet quelques instants. J'ai à me doucher, leur dit-il, et d'attendre, j'ai peur d'attraper froid.

Dans la salle de bain, dix-huit yeux hagards fument et s'orgisent joyeusement. Oui Oui. Elles se dispersent dans la pièce au gré de leur désir brillant. Leur démarche est ralenti par leur imitation de lionne. Sur des bancs de pierre certaines s'assoient, d'autres tirent les serviettes au sol pour s'assoupir sous une buée à la mangue.

Il se douche. Quarante secondes sous cascade, savonnage, rinçage. Les caresses lui

sont douces, mais il s'estime pourtant lié, prisonnier.

- Voudriez-vous vous éloigner Jeunes Bourrées ? Même un tout petit peu; s'il vous plaît. Vous prendrez votre douche juste après. Il n'y a pas de place, et a rester plantées là, vous bousculez toute la dynamique du jet. Ôtez-vous, voulez-vous ?!

- Oui Oui ! qu'elles rient.

- Oui Oui ? de toute façon, j'ai fini, laissez moi sortir.

Elles, rient.

- Je vous vois venir, toutes autant que vous êtes ; mais comme j'ai dit dehors à vos amies : je ne suis pas apte à l'exercice de vos folies. Ce qu'il me faut voilà, je vous l'annonce : une cigarette.

- Oui oui ! qu'elles rient de leurs yeux ivres.

Une paire de fesses sautille vers le couloir et son corps revient aussitôt souriant dans les bras d'Il, une cigarette aux lèvres qu'elle lui dépose à la bouche.

- Pas de pensées arrières jeune bourrée ; je ne suis pas apte à l'exercice de vos folies. C'est d'un café dont j'ai besoin, mais vous m'excuserez, ne vous dérangez pas, je vais le chercher.

Les filles reprennent leurs places, referment ses parenthèses. Il sort pour la cuisine sous leurs rires mièvres et se demande d'où leur vient leur

sympathie. Et d'où sort cette rime en i. Mais c'est parce-qu'elle rient.

-Ne pourriez vous pas rire en A ?!

-Oui Oui ! Ah Ah !

-Merci.

Sur la table, un jeu d'échec. Sur des sièges, 4 filles observent les joueuses. Leurs pions en bordel sans nom. Ça fume là-dedans comme dans une cheminée mouillée. Une autre est debout et s'accoude sur le rebord ; elle lui montre ses fesses. Lui, ne les regarde pas. Un café. Il se dirige vers la cafetière qui croulait sous le poids d'une conversation sans intérêt. Deux gardiennes ricanent en le voyant arriver.

-Je voudrais un café.

-Oui Oui. Hi Hi.

-Ah Non ! Ha ha !

Le café est servie d'une caresse d'amazone silencieuse qui le regarde boire. Sa camarade, ne sachant que faire alors le câline, lui qui sait comprendre exactement où elles voulaient en venir.

- Je ne suis pas apte à l'exercice de vos folies. Et vous m'excuserez, mais ça fait déjà trois fois que je le dit. Pas à vous, je sais bien, mais vous

comprendrez mon agacement. Sachez-le : vous seriez déçues de mes capacités. Mon corps doucement se remet de l'esprit. Donnez moi plutôt un morceau de gâteau, vous serez gentille.

Une amazone se responsabilise et court dans la maison. Les autres ramassent les pions et réorganisent les clans.

Une autre lui donne un siège et l'installe devant une armée habillée de noir ; lui est servi un mille-feuilles et un café. Une autre lui garantit même une dose de nicotine et un briquet dans ses mains qui n'attendent qu'à allumer. Sur son siège, Il est prisonnier de leurs yeux qui implorent Il de guerroyer. Lui, n'en avait pas vraiment envie.

- Si ! Si !

- Non ! Pas de I !

Il les éclabousse de sang froid. En guise d'introduction, Il s'offre une marche royale de lion. Elles, rient en i.

- Ah non, Ah Ah !

- Oui oui, Ah Ah !

- Oui Oui !!! On ne rit pas en i. Ça ne m'amuse pas !

- Ha ! Ha ! Ha ! qui résonnent dans un nuage. Leurs yeux ivres rient de rire quand leurs mains douces se perdent sur les cuisses d'Il qui jette sa cigarette au sol et l'écrase d'un pied nu dans une douleur aiguë.

- Hi ! Hi !

- Ah Non ! Ah ! HA !

- Ha ! Ha !

Une amazone à sa droite lui découpe le mille-feuille en tranche et en délicatesse. Il n'a plus qu'à l'attraper avec ses doigts. Le café qui l'accompagne n'est pas de trop. Tout est sec. Et lorsque tout fut bu, un train à vapeur tel une pipe fait le tour de la table et les encercle d'une nouvelle fumée blanche et odorante en brûlant des fruits secs pour avancer. Lorsqu'il arrive à la gare de Il, le brasier est rouge et décharge dans ses poumons une folle humeur sombre. La voix lactée scintille de mille feux et plus une ne rit. Un suspense s'installe dans un décors fantastique. Leurs échos résonnent dans la nuit, comme des harpies, avec des rimes en i.

- Faites ça en A, enfin quoi !

Mais les échos ne l'écoutent pas.

Une voix lointaine et grasse chante en tremblant. Elle s'arrête puis reprend. Il a du mal à comprendre qu'elle chante jusqu'à ce qu'une harpe l'accompagne, que des cors la poussent d'un octave et que plus haut elle monte pour redescendre sur les basses d'un corbeau resplendissant ; elle implore le cœur d'Il de s'ouvrir à sa voix.

Des fumées tournent autour d'elle et déclarent un mystère. Des torches allument la nuit, et tout de blanc, s'ouvre un passage, à gauche où elle

attend une réaction les yeux suppliants, ses cors disparaissant en une traînée tragique.

Il reste sourd à ses avances. Mais poussé par l'envie de respirer, demande à ce que face à lui soit fait place au confort de ses jambes. Il ne distingue pratiquement rien. Simplement une bouffonne au chapeau pointu et une amazone-mon-cul au chignon. A sa droite et à sa gauche, respectivement et l'invitant à ne pas bouger. Il allonge ses jambes, se laisse masser, et s'aère en fumant le train. Et moins de pathos, pense-t-il si fort qu'une amazone prend du flûtiau. Un orgue l'accompagne sur un air plein de joie.

La reine s'avance de deux pas de violon en pleine ascension et effraie des papillons. Elle charme Il qui sur sa gauche entend une folle pousser une conne. Il était le roi, et pour l'amuser elle voulait l'imiter. Toutes de rire en I. Tout cela n'est pas naturel, pensait-Il, je rêve. Alors, sa folle à elle, tourbillonne alors. C'est Esméralda, qui sur 30 mètres, s'envole et se pose légère comme une plume sur un lopin de marbre éclatant face à la conne bousculée. Mon équipe l'applaudit ! se dit-il comme pour chercher à se le faire savoir sans même y croire. Alors ! une sotte avance, la reine court et attrape Il amoureuxment. OUI ! crient-t-elle en chœur, et en piano concerto n°1, D Majeur, Op17, III. Allegro con fuoco.



La lune pleine brille et réclame une cigarette dans un calme olympien m'ayant vu me voir en tierce. "Jeunes bourrés ? - Oui Oui !"

Je me lève et les salue. "Profitez de mon absence pour vous ragaillardir, vous ne pouvez vous permettre ses cernes indécentes qui ternissent vos figures". Elles, me tiennent par la hanche. "Je ne suis plus apte à l'exercice de vos folie, si l'envie m'enivre alors peut-être reviendrais-je" leur dis-je.

Elles, rient toujours en I, quand excédé de leur rime, pensant rêver et n'y rien comprendre, j'ai décidé de m'enfoncer dans le couloir, poussé par la fatigue et inspiré par le remord de mon non-deuil.

Mais lorsque j'eus avancé dans le couloir, je n'ai plus entendu qu'un déluge d'accordéon menaçant me pressant le pas. L'orange et le vert et l'éléphant attendaient au bord de l'escalier mais la pression monte parce qu'une caisse complète d'atomes gras rebondit sur les cuivres de la machination que j'entendais. "Qui m'opresse donc ainsi ?" Je regarde et aperçoit une carte postale où des nymphes dansent comme des connes. Je les soupçonne de rient en I. Et la

caisse rebondit, les violons crient de se lever, de montrer le torse, de rider les yeux, de fermer les poings et de crier, mais moi, indomptable, je résiste et arrache la carte postale. Les nymphes courent sur mon bras pour venir taper sur mes tympan. J'exécute trois tours sur moi-même tel une toupie tragique et les caisses vrombissent et les violons montent pour ne plus s'arrêter de redescendre. L'éléphant me tend sa trompe et me sauve de l'enfer. "Merci, l'Ami. Merci."

Les nymphes remontent sur leur cartes et disparaissent en ricanant. Exténué, je termine ma cigarette et complimente la dévotion de mon sauveur, et ami, dans des termes si à propos qu'ils en furent émouvemants splendides.

Surtout, le souvenir de Barre me hantait. J'étais impatient de vivre sa résurrection.

Encouragé par l'éléphant je monte à l'étage mais ne trouve plus la sépulture. En fait, c'est rien que je ne trouve. A peine arrivé, il n'y avait plus rien. En vain, Je cherche des portes, un chemin, mais je ne trouve simplement rien. J'étais dans le noir le plus complet.

Un orgue abominable me força à demander des explications alors je suis redescendu avec des violons déguisés en chauve- souris.

Tout avait l'accent tragique, presque médiéval. Tout cela n'est pas réel, pensai-je, je rêve, c'est n'importe quoi ! Putain ! Faites Next !

Alors des trompettes intiment l'ordre d'aller guerroyer. Je cours dans le couloir et me retrouve sur le perron du salon dans une atmosphère virevolté, prête à en découdre. "Faites Next !"

- Oui Oui !

Alors tout s'envole. Et tout s'arrête.



Dîner d'époque



Une longue table se déroulait à mes pieds. Au bout siégeait un homme gras aux bouclettes grises. Son front suait malgré la fraîcheur du courant d'air, sa fraise pendait indolente. Sans dignité, le gras souffrait la chaleur.

A coté, le loup buvait du vin, un bras ballant, les jambes croisées et fumait une longue et belle pipe. Il me salut très cordialement.

En face, Chaussures pointues porte sur ses lobes mignons des boucles d'oreilles strassées en forme d'étoiles éblouissantes. Elle feint la discrétion, mais en touchant sa paupière un instant, sa beauté aveugle et le loup s'en frotte les yeux.

Autour de nous des amazones siègent en rang serré, le visage grave, l'arc en bandoulière et les poings sur les hanches. Leurs seins se dressent en signe de défi.

L'homme gras se redresse et se réajuste. Son regard s'obscurcit pour paraître plus sage ; il boit un coup, grignote un morceau de poulet, s'essuie les doigts et allume une pipe longue et fine. Personne ne parle. La vieille, que je n'avais pas remarqué tant elle fut discrète, s'allume une

cigarette. Chaussures-pointues aussi. J'en attrape une aussi, et moi-même me mis-je à fumer.

Je restai droit à les regarder faire semblant de ne pas me voir, comme si tous attendaient que j'enclenche la conversation, mais pour parlez de quoi ?

- Oui ! C'est pourquoi ?! balance le gras.

- Pourquoi quoi ?

- Vous êtes là pourquoi ?

- Pourquoi quoi ?

- Pourquoi vous êtes là !

- Pourquoi pas ?

- Y'a pas de pourquoi pas ! Qu'est-ce que vous voulez ?!

- Ah, je ne vous le dirai pas, lui dis-je.

- Comment ça vous direz pas ?

- N'insistez pas, je ne vous le dirai pas, ai-je à insister.

Il lance un minable "Non mais il est fou cui là ou quoi ?", rajuste sa fraise et s'essuie les mains dans un nœud de nerfs.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? Présentez-vous du moins !

- Présentez-vous vous en premier !

- C'est n'importe quoi ça ! Moi, tout le monde me connaît ! Vous ! Présentez-vous ! Putain !

- Et bien, non, si vous ne vous présentez pas, et bien, je ne me présenterai pas.

- Et pourquoi pas ?!

- Je ne vous le dirai pas.
- Mais quoi ! Qu'est-ce que c'est qu'ça ?! Et pourquoi ?!
- N'insistez pas, je ne vous le dirai pas, lui dis-je. Mais continuez, faites comme si j'étais pas là... je ne vous dérangerai pas.
- Non Mais ! Il est fou ! cri-t-il à qui veut l'entendre. Alors quoi ?! Vous allez rester planté là à nous regarder comme des cons ?!
- Pourquoi pas ?
- Mais Parce-Que ! en éructant il crache sur Chaussures-Pointues qui glûtît de dégoût. Alors le loup décroise les jambes, le gras se reprend :
- Regardez c'que vous m'faites faire ! Regardez !
- Non, je ne regarderai pas.
- Si ! Regardez !
- Non, N'insistez pas ! Je NE re-gar-de-rai PAS ! Laissez-moi tranquille, voulez-vous ?
- Alors, le gras se lève, casse un verre et cri aux amazones :
- Ligotez le !
- Alors ! une basse résonne et un saxophone ronronne avec des cuivres en chats. Superbe ! Les cuivres s'échappent par la terrasse et un piano récupère mes pensées. J'étais ligoté.
- Ligotez le !
- Je suis DEJA ligoté !

Le porc en colère. Ses yeux me fixent dur comme la pierre, ses veines grosses bouillonnent sur sa gorge. Alors ! ALORS ! D'un coup d'un seul, dans un moment qui caractérise tous les instant ! Il se tétanise ! Comme un film mis en pause sur des violons rouges buvant du sang. Tout à coup ! Ce gros porc porte sa main au collet, embrasse la mort en me regardant le regarder et après qu'il ait crié AHHH ! s'étouffa en un râle infernal.

Les trompettes reviennent par la fenêtre, crient tension, avant que tout ne s'arrête à nouveau pour être repris par une douce et aimable voix d'oiseau gai. Le gros porc se rassoit, tire sur sa pipe et m'examine, comme si de rien n'était.

- Vous, vous allez en chier. Vous allez ramer, me dit-il fier comme un bœuf, vous allez ramer, et vous allez en chier ! Putain !

En attendant un effet de l'assistance qui ne venait pas, le porc, sous le silence de nos bruits, il se flou, se fait discret. Il en devint presque flou et seuls certains mouvements nerveux le rendaient encore propre à la vue. Il semblait s'acharner à porter l'attention sur son maintien. Et comme s'il n'avait pas imaginé réussir dans son dessein, ce gros porc rose à gigoter comme un

pantin, plus personne maintenant n'était sûr de savoir où il voulait en venir. Pour l'occasion, je me suis fait héraut :

- Où voudriez-vous en venir exactement ?

- Et bah, j'veais vous embarquer, et pis, vous allez ramer. Voilà où est-ce que je veux en venir ! Vous allez ramez ! Putain d'bordel de Merde ! Vous allez RAAAAMER !!! et vous allez en chier ! ESPECE DE PETIT CONnard va... il est fou lui.

Chaussures Pointues réajuste son balcon et offre à la vue tout ce que personne n'osait voir ; le loup lui offre une clope, le gras lui sourit, puis m'injoncte : "Vous allez en chier..., dit-il en avalant sa salive de travers. Et Merde ! Apportez moi c'putain d'registre que j'verifie DIRECTOS qui qu'est qu'vous êtes ! - Oui Oui" dit une amazone sautillant vers la terrasse qui revient les mains vides et lui explique en aparté suffisamment fort pour être entendue : "La responsable du registre est formelle : le registre a été oublié en partant. Elle me fait vous transmettre ses excuses, bien qu'elle ne se sente pas responsable. - Mais ENFIN ! N'est-ce pas elle la responsable ?! lui cri-je en pleine face accompagné de quelques postillons de stupéfaction. L'amazone m'opine du chef et poursuit : - Si, elle a dit si, mais elle a dit aussi,

qu'à son sens, elle n'aurait jamais été responsable du registre si personne ne lui en avait incombé la responsabilité. Elle en appelle à la justice divine pour que le (ou la) responsable de tout cela soit sévèrement châtié, et que le sens des responsabilité lui soit, si non martelé, au moins rappelé. Ce sont ses mots."

- Et alors quoi ? Pas de registre ?! On a pas d'registre ?! C'est ça que vous êtes en train d'me dire ? On s'fout d'ma gueule ?! Vous avez pas de registre vous ? demande le porc au loup occupé à folâtrer sous les strass de Chaussures-Pointues.

- ...moi ?! Et bien si si !

Sans faire remarquer les quelques secondes qui lui fallût pour se répéter ce qu'il avait entendu, il fit signe à une amazone qui s'en alla et qui revint les bras lourd d'un bottin vieilli et poussiéreux qu'elle transmet au gras, qui d'un revers de la manche débarrasse sa portion de table et se met à chercher nerveusement une réponse à sa question.

- Qu'est-ce que vous cherchez ?! Peut-être puis-je vous aider, lui dis-je.

- Ouais, donnez moi vot' numéro.

- Ah non, je ne vous le dirai pas.

- Mais Si ! Donnez le moi !

- Ah non, n'insistez pas. (Les amazones rirent de tant d'espègleries, je les avais dans la poche !)

- Putain ! "Peut-être puis-je vous aider..."
Connard va ! Donnez moi son numéro ! ordonne le gros porc. Les amazones lui crient "Oui Oui" et fouillent sur mon corps des traces qu'elles me voulaient avoir. Dans leurs suites de caresses déplacées elles annoncent grandiloquentes :

- Il n'est pas tatoué, Monsieur !

- Oh le sale bâtard... Oh le sale CHIEN ! Voilà qu'est réglé ! J'vais t'embarquer ! Tu vas ramer ET TU VAS EN CHIER ! et PIS on va te tatTOUER ! Et tu vas encore en chier...

- Vous n'étiez pas obligé de tout dire en é, lui fais-je remarquer.

- Et pourquoi pas ? ça m'amuuUUUSE siffle le sourire sardonique du gras. Il regarde l'assemblé qui ne le regardait pas et demande :

- Vous connaissez ce connard là ?!

- Très mal, pour vous dire la vérité, lui dit le loup.

- Et Bah dites moi au moins ce que vous savez !

- Et bien, cet homme est venu ouvrir la porte lorsque nous sommes arrivé ce midi, enfin, ce matin, enfin ce midi. Et un homme rencontré sur le parvis lui a mis un coup de tête, il a tombé, il est tombé au sol, et après et après quoi déjà...

- Après quoi ? demande le gras.

- Et bien, il est tombé et nous vous avons attendu.

- Quoi ? C'est tout ?!

- Excusez-moi, je vous expliquerai mieux la prochaine fois, lui dit le loup.

- Putain, mais, on se fout d'ma gueule... je rêve ou quoi ! Ouais, vous aurez intérêt à mieux m'expliquer, ouais.

- Oui oui, excusez-moi, ne vous inquiétez pas.

Chaussures-Pointues fait la moue au gras qui s'en aperçoit, et qui se retourne instantanément sur la vieille que tout le monde avait oublié :

- Et, vous, qu'est-ce que vous avez, vous ?! qu'il lui demande.

Alors, Son regard croise le sien et ALORS ! ENCORE ! Il se retrouve tétanisé, cramponné à son propre collet. Le gras cri AHHHHHHHHH ! Ses yeux de zombie frais me contemplent, alors, et alors ! La mort le gifle dans un gros Splash. Il écarquille les yeux. Le porc mourant, dans un dernier effort, il se relève et assoit son cul sale sur une flaque qui fait ploc. Il attrape une cuisse de poulet et l'avale assaisonnée de silence.

- Emballez moi cette merde, vous l'emballez, et vous l'embarquez. Depuis qu'il est arrivé, il fait que d'nous faire chier !

- Vous ne faites que des rimes en é, en fait, lui fais-je remarquer.

- Mais bordel de merde, c'est vous qu'avez commencé !

- Mais qui vous empêche d'arrêter ?

- Fermez la ! Arrêtez d'faire chier !

- Arrêtez l'premier !

- Ahhh !

Ah Ah ! J'avais gagné, ça l'énervait. L'ange repasse. Le gras lui décoche une droite, la vieille se lève et s'adresse à nous :

- Bon, c'est pas tout ça, mais, moi, j'vous laisse, j'en peux plus. Chui fatiguée, vous faites trop d'bruit, j'ai mal à la tête. J'vous laisse faire comme chez vous, moi j'vais m'coucher, demain matin, vous faites comme chez vous, vous ne cassez rien, et vous m'laissez dormir, s'il vous plaît...

- Madame, désolé pour le dérangement, vraiment. Et merci. Merci pour l'hospitalité... Je veillerai à ce que vous ne soyez pas dérangée, lui dit le loup dans une immense cordialité enchantant de son sourire la scène de fleurs mauves et orangées, j'étais surpris, le porc aussi :

- Quoi, Pourquoi elle fait une gueule comme ça celle là ? Qu'est-ce qu'elle a ?

- C'est qu'elle deuille ! que j'annonce.

- Mais j'deuille personne ! Putain, mais arrêtez avec ça !

- Qui c'est qu'è' deuille ?! demande le porc au loup.

- Heu... attendez, P, milquat'cent truc, c'est un homme qu'on était venu chercher et qui, à priori serait mort. (Mais qu'on a pas encore trouvé...) Attendez, c'est... attendez...

- Et bien, je vais vous le dire, leur dis-je. C'est le défunt et triste Hippi-Pieds-Tatoués-L'Indien qu'elle deuille en ce jour funeste et triste (c'est pourquoi elle est triste elle-même et qu'elle deuille ; donnez moi donc une cigarette jeune bourrée. Jeune bourrée ?!)

La vieille me jette un sombre regard et souffle de dépit. Je l'assène :

- Soufflez Soufflez ! Et profitez du temps qui vous reste pour deuille, en attendant que je vienne vous en empêcher. Parce que j'ai pas oublié !

- Voyez ! C'est vous qui faites des rimes en é ! me fait remarquer le gras plein de dédain.

- Vous, j'vous emmerde, Sale Porc !

Ce fut trop pour cet immonde cochon, qui après s'être tordu le cou dans un spasme effrayant, s'est mis à crier sans modération aux amazones-mon-cul de me battre en m'inondant d'injures. Il a sursauté sur mon fauteuil Louis et a jeté son poing par dessus la table. Chaussures Pointues s'est levée d'exclamation, le loup en a fait tomber sa pipe. Les yeux se sont plissés, et au ralenti, ont tous suivi le coup que j'allais

recevoir. Alors je ne détourne pas la tête dans un dernier espoir et le poing atteint ma joue dans un fracas de dents.

- Il n'est permis à personne de me faire chier ! Je suis celui qui commande ; celui que l'on peut haïr mais qu'il faut craindre. Je suis je suis... AAAAAAAH !

Alors, à nouveau il s'étrangle. Les autres ravalent leurs salives.

- Vous êtes en train de mourir OUI ! lui dis-je dans la douleur qui m'affligeait. En plus, je m'étais mordu la langue.

Son regard me croise et je lis l'horreur dans ses yeux : Horreur ! crient-ils dans de grands élans épouvantables alors que toute sa masse grasse et molle s'écroule au sol.

- Il est mort ou quoi ? demande la vieille.

- Non, tout va bien, ne vous inquiétez pas, lui dit le loup, vous pouvez y aller, nous allons nous en occuper...

- Alors, j'y vais, et faites pas d'bruit demain, j'voudrais dormir tard... (j'ai l'impression d'avoir un cauchemar...)

La vieille chouette s'en va lentement en nous laissant le temps de l'appeler à nouveau. Chaussures-Pointues la rejoint, lui couvre les épaules de son bras long et mignon, l'embrasse

au front et la raccompagne dans la jungle du couloir.

Le loup tire sur sa pipe, m'a vu le regarder, et me la tend. Je le remerciai alors qu'il restait à regarder s'éloigner le cul de Chaussures-Pointues.

- Elle est quand même super bonne... me dit-il sur le ton de la confiance.

Je me suis mis à fumer avidement sur sa fine pipe fine et odorant et les yeux du loup se mirent à briller. Tout brilla. Lui même s'est mit à briller. J'ai du me frotter les yeux pour y voir mieux. Et je vu que le porc ne bougeait toujours pas lorsque les amazones allèrent poser son gros corps de porc dans un endroit inconnu.

Beaucoup de monde dans la tête, rien sur le trottoir, pensai-je

- Pardon ?! me demande le loup.

- Pardon quoi ?

- Vous avez dit quelque chose ?

- Et bien non. je pensais.

- Ah, d'accord. Vous pensiez à quoi ?

- Aurai-je à expliquer, à transmettre en mots tout ce qui me passe par la tête ?

- Ah Ah ! Non, comme vous voulez.

- Je pourrais très bien être pudique ! lui dis-je.

- Ah Ah ! Oui, mais sauf votre respect, à priori, vous ne l'êtes pas.

- Alors que dire d'un homme qui ne manifeste pas facilement ses sentiments ; d'un homme discret et réservé ?

- Qu'il est pudique, assurément, mais entre nous, à priori, vous manqueriez de pudeur ; c'est que je pense, que, je pourrais tout aussi bien me tromper mais, à priori, il n'y aurait rien en vous qui vous empêcherait de dire, ou de faire, ce qui pourrait blesser la décence, spécialement en ce qui concerne les questions sexuelles. Excusez-moi, je vous dis ce que je pense, mais je crois qu'il vous manque la réserve qui évite de choquer le goût des autres, de les gêner moralement ; vous n'êtes pas vraiment délicat. Enfin, vous êtes nu comme un ver de terre, vert et en verre.

- Ah Ah ! N'importe quoi. Vous me connaissez très mal. Je voudrais même ajouter que... Que quoi déjà, attendez... Oui ! Car, vous savez, enfin, je dis ça, vous ne savez probablement pas, que quoi, que je pourrai avoir plusieurs milliers de justifications qui vous donneraient le tournis, et vous ferez vous excusez platement pour votre votre manque de discernement mais votre pipe me laisse de marbre, j'ai un peu de mal à trouver mes mots.

- Ah Ah ! Vous avez raison, excusez-moi. Quand même, tout nu comme ça, vous n'avez pas froid ?!

- Et bien, non, je ne me plains pas.

- Ok... un p'tit verre peut-être ? me demande le sourire du loup.

- Avec plaisir, lui répondis-je, la pipe, en plus, m'assèche quelque peu.

- Ah oui ?

- Et bien oui.

- Et bien, tenez !

- Et bien, merci !

Un verre s'approche et du vin blanc moelleux s'enrobe à mon palais.

Je le remercie à nouveau.

- Merci, répond-il plein de sympathie dans un silence de mort qui me fait penser au porc.

- Et le porc, il est mort ?

- Non. Non. Je vais quand même vérifier, on sait jamais, mais Mesdemoiselles ? Comment va Monsieur ?!

- ...

- Quoi ? dit-il en se levant d'un bond, dites-moi qu'il respire !

- Oui Oui !

- Tant mieux.

- Tant mieux, tout est relatif. Cet animal puant ne mérite aucune considération. Si vous voulez mon avis ; Que la bête meure ! leur dis-je sur un ton vaillant.

- J'ai bien fais de ne pas vous demander votre avis. Mais de grâce, m'exhorta le loup, ne

soyez pas si sanguin, Monsieur le gouverneur n'est pas si mauvais.

- Je n'en crois pas un mot, lui dis-je en buvant, le loup, lui, n'insista pas. Ce qui confirmait bien son embarras ; lui même n'y croyait pas, il changea même de sujet :

- Vous n'avez pas froid ?

- Pas depuis la dernière fois que vous m'avez demandé, mais à force d'en parler, d'y penser, ça risque d'arriver. En tout cas, pour répondre à votre question, non, je n'ai pas froid, pas encore...

- Excusez moi d'insister, mais c'est que je ne voudrais pas que vous tombiez malade.

- Merci de vous en inquiéter. Vous même, vous n'avez pas froid ?

- Et bien non. Je suis couvert comme, comme quoi d'abord, enfin, je suis bien couvert quoi.

Il avait raison. Une redingote violette bariolée de motifs animaliers dont un faon pourchassant un chasseur au comble de la peur et des lapins mangeant du chien. Un pantalon rayé noir aux pattes bouffantes sur une paire de bottes en cuir. Elles étaient signées d'armoiries dorées. Pour habiller son crâne chevelu, un chapeau à larges bandes orné d'une plume orange. Il me regarde le regarder et continu :

- Oh, vous savez, on me les a donné. Je ne suis pas forcément fêru de mode. Mais il faut bien reconnaître que c'est toujours mieux d'avoir la classe. Ne serait-ce que pour les annonces désagréables. Autant le faire proprement, et dans de beaux vêtements. On a réussi à m'en convaincre.

- Beaucoup d'annonce à annoncer ? lui dis-je surpris de ma curiosité.

- Une bonne cinquantaine, mais mes filles ont fait l'tour, il en reste plus qu'un en fait.

- Qui donc ?

- Bah l'Indien Mil'quat'cent-truc. De toute façon, on va faire une battue. Bref ! Au camp, tout se passe bien au moins ?! demande-t-il à une amazone-mon-cul qui nous regardait discuter sans mot dire.

- Oui Oui !

- Allez quand même faire un tour, vérifiez que les filles ne manquent de rien, récupérez les doléances et faites moi un rapport que je puisse me dire que tout va bien.

- Oui Oui.

Elle sorti de son sein un petit boîtier d'argent, attrapa du tabac et le roula dans une feuille toute sèche. Elle partait en mode cool et sa fumée de cigarette qui la suivait dandinante m'invitait à les suivre toutes les deux. N'y voyez

rien d'impoli... dis-je en me levant et en saluant le loup d'un regard au grand yeux. Sa plume m'a souri avant de se mettre à écrire, et je suis sorti derrière les meufs.



AH HA !

*Chapitre 13, 14 ou 15
(en hommage à l'incroyable)*



Nous fîmes le tour de la propriété, à chaque groupe rencontré, nous nous y arrêtions quelques instants dans le but d'écouter, quand il y en avait, les revendications, les recommandations, les réclamations, les points d'exclamation et d'interrogation.

Invariablement, on nous répondait que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

L'amazone-mon-cul s'en satisfit.

Mais sur le trajet du retour, alors que je commençai de me demander ce que je foutais là, une jeune bourrée en vêtements de velours sortit de nul-part et m'agrippa la jambe dans un fou rire.

Je tirai pour m'en délivrer quand tout a coup je vis le visage de ses compagnonnes pâlir et leurs yeux s'arrondirent. Elles reculèrent dans un bruyant "Aahhh" plein d'émotion et crièrent "A Couvert ! A Couvert ! A Couvert !".

Derrière moi, face à elles ça explosait dans tous les sens.

"Des Boulets ! A Couvert !"

"Des Boulets ? Des Boulets ?!"

Fui Fui Fuii Poom ! Un arbre explose, puis un autre, puis une chariote, plus un campement, plus un cheval, plus un groupe d'amazone-moncul de façon si gore qu'il me fallut déglutir pour ne pas vomir.

Ni une ni deux, les survivantes s'affairent et s'organisent à la protection et de leurs biens et de leurs personnes et de moi même qui suit sonné et emporté je ne savais où tant leurs seins m'aveuglaient.

J'eus à les pousser de toute ma force pour satisfaire ma curiosité et avec tellement de nerf qu'elles ne purent rien faire.

J'étais alors dans une cabane.

J'attrape une échelle, d'une trappe au plafond, grimpe sur le toit et m'allonge sur la terrasse. La végétation luxuriait. Les amazones me suivirent très vite m'empêchant toujours d'accéder à la vérité des événements. Pendant ce temps, j'entends dans un ensemble cauchemardesque des explosions de boulets, la mer qui râle, le feu qui crépite et des cris de guerre qui poussent le courage dans ses limites. Des trompettes soufflent sur des tambours qui tambourinent sur les trompettes ! J'avance dans un buisson, une amazone me plaque au sol et d'un profond sérieux me regarde droit dans les yeux ; je l'ignore, j'écarte les rideaux végétaux et le théâtre

des événements dévoile enfin à ma contemplation tout ce que ma raison voulait. A savoir : un ciel sanguinolent et un soleil qui crachent des gerbes de lumières rouges sur des nuages noirs et des tourbillons de sables machiavéliques, le tout sous une pluie de cendres incandescentes. Il me fallut plisser les yeux pour y voir mieux. Au loin, une centaine, peut-être un millier d'amazones couraient vers la mer dans un brouhaha infernal. On pouvait même apercevoir le bonobo criant AH ! AH ! qui errait comme une âme en peine et le vieux à tête de tortue qui courait à l'aveuglette en bousculant tout sur son chemin. J'étais presque surpris de le voir bien vivant, moi qui le croyait assassiné par Boule.

Tout à coup, j'entends qu'on ordonne dans de grands cris. Le bruit fit une pause, les amazones m'ont tiré sur les bras ; le temps de crier "Quoi ?!" que des boulets volaient sur ma tête.

- Nous ne pouvons pas restez ici, me dit une amazone ; trois-quatre autres sont arrivés pour l'épauler et dans la précipitation, à peine me mis-je à crier "Mais SI !" qu'une amazone déguisée en boule de bowling nous fracasse dans un énorme point d'exclamation ! Nous fûmes alors projetés vers le bas et roulâmes sur quatre cents mètres de terre. Les amazones se relevèrent d'un bond, et sans même s'excuser, m'emportèrent

sous des cris de guerre à la vitesse de la lumière vers un monticule de fer.

Lorsqu'elles se sont écartées, j'étais dans une yourte-bunker de femme qui sentait le vieux cuir. Non pas pour les femmes, mais fabriquée en femme, en amazone-mon cul debout les unes sur les autres.

En jetant les yeux vers le haut, je fus surpris de constater que, pour des aventurières, leurs culottes étaient bien propres et qu'"Oh Putain, manquait plus que lui !" que cri le gros porc que je croyais mort.

Je l'ignore et répond au salut du loup, qui, lui, gardait toute sa raison en maîtrisant ses passions. Il était assis, un œil sur le champs de bataille, buvant du vin et fumant sa pipe en cuivre.

Alors le vieux à tête de tortue et le bonobo débarquent dans des cris de stupéfaction. Ah Ah Ah, Bi Bi Bi, Bah Bah Bah le bonobo. Le vieux gueule "Mais qu'est-ce qui se passe ?!". Pendant ce temps, ça explose toujours autant, et en fonction des prévisions d'explosion le bunker se remue et se déplace sur le sable comme un crabe mécanique. Un système rodé parfaitement synchronisées. Le loup reste très calme, maîtrisant sa longue-vue d'une main ; de l'autre, faisant de grands gestes pour accompagner une

composition musicale jouée par trois amazones-mon-cul, debout avec nous.

Le vieux continu sans qu'on ne lui ai rien demandé : "Vous savez ce qui m'est arrivé ? Je me suis fait courser ! Que dis-je chasse-à-l'homme ! Et là, quoi ? C'est la fin du monde ou quoi ? Et là, on est où ? On est en sécurité ? Vous ne savez pas tout ce qui m'est arrivé ! D'ailleurs, comment suis-je arrivé ?! On croit rêver !!! Que dis-je CAUCHEMARDER ! Parce que, j'ai cru mourir, peut-être même suis-je mort !! C'est ça ?! Nous sommes morts ? On me court après ! Et quoi pourquoi ?! Et tout a coup, quoi, j'entends le silence, je suis tranquille ? Je suis mort ? Je me repose, et j'entends encore les cris "AHHH !" Mais les cris s'éloignent et vont rejoindre un brancoulibouli complètement fou ! Moi, je cours je cours je cours, et quoi, le temps de me re-re-re-reposer, on revient me courser ! Pour me tuer ! J'entendais bien les cris ! Comme ça : "AAHHAH!!!" Je me demande encore comment j'ai pu m'échapper, et pareil ! AH ! Mais qu'est-ce qui se passe ?! Je vous l'demande ! J'ai plus rien en-en-en-entendu, et puis après ! après. Après ! BOOM ! Ahhhh... Où suis-je ? Vous auriez une cigarette ?!

Alors, le loup lui donne une cigarette en nous conseillant de ne pas s'inquiéter. Le bonobo hoquette et ne sait où se placer. Mais le bunker

se déplace toujours au gré des boulets et le bonobo roule au gré du bunker. PAAH ! Ça explose, partout, partout autour de nous.

"Putain d'merde ! Putain ! Putain de putain d'merde !" cri le porc. Il fait les cent pas dans sa yourte, va se poser près du loup, prend sa patience en contagion et lâche de gros AH AH pour se convaincre d'un succès sans faille. J'attrape de ses mains grasses et grosses sa longue vue en or de porc qui grogne et qui cri NON ! Je cri SI ! Alors le porc s'écroule au sol dans son rôle infernal. Le vieux reste bouche bée, le bonobo cri BÉBÉBÉ, je les ignore tous les trois, et malgré le sable qui allait me piquer les genoux je m'agenouille près du loup entre deux jupettes d'amazone, j'observe, j'écoute, j'analyse et je note que des amazones étaient déjà en mer, à la nage, que les boulets en nombre infini sifflaient et touchaient pratiquement la moitié de leur cible, que le reste n'était que feu et sang et qu'on voyait déjà des amazones-mon-cul flotter comme des outres molles sous une pluie de braise.

Je zoom à la longue vue, alors gros plan sur une ombre noir et rouge de galion. Zoom sur les voiles qui claquent et sur la proue qui cri. Sur le pont, un homme en armure se bat à l'épée contre des amazones-mon-cul débordées et incapables. Amazones-mon-cul ! qui arrivent en masse et se

font rejeter pour la plupart à la mer. L'homme est seul contre cent ! S'en suit quelques cascades impressionnantes et mémorables, alors ! elles lui jettent un filet sur le dos. Alors ! un enfant hyperactif court un poignard à la main, transperce des genoux et des mollets. Il libère l'homme en armure de chevalier moyenâgeux, qui, aussitôt ! grimpe sur un mat, crache sur les amazones-mon-cul, balance des coup de pied, des coups d'épée, il évite tout, il se dresse, il hurle AAAHHHH ! Alors ! Une flèche l'atteint à la cuissarde, une autre au coude, une autre à l'épaule, une autre au cou ! les amazones coupent le mat, l'homme tombe à l'eau, l'enfant se jette après lui avant d'être repêché par une épousette géante et de se débattre comme un poisson dingue en manque d'oxygène. Dans l'effort, il perd connaissance. Elles le ramènent sur la plage. L'homme en armure est introuvable. Le ciel se dégage.



Livret 4

Le Procès de Il

Chapitre Relatant du début de la fin
Où Alors !



Il faisait chaud, il faisait chaud. Et les vagues chantent que des rires de jeunes femmes se chamaillent en langues étrangères, ardentes et passionnées sur un air de bossa qui parfume un piano désinvolte et une basse rebondie. "Il suffit de vouloir aller mieux pour déjà se sentir bien" me disent-elles. "Vous voulez-dire qu'il me suffirait de vouloir aller bien, pour au moins aller déjà mieux ?" leur demande mon étonnement, mais un saxophone me répond que l'on ne me répond rien.

Je me lève doucement sur une gueule de bois abominable qui tord le visage et fronce les sourcils. Je tâtonne les bras bien droits devant moi et je touche quatre murs en pierre, une porte en bois et je tâte et j'empoigne des barreaux de fers, je suis enfermé ! Je cri Hé ! Je suis enfermé ! Je cri Ho ! Cramponné à mes barreaux, je cri Hé ! Ho ! Hé ! Oh ! que je cri ; Ho ! HO ! Hé ! Ho ! Alors, mes pupilles éclosent sur un ciel bleu sans nuage qui donne soif, et j'entends la joie jouant avec des gens. Hé ! Ho ! Je vous

entends ! Hé ! Mais on m'ignore complètement.
Je cri Putain ! Mais on ne me répond rien.

Alors je tourne en rond, je me gratte les tempes, je me frotte les yeux, je me frotte le visage, je me gratte le crâne, je tourne en rond et déglutit un suc amer et toxique. J'ai bien failli vomir.

Des criquets chantent sans compassion ni sympathie. Je retourne à la fenêtre, ça pique les yeux, ça siffle dans les oreilles. Je cri Hé ! Ho ! Hé ! que je cri, Ho ! que je reprends alors que je vois qu'on ne m'entend pas. Il m'a fallut fermer les yeux pour y voir mieux. Alors ! Au loin, je vois des amazones-mon-cul travaillant les jambes à l'air, je vois des arbres carbonisés sur une plage cabossée, une mer éternellement bleue et des vagues anorexiques qui se réjouissent du beau temps, je cri Hé ! Ho ! Hé !

Alors !

Je vus depuis ma petite fenêtre, qu'au pied de ma petite porte, un petit garçon me regardait crier.

- He, vas chercher une dame là-bas, dis lui que c'est important, que le monsieur là bas il est pas content.

Alors, le petit garçon parti en trottinant et disparu.

J'eus à peine le temps de bailler trois fois que le petit garçon était déjà revenu avec une jeune amazone-mon-cul aux longs cheveux bouclées et au petit sourire en coin. Elle était belle. Je l'ai regardé droit dans ses yeux verts et brillants, aucun mot n'arrivait, et elle, très gentiment les attendait. Alors, ils sont venus :

- Bonjour, je ne sais pas très bien ce qui a poussé vos volontés à me laisser enfermé, mais l'incompréhension ajoutée à l'inconfort est tout à fait exagérée. Je voudrais, s'il vous plaît, que la porte soit débloquée, à boire et à manger.

Elle a dit "Oui Oui" et elle est partie.

Le petit garçon est resté sur le pas de la porte à la regarder s'en aller, puis m'a regardé moi. Il s'est assis par terre et s'est amusé à jouer avec le sable.

Pendant ce temps, je suis resté les bras ballants à travers les barreaux de ma prison à constater que le soleil tournait, que la chaleur diminuait et que les amazones-mon-cul riaient toujours aussi fort. J'avais soif. J'avais faim. J'avais envie de vomir, de fumer et de pisser ; j'avais toutes les raisons d'être fâché, mais je me sentais calme et reposé.

Après quelques minutes, une longue silhouette arriva, le petit garçon aussi l'a vu sans le regarder. C'était le loup qui nous faisait de grands signes amicaux. Il portait un gros panier et venait de loin parce-qu'il mit beaucoup de temps à arriver.

Lorsqu'il fut là, il tapota en guise d'introduction deux petits coups mignons sur la tête du petit garçon et me dit d'un grand sourire un bonjour comment allez-vous tout à fait cordial.

- Bonjour, vous tombez bien, lui dis-je, je suis enfermé...

- Attendez, je suis venu exprès !

Il essaya de débloquer la porte, puis dans un grand boom et un grand clac la fit s'ouvrir sur le petit garçon qui se leva tranquillement et entra immédiatement se rasseoir à coté de moi. Le loup est entré très content et laissa la porte ouverte sur quatre amazones sorties de nulle part, debout à regarder le ciel, les petits nuages et les petits oiseaux tout en nous montrant leurs petits culs athlétiques et leurs petites jambes bronzées. J'ai soufflé un grand coup en voyant le loup très souriant s'asseoir par terre à coté du petit garçon, tirer sa grande cape sur le sable et y déballer son panier : du café chaud qui sentait la noisette, du sucre roux en morceau, trois petites tasses en

terre cuite et une grosse tablette de chocolat. Une grande bouteille d'eau, du rhum et trois petits verres. Des glaçons et des petits gâteaux sablés, un petit pot de confiture. Du lait frais. Un cendrier, des cigarettes et sa petite pipe en cuivre qui brillait dans la lumière.

- Je reviens tout de suite, lui dis-je.

- Dépêchez-vous, je vous attends !

Je suis sorti très vite, et j'ai pissé droit devant moi suffisamment loin pour que l'odeur ne dérange ni mon habitat, ni mon odorat.

C'est alors qu'en humant l'atmosphère toute rose orangée de soirée d'été qui parfumait, et un châtelet en ruine tout neuf depuis lequel on entendait des amazones travailler en chantonnant, et quelques petits camps éparpillés ça et là occupant le temps comme ils pouvaient le sourire satisfait devant des centaines d'arbres noirs qui s'efforçaient de rester debout, de rester digne, c'est alors que je me suis égoutté, que j'ai respiré un bon coup en regardant mon petit canal de pisse s'enfuir vers les entrailles de la terre et que je suis retourné m'asseoir auprès de mon hôte, qui dans un élan de lucidité, m'avait bienveillamment libéré sans que je ne sache pourtant vraiment le pourquoi du comment de mon enfermement.

Le petit garçon mangeait un petit gâteau en enterrant une de ses jambes sous un tas de sable blanc et le loup servait le café tout en disant avoir oublié les petites cuillères, que, finalement, ce n'était pas grave et qu'on allait bien trouver une solution sans même se souvenir de l'oubli ! J'étais d'accord. J'ai pris une cigarette, et j'ai fumé les yeux fermés.

- Voilà du bon café, me dit le loup.

- Merci.

Il chamailla le petit garçon sur ses cheveux et souffla un grand ouf. J'écoutai l'ambiance, il faisait calme, les rires étaient moins forts, les vagues étaient restées au large, les criquets s'étaient endormis.

Puis le loup sorti de sa poche un petit paquet rempli d'herbes sèches, en remplit la pipe, l'alluma et en fuma une grosse latte avant de me la tendre. Ça sentait l'automne aux fruits rouges, le goût était surprenant mais après y avoir goûté goulûment et avoir aperçu un petit singe danser sur le patio, j'eus peur de perdre la raison. Je le la lui rendis donc en souriant et terminai ma cigarette pour accompagner mon café pendant que le petit garçon restait concentré à dessiner

sur le sable de ma prison des formes abstraites et des motifs sans nom.

- Tenez, c'est super bon, me dit le loup.

- Merci.

- De rien !

Je pris le petit morceau de chocolat qu'il me tendait, et aussitôt ! Le petit singe du patio est arrivé, l'a attrapé et la bouffé sous notre stupéfaction ! Oh ! Je l'effraie ! OH ! Il panique et saute à droite à gauche pendant cinq ou six secondes de haute tension avant de se réfugier sur les petites jambes du petit garçon.

Le loup souriait et les amazones-mon-cul avec leurs yeux plissés et leurs mains devant la bouche pensaient suffisamment fort pour être entendues qu'elles trouvaient ce petit con tout à fait mignon.

Je pu tout de même prendre un gâteau et le manger tranquillement sous leur ébahissement. Le petit singe souriait à pleines dents, et le petit garçon, qui les voyaient s'attendrir, et tout à fait silencieux, faisait mine de ne pas les remarquer.

- Bref, dis-je à qui voulait m'entendre.

Alors les amazones sont sorties souriantes et le loup tapota deux petit coups doux sur la petite tête du petit garçon pendant que le petit singe nous jetait des petits coups d'œil curieux en se grattant la tête.

- Bref...

- Bref. me répond le loup.

- Bref.

- Ça va ?

- Oui, et merci pour la libération. Et merci pour la collation. Cependant, maintenant, j'aimerais prendre un bon bain, j'ai du sable plein les fesses et j'ai encore un peu mal à la tête...

- Attendez, me coupe le loup, les travaux sont bientôt terminés, on aura une belle salle de bain toute neuve. Ça va pas tarder. Elles me préviendront lorsqu'elles auront terminé... J'vous ressert un café ?

- Oui... mais la mer me suffirait !

- Houla, elle est toute froide ! J'vous jure. Attendez juste un petit peu, moi aussi je rêve d'un bon bain bien chaud, d'un bon sauna, ça va nous faire du bien. On pourra même se faire masser !

Je n'avais pas envie d'ouvrir un débat qui même en m'en voyant sortir vainqueur, aurait pris probablement autant de temps que l'attente des réparations. Ne voulant pas non plus être impoli, je me suis laissé convaincre par nos arguments et par son sourire sincère. Tout de même, je lui demande s'il allait falloir attendre longtemps.

- Une petite heure grand max ! me répond-il.

- Alors, j'attends, mais rien ne dit qu'avant mon lavement une promenade ne s'impose à mes sentiments.

- Oui, oui, ne vous inquiétez pas, vous ne serez pas déçu d'avoir attendu. Tenez.

Le loup me resservit un café, le petit garçon réfléchissait à un plan diabolique tout en ignorant le singe sur ses genoux. Ses yeux sévères le rendaient plus vieux que son âge. J'avais peur d'être en face d'un petit adulte machiavélique.

- Il est gentil cet enfant là ?

- Bah oui. Tout le monde le trouve mignon et comme tout le monde le trouve mignon, tout le monde est gentil avec lui et comme tout le monde est gentil avec lui, finalement, il n'est méchant avec personne.

Et nous restâmes silencieux quelque instant à écouter le silence ambiant. Le petit garçon restait sage, le petit singe s'était même endormi. Le loup rêvassait, mais après quelques secondes où il ne se passa rien, sa curiosité ne put s'empêcher de me demander :

- Vous êtes mélomane ?

- Et bien oui, vous, ne l'êtes-vous pas ?

- Et bien, vous ne me croirez peut-être pas, mais je suis champion du monde de mélamomanie ! Ah Ah ! Une fois, un homme m'a dit, je crois à juste titre, que la musique que

l'on écoutait était la bande son de notre propre film, j'ai trouvé ça touchant, ça m'a fait réfléchir. Un mauvais film est tout de suite rattrapé par une bonne musique, mais un bon film, avec une musique toute pourrie est tout a fait foutu. C'est drôle, n'est-ce pas, comme si un film ne se résumait qu'à sa musique. En tout cas, si je pense à ça, c'est qu'en écoutant le silence, je me demandais ce que vous auriez aimé écouter.

- Je ne sais pas. Peut-être une petite balade orientalisante pour trois violons.

- Ah, vous me faites plaisir ! Attendez une seconde, vous allez être content, me dit le loup en partant précipitamment avant de revenir les bras chargés de gros coussins dodus qu'il jeta autour de nous dans un grand tourbillon féérique. Il me tendit la pipe et s'aménagea, tout comme le petit garçon et moi, un espace très confortable.

Le temps de fumer deux lattes déraisonnables sur la pipe enchantée, de m'allonger sur une demi-douzaine de coussins rouges et soyeux, qu'un orchestre de trois amazone-mon-cul jouait déjà avec nos émotions.

Le loup me paraissait songeur, si bien que j'eus l'impression qu'il aurait eu aimé avoir la volonté de vouloir me dire quelque chose, je lui demandai, il me répondit :

- Je vous sert un un petit rhum ? Avec de la confiture.

- Volontiers.

Il était content, il remplit un grand verre de lait au petit garçon et nous prépara, à lui et à moi, deux rhum on the rock sur un lit de confiture de mangue qui fut si sucré qu'il me fallut boire deux verres d'eau pour l'apprécier. Merci, dis-je au loup qui me remercia de l'avoir remercié. Non, merci à vous, lui dis-je.

Le petit garçon nous regardant nous remercier, le petit singe commençant de s'exciter, une amazone est arrivée. Elle s'est excusée de nous déranger et déclara sur un ton solennel que Monsieur Le Loup était appelé.

- ...attendez-moi un instant, j'en aurai pas pour longtemps... me dit son froncement de sourcil.

- Je vous attends, lui dis-je, n'oubliez pas de prendre des nouvelles de la douche !

Il tira une latte sur la petite pipe et disparu dans un nuage de fumée.

Alors nous attendîmes. Moi-même, le petit garçon, le petit singe, le groupe d'amazones-mon-cul et la pipe aux fruits rouges qui, plus j'en fumais plus devenais addictive. Je me délassai, m'allongeai, et les yeux mi-ouverts sur la trappe du plafond que j'avais oublié de vérifier lors de

mon incarcération, je m'assoupis en pensant à Boule, à notre relation et à sa disparition.

Alors ! J'entendis une nocturne Number One in Bb Minor, Op.9 d'où brûlait une trentaine d'amazones dansant sur une montagne de pleurs, d'où aucun gémissement ne gémissait, une danse douce qui sentait la légèreté, une brise au loin qui disait que tout allait bien, une soirée d'hiver passée sur un coin de cheminé qui dormait sur un chat gris qui dormait qui dormait qui dormait qui dormait qui dormait.

Gare aux passage ! Gare au passage sans fond qui conduit à l'ennui. Attention à la montagne de feu. Attention à la montagne de feu. Attention à la montagne de feu ? Attention. Attention. Attention ? Attention ! Attention ! Attention ! Attention : les filles sont contentes, les filles sont contentes, sont contentes. Et moi je ri. Et moi je ri de les voir rire comme des connes. Elles sont drôles. Drôles et. Belles. Drôles et. Belles. Et Sages et. Sereines.

Et je m'éveille sous le regard du petit garçon. J'avais du m'endormir, je m'étais endormi. Et je me suis éveillé sous le regard du petit garçon qui voulait sans doute me dire quelque chose.

- Oui ?

- ...

Ses yeux noirs me dirent qu'ils connaissaient tout de moi, alors qu'ils faisaient passer du sable entre leurs doigts.

Je me suis tût.

Le petit singe s'est réveillé et fit luire à la lumière une dizaine de petites dents pointues. Il s'arracha ensuite une crotte de nez qu'il avala tranquillement et commença à se promener dans la pièce à la recherche de divertissement. J'ai bien failli m'amuser à l'effrayer avant de me rétracter, pensant que je l'aurai amusé et que j'aurai eut à me le coltiner pendant des heures.

Le petit garçon prit un petit gâteau et le mangea dans le silence. Pendant ce temps, sur le perron, des amazone-mon-cul jouaient au violon une ode à l'ennui. Il ne faisait pourtant pas encore nuit, mais dans le rose du ciel, resplendissait déjà toute une collection de constellation.

Aussitôt, le loup revint, accompagné d'une petite cuillère et d'une nouvelle cargaison de coussin. Il s'installa, fuma une latte sur la petite pipe, s'alluma une cigarette et nous resservi deux petits rhum à la mangue.

- Excusez-moi, j'ai un peu traîné et merde !
j'ai oublié les glaçons...

- Tant pis, lui dis-je.

- Non non, ça va être imbuvable. (Les filles, je peux vous demander d'aller nous chercher quelques glaçons ? - Oui Oui !) Vous vous êtes rendormi ?

- Moi ? Je ne sais pas très bien, il m'arrive de penser que je rêve éveillé. Si bien que lorsque je rêve, je me demande si ça ne serait pas la réalité.

- A qui l'dites vous ?

- Et bien à vous, mais j'ai du sable partout, et je commence à avoir un peu froid. J'aurai du vous demander de quoi me vêtir. (Et la douche ?)

- Ah Ah ! (oui attendez) Ce ne serait pas une mauvaise idée, de vous habiller un peu, je n'ai rien contre la nudité, mais il faut bien reconnaître que lorsque tout le monde est habillé, il fait mieux d'être vêtu. En plus, ça tombe bien, j'ai des vêtements un peu trop justes qui m'ont été offerts, récemment, et par quelqu'un d'important. Il vous iront à ravir ! Je serai même ravi de vous les voir porter. C'est important pour se parer, se protéger, du froid, et du danger ! Un beau complet blanc en maille fine, très léger, une sorte de pyjama d'apparat de prince des mille-et-une-nuit. Je ne remets pas en cause votre esthétisme actuel, mais vous serez encore plus beau qu'un ciel d'été ! Je mets ça entre parenthèses, mais, vous savez, la nudité est nature, la nature est belle, mais l'homme avec un grand H est ingrat et éternellement insatisfait. La sophistication est sa

priorité, et même infime, est devenue l'une, sinon LA clef du respect (J'ai peut-être un ou deux accessoire en plus...) Vous savez, nous vivons dans un monde où les gens nus, où les gens laids sont mal traités. C'est cruel, mais c'est ainsi, je ne vous apprendrai rien, mais attendez, je suis revenu, aussi, pour vous expliquer certaines choses concernant les événements présents, et les suivants.

- Ah ! La douche est donc réparée ?

- Attendez, je nous ressers un petit rhum et une petite mélodie en F, OP 3.1 ?

- Oui, volontiers. Mais la douche ?

- Attendez, je voulais vous demander, si, par hasard, vous n'auriez pas d'informations concernant le terroriste.

- Le terroriste du bateau ?

- Vous voulez dire qu'il y aurait un autre terroriste ?

- Et bien non, je crois que non.

- Vous ne croyez pas qu'il y ai un autre terroriste, ou que vous n'auriez pas d'information ?

- Les deux. Je ne sais ni s'il existe d'autre terroriste, ni s'il m'est possible de vous informer plus que vous n'en sauriez déjà. Vous parlez de l'homme en armure sur le bateau, n'est-ce pas ?

- Oui oui.

- Et bien, je me souviens qu'il fut athlétique, furieux, déterminé et en armure de chevalier.

- Vous n'en sauriez pas plus ?

- Il semblait qu'il semblerait qu'il fut champion de karaté. A part ça, et bien non, je ne crois pas, non.

- Ah. Parce-que, écoutez, un homme accuse le terroriste de l'avoir terrorisé, dans le fumoir, puis sur la plage avant de l'entendre disparaître. Puis une nouvelle fois avant la prise du bateau. Il nous a dit qu'il vous avait entendu discuter, vous, que vous étiez ivres, et le terroriste et vous. C'est pour ça que je vous demande.

- Un homme ?

- Oui, un homme âgé, petit et gros avec un chapeau qui nous avait rejoint pendant l'attaque.

- Ah, le vieux ! Pas très bien, mais je me souviens. Au bar, vous vouliez dire. Je vais vous expliquer ce dont je me souviens : avec Boule, nous aspirions à la tranquillité, et le vieux est arrivé. Il cherchait de la compagnie, Boule la repoussé poliment, le vieux a insisté, Boule s'est fâchée, et ils ont commencé à se chercher tous les deux avant de disparaître je ne sais où. Moi, mon ivresse fut telle qu'il me fut impossible de les calmer. Puis, ils ont disparu.

- Boule vous dites ?

- Oui. Boule. Pourquoi ?

- La même personne, vous savez, que nous avons évacuée dans le salon ?

- Le coup de boule ? Boule ?!

- Je vous le demande.

- Vous me faites douter.

- Vous ne l'auriez pas reconnu ?

- D'où le doute...

- C'est important parce que cette personne, que l'on a évacuée s'est tout de suite échappée, s'est emparée du navire et pulvérisa tout ce qu'elle put. Tout. La maison, la forêt, la plage, mes filles, nous-même et vous même. Elle a tout cassé. C'était l'enfer. Vous, après, vous avez disparu. Mais, nous, qui fûmes tout à fait conscients, il nous a fallu tout ranger. En plus, le gouverneur n'est pas content. Je dois faire un rapport complet ; j'ai les faits, mais j'ai pas les motivations. En plus, je dis nous-même, et vous même parce qu'il semblerait qu'il semblait vous en vouloir à vous, justement, personnellement.

- Boule, en terroriste ? Je n'ai aucune raison de penser qu'elle ait pu vouloir le chaos. Elle était certes un peu à cran, à cause du vieux et de Chaussures-Pointues qui nous avait allumé comme une catin avant de se rétracter sans explication, mais en avoir contre le monde entier, ou contre moi ? Il y a un pas que je n'ose franchir.

- Alors pourquoi ?

- Pourquoi quoi ?
- Et bien, je ne sais pas.
- Et bien, moi non plus, lui dis-je.
- Et "Chaussures-Pointues" ? me demande le loup.

- Boule était horriblement déçue de ne pas avoir pu copuler avec Chaussures-Pointues, alors qu'elle nous y avait invité ouvertement. La pauvre était déçue comme les blés.

- "Chaussures-Pointues" ?

- Oui, vous savez, la jeune femme aux tétons pointus, brune, très érotisante qui sent la vanille, chemisier décolleté, jean serré, chaussures pointues. Un peu vulgaire. Elle était à table avec nous, vous étiez même tombé sous le charme de son balcon.

- Oui Oui, je me souviens, très bien ! Et elle vous avait promis une nuit d'amour ?!

- Oui, via message musical. Mais, au fond, quelque chose me dit que quelque chose me disait qu'elle se rétracterait. Au lieu de ça, elle nous parla d'une amie à elle engrossée par un vieux et harcelée par une sorcière. Une histoire tout à fait folle. Je n'avais pas osé lui exprimer ma stupéfaction de peur d'ouvrir la conversation et de repousser notre copulation, mais finalement, après son monologue, elle est partie sans un mot, sans un regard. Boule l'a extrêmement mal pris. C'est comme ça qu'on

s'est retrouvé à boire au bar et que le vieux est arrivé.

- Et depuis leur disparition à tous les deux, plus de nouvelle de Boule ?

- Et bien non.

- Et la personne que j'ai rencontré sur le perron qui vous avait frappé et que j'ai fait évacuer ? Vous ne pensez pas qu'il puisse s'agir de comment vous dites, Boule ?

- Le doute persiste, mais s'émousse. Je crois bien avoir plus que douter. Si mes souvenirs sont bons... je crois que. Non, en fait, je doute.

- Ce serait fou que vous ne l'ayez pas reconnu.

- Je ne voudrais pas vous le rappeler de peur de réveiller mes douleurs passé, mais souvenez-vous que j'avais reçu un bien vilain coup sur le nez... J'étais même un peu sonné.

- Mais le vieil homme est formel. Il affirme que la personne avec qui vous étiez dans le fumoir, et la personne qui l'a terrorisé sur la plage, et qui a priori serait le terroriste sur le bateau, il affirme qu'il s'agirait de la seule et même personne...

- Alors là j'aimerais bien savoir ce qui lui donne tant d'assurance. Je suis sûr que cette vieille taupe ne distinguerait pas une pomme d'une allumette...

- Ah Ah ! En tout cas, il va falloir enquêter, pour l'instant je ne sais quoi penser...

- Et bien n'y pensons plus, lui dis-je, trinquons, je vous dois bien ça.

- ...hum, merci.

- De rien.

- Alors, à la votre !

- A la notre !



- Au fait, je me disperse, ce n'est pas de ça dont je voulais vous parler en premier.

- Ah, la douche !

- Heu... justement, écoutez, il se pourrait que les événements présents altèrent votre bonheur et compromettent votre liberté.

- Je décide d'être heureux, et je ne suis pas exigeant, et...

- Attendez. Excusez-moi, je vous ai coupé, vous disiez ? me demande le loup.

- Non, je vous en prie, c'est vous qui vouliez m'informer, lui dis-je.

- Ah oui donc... Écoutez : vous êtes par décret, condamné à ramer sur le retour, et à être tatoué en arrivant à l'immigration, mais ce n'est pas de ça dont je voulais vous parler. En plus, je

crois que vous le saviez. Nan, attendez, ce que je voulais dire, en attendant le procès, vous ne pourrez plus vraiment bouger. En plus, dans sa plainte, le gouverneur a réussi à mettre tout le monde contre vous. Il vous accuse entre autre d'outrage, de tentative de meurtre par préméditation et d'association de malfaiteur. Sans compter sur votre anonymat. Et, comme je ne sais pas très bien qu'elle genre de relation vous entretenez avec les autres, j'ai un peu de mal à comprendre leurs antipathies.

- Les autres ? Je ne sais pas très bien ce qu'ils veulent. La raison leur fait défaut comme un bœuf de charrette, ou de charrette de bœuf, ou de chemise de bouton, ou même de chaussure de lacet. Ils sont tous chelous, avec un grand S bien tortillé. Tous. Si je vous racontais, vous resteriez bouche-bée. Je pourrais vous en parler pendant des heures. La vieille par exemple, vous savez ce qu'elle m'a fait la vieille ?

- La vieille ?

- Vous la connaissez ?

- Pas très bien, je dois le reconnaître. Vous, vous la connaissez ?

- Suffisamment pour vous prier d'être prudent : elle m'a enlevé, m'a enfermé, m'a empêché de deuille, m'a volé mes cigarettes et j'en passe et des meilleures, et des pires. C'est une vieille

chouette lugubre tout à fait impolie qui, en plus, cache un trésor.

- !!!

- Je savais que vous vous exclameriez.

- Un trésor ?

- Oui, un trésor.

- Un trésor ?

- Oui, un trésor. Un trésor que j'ai vu moi-même être enterré. Je soupçonne aussi une autre cachette à secret remplie d'or sonnante et trébuchante.

- Et elle vous a enlevé ?

- Oui.

- Mais pourquoi ?

- Par pure vilénie, assurément.

- Pourquoi ne pas vous être défendu ?

- Je me suis défendu figurez-vous, par une bonne gifle et un appoint chevaleresque. Je dois reconnaître néanmoins m'être laissé orienter tendancieusement à me laisser dicter les sentiments par les événements. Une curiosité inconsciente me poussait, je crois, jusqu'à maintenant, à découvrir mon destin dans l'inconfort.

- Et là ?

- Et bien, je me sens tout à fait libre. Libre, calme, et reposé.

- Ah... C'est là où je voulais en venir. Ce dont je vous ai parlé : vous êtes privé de liberté.

- La liberté de quoi ?
- La liberté de faire ce qu'il vous plaît !
- Et par qui ?
- Par décret.
- Mais par décret de qui ?
- Du gouverneur.
- Ha Ha ! Ce porc monstrueux ne peut rien contre ma volonté. Il le sait. Il devrait s'estimer heureux d'être toujours vivant, les dieux sont de mon cotés, il devrait me remercier de ne pas encore avoir souhaité sa mort !
- Ne m'dites pas qu'c'est pas vrai, c'est exactement pour ça qu'il vous prive de liberté !
- Faudrait encore que j'en ai envie !
- D'être libre ?
- Non, de le tuer !
- Ah... Alors attendez en attendant, lorsque je l'ai vu il fut très surpris de vous savoir encore en liberté et...
- Mais vous m'aviez déjà enfermé !
- Bah non, je ne sais pas comment vous vous êtes retrouvé ici, ni comment vous vous êtes enfermé, en fait, pour vous dire la vérité...
- Alors là, me voila bien surpris. Si le porc n'est pas responsable... alors, c'est qu'il pourrait s'agir... je vais vous dire, soit de la vieille, soit de l'indien, soit du petit garçon, lui dis-je. Ce n'est tout de même pas vous ?
- Non, non.

- Alors, peut-être est-ce le vieux, ou le bonobo, voire même la jeune amazone-mon-cul bourrée, voire même le petit singe, (ou l'indien ? Boule ?)

- L'indien ? P-mille-quat-cent-truc ?

- Oui, pourquoi pas ?

- Mais il est pas mort !

- Oui, mais c'est une piste que je refuse d'exclure.

- Pourquoi ? Parce-qu'il ne serait pas mort ?

- C'est une longue histoire, je vous raconterai plus tard. Mais concernant mon enfermement, il se pourrait même que ce soit moi-même, en y réfléchissant. Sans même le savoir. Ce serait incroyable, mais je ne me surprend plus de rien. Je crois cependant que par amour de la vérité il serait bon d'enquêter.

- Oui, mais en attendant, le principe, ce que je voulais vous dire, attendez, ce que je voulais vous expliquer, c'est que jusqu'à ce que le bateau soit réparé, jusqu'à l'ouverture du procès, enfin, la fermeture, si vous êtes libéré, en tout cas, pour le moment, vous êtes privé de liberté.

- Pourquoi ?

- Comme je vous ai dit : outrage, anonymat, atteinte à la pudeur (j'avais oublié, en plus, je vous avais prévenu), association de malfaiteur (ce dont je vous parlais, avec le terroriste) et tentative de meurtre avec préméditation.

- De meurtre de qui ?
- Du gouverneur.
- Mais, je n'ai même pas encore essayé de le tuer !

- Il est convaincu que ses crises ont un rapport avec vous. Que vous envoyez des ondes ou je ne sais quoi de façon à lui faire perdre la vie. Vous savez, comme une sorte de marabout vaudou.

- Voilà bien du grand n'importe quoi.

- En tout cas, il vous accuse. Mais ne vous inquiétez pas. J'vous ressert un p'tit rhum ?

- Oui, volontiers, lui dis-je. Vous êtes un homme intelligent. La victime, mon cher ce n'est pas eux, la victime dans tout ça, c'est moi. Rien que pour ça, je pourrai leur intenter un procès.

- Je vous disais, justement, on attends un navire de l'administration, pour entre autre, un appui juridique pour l'ouverture, justement, d'un procès.

- Ah ! Voilà qui leur fera les pieds à tous ces fous !

- Pas les leurs, les vôtres ! Enfin, pas le leur, le votre !

- Verra bien qui verra le dernier ! Rien ne m'empêche d'accuser l'accusation. Vous savez, je fais tout ce qu'il me plaît, c'est un fait. Et le porc, dans son impertinence ne peut m'obliger à respecter ses décisions.

- En attendant, j'ai peur que vous n'puissiez plus faire grand chose.

- Mais personne ne connaît mes intentions !

- Qu'est-ce que vous voudriez faire ?

- Je voudrais aller me doucher.

- Ah, elles ont fini de réparer, mais je ne crois pas que le gouverneur vous laisse en profiter.

- Ne me dites pas ça, et ne me parlez plus de ce porc abominable, surtout, le sable plein mes fesses me fait craindre d'horribles rougeurs se transformant en plaies putrides qui, par malheur, me verraient obligé d'être amputé. Je vous laisse imaginer le désarroi d'un homme sans fesses.

- Ah Ah, je comprends.

- Vous voyez. Écoutez, je voudrais simplement aller me doucher. Est-ce une impossibilité ?

- ... je vais m'arranger.

- Alors allons-y !

- Attendez, il faut s'organiser.

- Je vous délègue la suite des événements, je suis même impatient de me montrer dans vos vêtements !



Il a fallu un peu de temps au loup pour mettre au point une stratégie digne de son prestige, mais il m'expliqua finalement en des termes apparemment précis ce qui allait advenir de notre futur proche. La pipe accompagnant et ses explications et ma compréhension, je l'écoutais raconter ce à quoi il pensait en m'efforçant de ne pas intervenir, ni d'interférer, ni d'interloquer, ni d'aiguiller, ni de lui laisser penser que je ne comprenais pas ce qu'il disait, si bien qu'en ayant pensé à toute autre chose pendant ses réflexions et son explication, le pauvre loup eut tout à me répéter plusieurs fois en s'assurant de mon attention. Il me ré-expliqua donc moult mais en vain jusqu'à ce que j'acquiesce suffisamment bien pour qu'il se croit être compris et que nous puissions enfin partir prendre ce bain si désiré.

Ainsi, lorsque nous fûmes sortis, il faisait nuit. Les étoiles brillaient comme des, comme des quoi, je ne savais pas.

- Vous ne trouvez pas que les étoiles brillent comme, comme quelque chose ?

- Comme quoi ?

- Comme quelque chose de beau, de poétique. Je ne sais pas, ne trouvez-vous pas qu'elles brillent comme, comme des métaphores, comme des milliers de petites métaphores ?

- Ah Ah ! La métaphore des métaphores est déjà très belle en soit ! Elle se suffit à elle même !

- Oui, mais encore ?

- Comme des petites bulles de champagne par exemple ?

- Oui, par exemple ! lui dis-je.

- Et bien, oui. Tenez, me dit le loup en me tendant la pipe.

- Vous m'avez donné envie de boire du champagne...

- Moi aussi, dit le loup, c'est pour ça que j'ai pensé à ça. Je dois avoir deux ou trois bouteilles rangées quelque part. On va se régaler.

- Ce serait formidable, je crois que mon ivresse a besoin d'un remontant. J'ai un peu envie de vomir aussi... La pipe ne vous tourne pas un peu la tête ? la mienne tourne comme, comme, comme ah... je trouve plus mes mots. Ma tête tourne si fort qu'elle me donne l'impression d'être sur un vieux manège rouillé possédé par un esprit diabolique et que, debout, tout en cherchant l'équilibre, j'essayais de prendre une photo de, une photo de, par exemple, d'une photo de l'infini sans parvenir, sans parvenir à quoi... sans parvenir à faire le quoi... à faire le point.

- Vous pourriez prendre une photo du manège ! Ou de vous même ! Et puis, avoir la tête qui tourne est le plus grand témoignage de son

activité ! C'est dans la douleur que l'on se sent vivant ! Et la douche va nous faire du bien, et surtout, j'insiste, je ne voudrais pas vous commander, mais faites bien comme j'ai dit, vous vous rappelez ?

- Non, pas vraiment. Mea culpa. J'avoue avoir acquiescé pour ne plus retarder notre baignation. Mais, de toute façon, je vous laisse me guider, je suis un peu sonné, un peu trop faible pour faire preuve de folie dingue, je ne vois même pas grand chose. D'ailleurs, vous, que voyez vous ?

- Vous voulez dire, ce que je vois, concernant l'avenir ? Ou maintenant, réellement, tout simplement autour de nous ?

- Oui Oui.

- Lequel ?

- Autour de nous ! (attendez, mon estomac n'est pas content de ses aliments...)

- (Ça va aller mieux, ça va aller mieux...) Heu, et bien, je vous vois vous, je vois mes filles, et je vois le ciel noir et étoilé, me dit-il tout en marchant. Et la maison là-bas au fond, et la forêt, la mer, le sable à nos pieds... et le petit garçon, le pauvre il est tellement discret qu'on l'oublierai. Et puis, c'est marrant, vous avez vu comme le petit singe s'est vite apprivoisé ?

- Vous avez raison, je les avais oublié.

- Sages comme des images ! dit le loup en tapotant gentiment sur la tête du petit garçon.

Surtout restez bien près de moi, s'il vous plaît, vous me permettez de vous en conjurer ?

- Oui Oui. Mais si quelque chose d'important arrive à mon raisonnement, je crains de ne pouvoir me retenir de vous en faire part de truc de quoi déjà. Ah... je ne sais même plus ce que je dis.

- Mais si mais si.

- Non, je ne crois pas, non...

- Mais si mais si.

- Attendez, je voudrais m'asseoir.

- Ici, par terre ? Attendez, on est bientôt arrivé.

- Ça ne prendra qu'une minute.

- Je vais vous aider. On est presque arrivé.

- Non, attendez.

J'ai fait demi-tour, j'ai couru quelques mètres et j'ai vomi cinq rhums, des poussières de biscuits, un morceau de chocolat fondu et un liquide rose indéfinissable.

- Je la sentais cette abomination qui montait. Ça devait arriver, dis-je au loup qui me regardait me désoler.

- C'est pas grave, au moins c'est fait. Ça va aller. Allez, venez...

Puis, je me suis assis au sol, le temps de reprendre mes esprits. Et ils arrivèrent, avec force lenteur, comme s'ils furent eux même

convalescents. En attendant, je regardais un peu partout comme pour aider mes idées à arriver. Derrière nous, je voyais la petite cabane, devant, la maison, sur les cotés je ne voyais rien que des amazones-mon-cul qui semblaient nous protéger d'un danger. La maison était bien belle. J'en fis part au loup qui me répondit qu'il était :

- Bien d'accord ! Les filles ont bien bossé. Il a fallu faire le ménage, réparer l'électricité, refaire la plomberie, on a même redécoré... (on a bien décoré en plus). C'est tout à fait charmant. Ah ! et n'oubliez pas, s'il vous plaît, le gouverneur se repose à l'étage. Je ne voudrais pas qu'ils nous voient. Et, je crois qu'il serait mauvais de s'éterniser. Venez, allons-y, allons nous laver, ça va nous faire du bien.

- J'ai froid.

- Oui, je vois. Allez. On y va.

Le loup m'a tendu la main, m'a aidé à me relever et escortés par des amazones profondément empathiques, nous avons marché tranquillement vers la purification.



Plus on avançait, et plus la maison s'approchait. Une grande et belle maison toute blanche, toute propre. Il manquait quelques murs et quelques trous béaient, non sur des pièces

vides et sans vie, mais sur des terrasses fleuries et végétales. J'eus du mal à croire être face à la maison que je connaissais.

- Vos travaux me surprennent, lui dis-je.

- Et encore, vous n'avez pas vu l'intérieur ! Elles ont bien bossé. J'en suis extrêmement fier. Vous allez voir la salle de bain.

Au pied de la maison, le sol était encore tout retourné, des pierres étaient posées au sol en guise de chemin et attendaient de la verdure impatientement.

Nous sommes entrés par un petit passage sans porte, puis nous avons descendu un escalier en pierre, sombre, étroit et humide. Une buée épaisse dansait en bas. Elle sentait le chêne vert et il commençait de faire chaud.

- On va laisser nos vêtements ici, enfin les miens et ceux du petit garçon, me dit le loup en se déshabillant. Attendez moi, j'en ai pour une seconde.

Alors, j'ai attendu en le regardant. Des omoplates à la poitrine, jusqu'au biceps, comme un seul tatouage se bouscuaient des motifs allégoriques et des cicatrices d'aventurier. Il était particulièrement musclé. J'attendais que les amazones qui nous avaient escorté se dévêtissent également car elles étaient particulièrement belles, toutes également proportionnées. Je les imaginais

sans tatouages, mais partageant des cicatrices témoignant d'une vie périlleuse. J'imaginai leurs seins ronds, leurs petits tétons mignons, leurs fesses athlétiques et leurs pubis sauvages.

- Toi aussi, allez hop, tu retires tes habits, tu va quand même pas prendre le bain tout habillé ! Allez hop ! interrompit le loup mon début d'érection en s'adressant au petit garçon qui s'exécuta sans un mot pendant que le petit singe courait à droite à gauche en essayant d'attraper de la buée. J'étais un peu déçu de partager le bain avec les hommes alors que j'aurai eu pu le faire avec les femmes mais je me gardai néanmoins d'en parler au loup de façon à ce qu'il ne croit pas mon intérêt pour sa sympathie diminuée par une passion déraisonnable. Et il était perspicace.

- Je vous ai vu venir ! Ah Ah ! m'a-t-il dit. On sera mieux pour discuter. Allez Hop !

Les amazones restèrent à attendre. Nous traversâmes le nuage du vestiaire et nous arrivâmes dans une petite pièce sombre. Il s'y trouvaient un grand poêle en brique fumant comme un pompier avec à ses pieds, de grandes bassines et de petites casseroles en étain, des petits tabourets en bois, des bancs de pierres, de grandes branches de chênes séchés, et une grande baignoire parfumée aux pommes de pin. Les

murs étaient tout noirs. Un comble pour une salle de bain, pensai-je.

- Je m'attendais à une salle de bain toute neuve, lui dis-je.

- Attendez, ça c'est la vieille ! Regardez !

Le loup m'accompagna vers le fond de la salle, ouvrit un rideau de perle et me fit découvrir l'objet de mes désirs : une salle immense avec du marbre sur tous les murs, des statues représentant les dieux de l'Olympe, avec quatre grandes douches, une série de petites douches prévues pour se laver assis, un bain géant bouillonnant aromatisé au pamplemousse pouvant accueillir deux éléphants et le plafond, le plafond était si haut qu'on aurait pu y laver une girafe montée sur un escabeau. Il y avait même des vitraux d'où l'on voyait des métaphores briller comme des étoiles andalouses.

Le petit singe sauta dans le bain accompagné du petit garçon, qui lui, entra avec beaucoup de précaution, comme pour ne pas se brûler.

- Houla ! On se lave, avant, bande de petits cochons ! A la douche, à la douche ! crièrent les échos du loup.

Il attrapa le petit garçon et le fit s'asseoir sur un tabouret. Il s'installa à côté et commença à lui enseigner les rudiments du parfait savonnement :

- Tu prends le savon, tu le frottes fort fort sur le gant jusqu'à ce que ça fasse plein de mousse, comme ça, et après tu frottes tout ton corps, partout, et tu frottes fort. Et tu fais attention, faut pas mettre de mousse dans les yeux, ça pique, hein, tu fais attention parce-que ça pique, mais si ça pique, c'est pas grave, tu rinces bien avec de l'eau. Et vous, me dit-il à moi, n'hésitez pas ! Faites comme chez vous ! Ahh... Putain, ça fait du bien !

Je voulais moi aussi me jeter dans le bain dans un grand splash. mais ne voulant pas infliger au loup un contre-exemple qui aurait ruiné sa leçon de bonnes manières, je me suis assis à coté de lui, j'ai ouvert le robinet et l'eau a commencé de couler, sur mes cheveux, sur mon coup, sur mon dos. L'eau était chaude, à la limite du supportable. J'ai mis ma tête entre mes mains en protégeant mes yeux et je suis resté comme ça.

- On va être tout propre, et après, hop ! un bon bain !

J'entendais le loup remplir une bassine à ses pieds, et s'en asperger violemment dans de grands HAAAAs ! Puis, je l'entendis dire à l'enfant de fermer les yeux, et lui faire couler délicatement deux litres d'eau sur la tête. Je sentais leurs échos se savonner.

- Et tu te laves bien le zizi aussi hein ! qu'il conseillait à l'enfant. Et le trou des fesses, hein, faut pas oublier ! Et le petit singe aussi hein ! Et dès que vous êtes tout propre, hop, vous pouvez allez vous amuser dans le bain, et vous courez pas partout ! Ça glisse, et si tu tombes, tu vas te faire mal. Vous, ça va ?

- Moi ?

- Oui, ça va mieux ?

- J'ai mal à la tête.

- Ça va passer... Prenez votre temps. En plus, je voudrais vous demander deux ou trois trucs, parce-qu'en y réfléchissant bien, j'ai l'impression de ne pas comprendre très bien... mais on verra après... Ça y est ?! Vous êtes propres ?! qu'il dit. Allez, vous pouvez y aller.

Je me suis levé de mon tabouret et je me suis dirigé vers une douche sous laquelle je pouvais rester debout. Le loup inquiet me disait que ce n'étais pas à moi qu'il s'était adressé mais que je pouvais de toute façon faire comme je voulais. J'ai entendu le petit garçon entrer doucement dans le bain et le petit singe éclabousser tout se qu'il pouvait. J'ai jeté un œil, le petit garçon me regardait.

- Ah... j'ai mal à la tête, dis-je au loup.

- Ça va passer, ça va passer, c'est sûr.

Sous la douche, je pensai à ce qui m'avait amené là où j'étais. Une sorte d'introspection subaquatique sans fond, sans lumière. Ce pouvait-il que je ne sache pas ? J'ai préféré me concentrer sur le plaisir de me sentir en bonne santé, à l'oisiveté, aux femmes, à l'alcool, et rien que d'y penser, j'ai revomi une liquide transparent, un liquide vide, sans goût ni odeur. Le loup s'en inquiéta.

- Ça va passer, lui dis-je, je n'ai plus rien dans l'estomac.

- Vous êtes donc purgé, c'est parfait ! me dit le loup en se lavant les cheveux. Vous ne voudriez pas revenir vous asseoir pour vous laver ?

- Attendez, lui dis-je.

J'ai essayé d'ouvrir les yeux sur ma condition, j'ai soufflé un grand coup, je me suis gargarisé, et j'ai décidé d'être en meilleure santé.

Lorsque je suis retourné m'asseoir à coté du loup, il me tendit un gant de crin jaune et un gros savon blanc qui sentait le printemps. Je me suis frotté, et j'ai eu à reconnaître me sentir mieux, de mieux en mieux.

- Vous n'avez plus mal à la tête ? Ça va ?

- Ça passe doucement. J'aurai presque un peu faim.

- Bah, ça, c'est bien. Vous voudriez manger quoi ?

- Là, je n'en sais rien. Je ne sais pas. Peut-être des radis. Avec du beurre et du pain. Des œufs à la coque. Du poulet rôti, et des petites pommes de terres et des haricots verts, un petit gâteau au chocolat. Je voudrais un café. Un café, je crois que je voudrais surtout prendre un café.

- On va vous amener ça ! Et une chicha ? Vous aimez pas la chicha ?

- Si si... si elle est bien sucrée.

- Je vais demander aux filles de nous en ramener, pour le repas, on verra après. Vous voulez pas des petits gâteaux en attendant ?

- Si, si vous voulez... faites comme vous voulez. Je voudrais juste être un peu tranquille, je crois. Excusez-moi, je crois que j'ai besoin surtout de me reposer.

- Oui, bien sûr. Vous avez raison. Excusez-moi.

- Non, c'est moi. Je vois bien que vous faites tout pour être aimable. J'aimerais vous en remercier.

- Mais de rien, mais de rien !

Le loup s'est levé et a disparu dans la buée. Je suis resté dans cette grande salle de bain à me demander ce que j'y faisais. J'ai regardé mes mains et j'ai compris que je ne comprenais pas très bien.

Je me suis relevé pour aller me baigner.

Le petit garçon et le singe y jouaient à noyer des pamplemousses qui remontaient à la surface dans des petits plocs. Lorsque je me suis approché, l'enfant s'est écarté, et je suis entré dans ce grand bain chaud, si chaud que je ressenti comme de petites décharges électriques. Je me demandai comment l'enfant avait pu y entrer aussi facilement.

Tu n'es pas un enfant normal, allais-je lui dire, mais je savais qu'il ne me répondrait rien.

Le petit singe me regarda moi, prit un pamplemousse et commença à essayer de le manger en crachant la peau aussi loin qu'il put. Lui non plus n'était pas normal, pensai-je. J'ai regardé autour de moi, et je me suis demandé si finalement quelque-chose de normal s'y trouvait. Si moi-même l'étais-je, ou ce que pouvait même être la normalité, voire la réalité.

Le bain était spacieux. L'enfant mis la tête sous l'eau et réapparut deux mètres plus loin. Il était à l'aise. Un vrai petit poisson. Le petit singe l'imitait, criait de temps en temps de petits "Craa cra !" stridents, presque insultants. Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

- Cra ra craa cra !

Le petit garçon semblait comprendre, mais ne me le fit pas savoir. Quel drôle de petit garçon, pensai je. Puis, il resta assis à regarder autour de

lui pendant que le singe continuait d'insulter le pamplemousse.

Et puis le loup revint. Grand sourire. Nonchalant, comme s'il portait toujours ses vêtements. Il s'installa dans le bain en soufflant Ouh ahh putain ça fait du bien et me dit :

- Les filles vont nous apporter des trucs à grignoter. Une chicha aussi. Je leur ai dit ce que vous vouliez, mais ça peut prendre un peu de temps, alors je leur ai dit de faire au mieux. Elles vont pas tarder. Vous allez mieux ?

- Oui, ça revient...

- Et toi ça va ? qu'il demande au petit garçon.

- ...

- Cet étrange petit poisson ne parle pas...

- Non, mais il comprend ! Et puis, vaut mieux ne rien dire que de dire des conneries, vous pensez pas ? C'est fou ce que les enfants peuvent parfois dire comme connerie ! Ah Ah ! On peut pas vraiment leur en vouloir, et puis, il faut bien reconnaître que ça dépend des parents...

- Je ne sais pas. J'ai encore mal à la tête. Dès que je pense que c'est parti, ça revient en courant.

- Je crois qu'il suffit de ne plus y penser, tenez, les voilà qui arrivent !

Du bout de la salle de bain, je les ai vu aussi. Deux amazones aux beaux pieds nues, enroulées

dans de grandes serviettes blanches, cheveux majestueux. A cause du petit garçon, j'eus à regretter de ne pouvoir les imaginer nues et libidonantes. Dommage, pensai-je.

Elle déroulèrent un tapis derrière nous sur lequel elles posèrent un plateau garni de petits gâteaux en forme de croissant de lune, une théière, une cafetière, trois tasses, du sucre, une chicha et un jeu d'échec avant de disparaître en roulant des fesses dans de larges sourires complices. Elles aussi, visiblement, regrettaient la présence de l'enfant.

- Merci ! leur dis le loup. T'aimes bien les échecs ?

- Moi ?

- Non, non, lui.

- ...

- Votre obstination à chercher la communication avec ce petit garçon est tout à votre honneur ! lui dis-je.

- Un jour, il parlera. En attendant, tant qu'il est sage, moi, je ne me plains pas ! dit le loup en tapotant la tête du petit garçon. Sinon, vous vous aimez bien ?

- Si je m'aime bien ?

- Ah Ah ! Non, si vous aimez les échecs !

- Oui, j'aime bien, mais un peu plus tard si vous voulez bien.

- Oui, bien sûr. Vous avez raison, tenez, je vous sers un café.

- Merci, vous saviez que j'avais joué avec vos amazones ?

- Avec les filles ?

- Oui.

- Vous avez gagné ?!

- Non, j'ai perdu.



- Au fait, je voulais vous demander.

- Oui ?

- Je voulais vous demander de me raconter un peu, je ne comprends pas très bien.

- Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

- Je ne comprends pas très bien comment vous avez pu arriver là...

- Je commence à douter être en proie à un rêve absurde et farfelu se jouant contre mon gré. Je ne vois que ça.

- Vous voulez dire que quoi, exactement ?

- Que je rêverai, littéralement, je n'en suis pas encore certain, mais, tout s'accorde à me laisser penser que mon inconscient se jouera de ma personne comme un enfant d'une poupée. C'est un peu déstabilisant.

- Ah Ah, les plus grands philosophes de tous les temps s'y sont cassé les dents ! La vie n'est

qu'un songe ! Vous avez mangé un petit gâteau ? Il vous faut du sucre. Dépêchez-vous avant que ces deux petits animaux ne mangent tout !

- Non merci, c'est gentil, je vous donne ma part.

- Je la mets de coté pour plus tard, un peu de chicha ? N'hésitez pas.

- Non merci, c'est gentil.

- Ok. Je vous laisse tranquille !

- Merci, mes esprits ne devraient pas tarder à revenir, je commence déjà à entrevoir les silhouettes de leurs démarches alcooliques. Quant à la réalité des événements, hélas, j'ai encore du mal à en faire un signalement.

- Je ne vous savais pas si inquiet.

- Non non, ce n'est pas ça, je ne suis pas inquiet. Je n'ai peur ni de l'avenir, ni du présent, mais je dois reconnaître une singularité toute particulières dans la succession de mes événements. Et le pire serait, si j'y pensai, de me sentir piégé entre un déterminisme fataliste et un libre arbitre fainéant. Je n'aime pas l'idée d'être otage d'un concours de circonstances hasardeux. Il me faudrait recouvrer mes facultés de discernement pour exposer à la nature ma volonté de liberté.

- Voilà qui est bien dit ! Si vous avez besoin de quelque-chose, surtout n'hésitez pas. Je vous

laisse tranquille, je vais faire une partie avec le petit garçon !

Le loup était en pleine forme, à se demander presque s'il n'avait pas été vomir en cachette. Après tout, je l'avais toujours vu boire et fumer autant que moi.

Il plongeait la tête sous l'eau et nageait quelques mètres pour rejoindre le petit garçon et le petit singe qui s'amusaient à essayer de faire une pyramide flottante avec des pamplemousses. Le loup sorti de l'eau dans un grand rire pensant effrayer le petit garçon, mais l'ayant vu venir, il resta impassible, se protégeant simplement les yeux des gouttes qui l'arrosait. Le petit singe frôla la crise cardiaque et engueula le loup dans de petits cris stridents. Le loup s'excusa en rigolant et invita le petit garçon à jouer aux échecs. Ils se calmèrent. Moi aussi.

Je me sentais vivre, et j'ai senti la mort. Ils voulaient me tuer. Pas le petit poisson, ni le petit singe, ni le loup, encore que je n'en savais que trop peu, mais Ils. Un ils d'ensemble, avec un grand I majuscule d'incertitude. Ils me voulaient mort. Pourquoi ? Ils sont fous. Ils sont fous, pensai-je. Et le loup ? Le loup me savait innocent. Pourquoi, comment ? Et d'où me venaient ses questions sur ma situation ? La mort

? La mort. Boule ? Boule, j'aurai aimé pouvoir en parler avec Boule. Pour lui dire quoi, je ne savais pas, mais j'aurai aimé la savoir là, j'aurai aimé l'entendre m'écouter. Boule ?!

- Oui ?

- Pardon ?

- Boule ? Vous avez dit boule.

- Nan, rien, lui dis-je. J'étais en train de penser, de penser à tous ces fous. Ils sont tous complètement dingues, et dans leur folie ils seraient capables de me rendre mort. Seriez-vous de ceux qui pensent que la meilleure défense serait l'attaque ?

- Il est toujours, enfin je dis toujours... il est souvent possible d'étouffer un conflit dans l'œuf, de le noyer de façon à ce qu'il n'y ai pas confrontation, me dit le loup concentré sur son jeu, confrontation violente j'entends. Par exemple, prenons l'exemple du petit garçon, on est gentil avec lui, il est gentil avec nous.

- Il est surtout indifférent.

- C'est déjà ça de gagné ! Et en tout cas, il n'est plus hostile. Bref ! Tout ça pour dire que la meilleur défense, c'est je crois, c'est je pense que c'est le dialogue. Et ça marche, souvent, pratiquement tout le temps ! Soyez gentils avec les autres, ils seront gentils avec vous. Ça se vérifie tout le temps, enfin, pratiquement.

- Et Boule, quand vous lui avez cassé le doigt ?

- Boule ? Le terroriste ?!

- L'animal sauvage à qui vous avez cassé le doigt, de qui j'ai reçu un coup de tête, et vous un coup de poing.

- Vous avez dit Boule ? Vous l'auriez donc reconnu ?!

- Non, je doute, mais j'y pense, et plus j'y pense et moins j'en doute.

- Si c'est venu comme ça, inconsciemment, c'est qu'il y a un lien, c'est sûr !

- Oui, attendez, je me remet de l'esprit. Ça va revenir. Mais, vous, vous êtes certain qu'il s'agissait de la même personne ? La personne du salon et le terroriste de bateau ? De toute façon, vous me conseillez d'en parlez, mais, vous, avec elle, n'en avez pas vraiment discuté.

- De quoi ? Avec la folle personne du perron ? Vous avez raison. Les cordonniers sont mal chaussés. Mais je nous sentais menacé. Nous étions menacés.

- Je suis moi même menacé !

- Vous avez raison, mais, j'ai été sympa, j'ai discuté ! Et en même temps je l'ai payé d'un sale coup sur le nez. J'ai eu de la chance qu'il ne soit pas cassé ! Et madame, madame, comment elle s'appelle déjà, madame...

- la vieille ?

- Oui, elle a bien failli s'en prendre une elle aussi ! Bref, tout ça pour dire que quoi déjà... Ah oui, que dans la mesure du possible, avant d'utiliser la violence primitive du sauvage menacé de mort, la défense, la meilleure qui puisse, c'est l'attaque, mais par le dialogue ! En Homme civilisé. Par la gentillesse, peut-être, par l'amabilité, sûrement.

- Hum, l'attaque par le dialogue.

- Disons le déminage par le dialogue. Le verbe, le verbe, le gentil verbe. On peut faire mille fois plus avec des mots qu'avec des poings.

- Et ignorer ?

- Ignorer c'est insulter, il faut faire attention.

- Vous avez raison. Je tacherai d'être aimable. Vous me redonneriez la part des petits gâteaux que je vous avais confié ?

- Volontiers ! C'est marrant que ça vous travaille comme ça. Je vous croyais totalement indifférent.

- Il m'a été prédit une mort imminente ! J'essaie de ne pas y penser, mais, finalement, j'y pense. Même à moitié.

- Ne soyez pas trop inquiet...

- Je ne le suis pas, mais j'aimerais ne plus avoir à y penser. Voilà tout. Je n'aime pas l'idée qu'on veuille m'assassiner, surtout pour des raisons déraisonnables, voire irraisonnées. Et ce serait à moi de déminer ? Autant le faire

maintenant ! Et dans de beaux vêtements ! Là, maintenant ! lui dis-je en me redressant d'un bond et en mettant une claque au bain pour conclure sur un beau point d'exclamation. Le petit singe sursauta.

- Attendez, Attendez, pas de précipitation, me conseille le loup.

- Pourquoi pas ?

- Il faut jouer de prudence, de malice ! De tact ! De sang froid ! laissez couler... En plus, vous n'êtes pas censé être en liberté...

- Mais je n'ai toujours pas eu de procès !

- Le gouverneur vous croit en préventive.

- Dites-lui, à lui, d'être gentil et je serai gentil avec lui. Je ne souhaite sa mort qu'à moitié. Et uniquement pour la préservation de ma propre personne. Je pense bien que vous comprenez. Quant à mon emprisonnement, je pourrai très bien avoir été libéré ! Par vous par exemple, ce qui est, de fait, l'exacte vérité. D'ailleurs, je suis libre !

- Je préférerais que vous vous sachiez sous ma responsabilité...

- L'idée ne me dérange pas plus que ça, surtout, le résultat reste le même.

- Alors, s'il vous plaît, il me faut vous redemandez de ne pas jouer d'irresponsabilité, s'il vous plaît... Ma propre position est déjà soumise à caution. Je suis votre serviteur, mais mes

pouvoirs sont limités par quelques contingences... Je ne pourrai pas plus vous aider, sinon, je veux dire. Enfin je veux dire, que quoi déjà, que vous pouvez faire ce que vous voulez, mais, s'il vous plaît, ne m'obligez pas à improviser tout n'importe quoi, n'importe comment ou n'importe où. S'il vous plaît. Surtout que je ne comprends pas vraiment les circonstances, vous savez, de ce qui vous est arrivé et tout. D'ailleurs, vous ne voudriez pas m'expliquer rapidement ? que je me fasse une idée plus précise ?

- Si, je vais vous re-expliquer. Laissez moi une minute pour me reposer, y repenser, et je vais mieux vous expliquer, lui dis-je en me asseyant dans le bain bouillant.

- Oui, s'il vous plaît. J'espère que vous n'y verrez pas de curiosité mal placée... c'est important... Oh Putain !

- ...

- Oh Putain ! J'ai perdu ! Regardez ! Venez-voir ! Échec et Mat ! Je peux plus bouger ! Je croyais qu'il déplaçait les pièces n'importe comment, et j'ai perdu ! Oh putain ! T'es un bon toi... je croyais qu'il savait pas jouer ! J'ai perdu. J'ai pas fait attention. A chaque jour sa leçon ! Du coup, je ne sais même plus ce que je disais... Quand même c'est fou, non ?! Regardez, je peux plus bouger ! Alors là ! Putain ! Regardez, c'est

son cheval, plus son fou, plus sa dame qui m'ont complètement bloqué ! Il me restait plus qu'un coup pour un bon échec et mat, là bas vous voyez, avec ma tour, et j'ai pas vu son fou ! C'est fou ! Ah Ah ! T'es un bon mon petit, t'es un bon ! ...en plus, j'ai hésité à le laisser gagner tout à l'heure quand il m'a pris mon autre tour ! T'es un bon, t'es un bon, je ferai plus attention, que cela serve de leçon, il m'aurait suffi de faire attention... Tiens, t'as bien mérité ce formidable gâteau de la victoire, dit le loup au petit garçon en le tapotant gentiment sur la tête, bref, je ne sais même plus ce qu'on disait. Vous voulez pas un massage ? que me demande le loup.

- Non merci, peut-être plus tard.

- Ça ne vous dérange pas si je me fait masser pendant qu'on discute ?

- Non, bien entendu, mais il se peut que je ne tarde plus à y aller...

- A aller où ?

- Leur présenter mes amabilités !

- Attendez, s'il vous plaît. Expliquez moi avant, s'il vous plaît...

- Je fais confiance à mon entendement, je devrais pouvoir accoucher d'une improvisation à coupé le souffle. Vous verrez, c'est sûr qu'il en auront le souffle coupé ! Ils est même extrêmement probable qu'ils s'excusent solennellement !

- Et dans de beaux vêtements ! Ah Ah ! Enfin... si j'ai un conseil à vous donner, ce serait peut-être celui de... par exemple, qu'est-ce que je pourrais vous conseiller ?

- Vous m'avez suffisamment bien conseillé. Tout va bien se passer. Mais, maintenant que j'y pense, c'est vrai que tout semble se jouer, j'ai l'impression, au grand désarroi de ceux qui pourrai entendre parler de cette histoire, jusqu'à maintenant, attendez, attendez... je crois que je dis n'importe quoi... Il ne s'est pas passé grand chose, je les plaindrai presque.

- De qui ?

- Ceux qui entendrait parler de cette histoire farfelue !

- Oh ! Tout va s'expliquer. Et pour vous dire ce que je pense, et bien, je pense que ce qu'il se passe est très intéressant ! Vous n'en n'êtes simplement pas conscient !

- Vous avez raison. Ma conscience est inconsciente. Mon discernement, aux abonnés absent. Mais il revient, il revient, je l'entends qui arrive. A cheval ! Et avec beaucoup de classe !

- D'ailleurs, en parlant de ça, il ne faut pas que j'oublie de vous donner les habits dont je vous avais parlé. Vous vous souvenez ?

- Oui oui. Je les porterai pour faire honneur à votre sympathie.

- Oh, merci !

- Mais de rien, mais de rien ! Je vous en remercie simplement.

- Et bien, de rien !

- Au fait, comment s'organise le repas ?

- J'ai délégué. Nous verrons en sortant. Mais il faut que je vous rappelle, excusez-moi, il faut que je vous rappelle, que s'il vous plaît, s'il vous plaît, j'aimerais que vous compreniez que vous êtes en état d'arrestation et que vous n'êtes pas censé vous promener, ni vous approcher de qui que soit, enfin surtout du gouverneur... C'est important que vous compreniez... (en plus, j'aurai bien aimé que vous me racontiez tout, en détail...)

- Oh, ne vous inquiétez pas. Vous êtes gentil. Ne suis-je pas sous votre responsabilité ?!

- Si si !

- Alors tout va bien se passer !

Et je me suis levé, décidé à en finir avec toutes ces farfelueries, leur expliquer que je savais, que j'étais libre, et que rien, rien, ne pourrai entraver ni ma liberté, ni mon désir d'exister.

- Attendez, on a même pas eu le temps de se faire masser ! se plaignait le loup

- Je vais vous dire la vérité... Si je me fais masser, je vais avoir envie de le faire à mon tour, et comme je ne suis pas professionnel, je vais toucher n'importe où et ce, jusqu'aux parties les plus intimes, et ce, jusqu'à ce que la personne se détende en entier certes, mais jamais, jamais au grand jamais en présence d'un enfant, aussi étrange soit-il.

- Ah, si ce n'est que ça, le petit garçon ne nous en voudra pas de le laisser en compagnie de charmantes nounous attentionnées vous savez ! Peut-être même qu'il préférerait leur compagnie ! J'insiste parce-que, c'est sûr, vous n'allez pas le regretter... Et vous serez, détendu, mais détendu... Vous m'attendez une seconde ? Je vais demander aux filles de s'occuper du petit garçon... Attendez ! Je reviens !

Le loup est sortie du bain tellement rapidement qu'il faillit tomber par terre.

- Ça glisse, faites attention ! Et demandez leur pour le repas ! lui dis-je.

- Je reviens, je reviens ! répondirent ses échos.

Le petit garçon regardait sans comprendre pendant que le petit singe essayait de manger un cavalier.

J'ai faim, pensai-je. Je ne savais même pas qu'elle heure il était. Je ne savais pas non plus comment ma résolution à aller achever mon appréhension d'une mort imminente avait pu être aussi facilement érodée par la lubricité prochaine dont nous allions jouir le loup et moi. Se faire masser. Par une amazone belle et expérimentée, une amazone qui n'a pas peur du loup. Une amazone assoiffée de sexe. Parce-que je n'avais pas peur du mot. C'était bien de sexe dont il était question. De sexe. Après tout, j'aurai bien le temps, ensuite, d'expliquer aimablement aux fous les raisons de leur dysfonctionnement.

Aurai-je ma masseuse ? faudra-t-il la partager avec le loup ? Non, je savais qu'il y en aurai au moins deux. Peut être même trois ? Quatre ? Cinq ? Cinq c'était bien, peut-être même six ? En tout cas, le nombre m'importait peu. Mais de voir le loup copuler, de voir ses yeux fermés sur le plaisir, ses râles infernaux, ses cris à la lune, tout ça n'était pas vraiment bandant. Mais, pensai-je, rien ne m'empêcherai de demander un peu d'intimité. J'y réfléchissais, et rien ne m'empêcherait de demander... Et si je me trompais ? Et si un monstre poilu arrivait pour me masser ? Ou même la vieille ? Non, elle ne viendrais jamais. Chaussures-Pointues ? pourquoi pas... Et si ma résolution d'en finir avec le procès m'obsédait ? Et si l'idée même du petit

garçon empêchait la volupté de m'envahir ? Dans tous les cas, dans un premier temps et dans de brefs délais, il était important que le petit s'en aille, jouer à chat, aux dominos, ou à je ne sais quoi.

- Allez, hop, on sort du bain, je vais te préparer, lui dis-je.

- ...

Il s'est levé doucement, et m'a suivi sans un mot jusqu'au vestiaire. Le petit singe criait, criait qu'il voulait rester. Oh ! j'ai crié, et il s'est tu.

J'ai séché le petit garçon rapidement, je lui ai passé un slip, un débardeur, un petit short kaki, et tout habillé, il s'est assis sur un petit banc en attendant. A quoi s'attendait-il, je ne savais pas, mais il attendait sagement. Le petit singe, lui, avait disparu.

Je commençais d'avoir froid, et décidai de retourner dans la salle de bain, pour m'allonger en attendant de me faire masser. Mais le petit garçon est revenu sans un mot, le petit singe aussi réapparu, et tous les deux se remirent à jouer aux échecs.

- Vous ne pouvez pas rester là, leur dis-je, les grands vont jouer à un jeu interdit aux enfants. Vous pouvez rester là en attendant, mais vous ne pourrez pas rester. Je suis désolé. Mais un jour, vous serez grands, et vous comprendrez.

Je leur dit ça comme-ça parce-que ça se voyaient qu'il ne comprenaient pas.

- ...

Ses petits yeux verts me disaient qu'ils me regardaient, mais pour me dire quoi ? Tu n'as donc pas de maison ? Maman, Papa, tout ça, tu n'en a pas ?

- ...

Le loup revint.

- Ah bah, il est tout habillé ! C'est bien ça, les filles auraient besoin d'un coup de main pour faire un super gâteau au chocolat géant ! Vous allez bien vous amuser ! qu'il dit au petit garçon et à son singe.

Deux jeunes amazones sont arrivées et ont pris le petit garçon par la main. En partant, il soutenait mon regard, comme s'il attendait que je change d'avis. Et finalement, ils furent partis.

- Les filles vont bien s'occuper de lui. Mais, ça me fait un peu de peine, me dit le loup, j'ai l'impression qu'il aurait préféré rester avec nous.

- J'y pensai, ce petit garçon étrange, n'a-t-il pas de famille ? Comment se fait-il que nous ayons, enfin, que vous, vous ayez à vous en occuper ?

- Je ne sais pas. Il n'est pas tatoué, il ne parle pas. Mais si on ne s'en occupe pas, qui le fera ?

- Il est peut-être sourd, lui dis-je.
- Non, il réagit !
- Il est peut-être muet alors...
- Non, les filles l'on entendu insulter à tour de bras !
- Alors quoi ?
- Et bien, je crois qu'il a décidé de ne rien dire...
- Pas de famille ?
- Nous pensons qu'il était lié au terroriste, son fils, ou son neveu ou je ne sais pas.
- Une filiation ? L'enfant de Boule ?
- De Boule ? Boule, le terroriste ? Alors ! Vous pensez que Boule, votre ami était le terroriste ?! Vous pourriez m'en dire plus ? C'est qui Boule exactement ? Vos relations et tout ça , je ne comprends pas... Excusez ma curiosité, mais, c'est sûr qu'à un moment il va falloir se justifier...
- Boule... Boule était. Était, je ne sais pas très bien. Une sorte de. Une sorte de métaphore ?
- Oui, mais encore.
- Boule est apparu le jour de mon enlèvement. Je l'avais déjà aperçu auparavant, mais...
- Mais ?
- Je ne sais pas. Attendez, je me suis fait une joie de m'imaginer copuler avec un groupe

d'amazones lubriques ! Elles vont bientôt arriver ? Et vous avez demandé pour le repas ?

- Heu oui... Elles se préparent, on a encore quelques minutes... Mais Boule, s'il vous plaît...

- Et le repas ?

- Oui, oui, ça avance aussi... on a au moins une heure, une heure et demi devant nous. Et Boule ?

- Comme je vous avais dit. Je crois, je crois qu'elle avait mal très mal pris le fait de s'être fait ignorer par Chaussures-Pointues. Et puis, quand on a été boire un coup aussi. Avec le vieux.

- Avec le vieux ? Mais de quoi vous discutiez ?

- De quoi nous discussions déjà... je ne me souviens plus, vous avez raison.

- Vous ne vous rappelez de rien ?

- J'ai du mal à me souvenir en effet... attendez... Ah !

Et puis, j'ai voulu garder ma réflexion pour moi comme si ce à quoi je pensais aurait eu pu m'accuser... Boule attendait une boule, je me suis souvenu. Le petit garçon ?! et je me suis empêché d'y penser.

- Quoi ?! Vous vous souvenez de quelque chose ? me demande le loup.

- Oui. Au bar, Boule voulait qu'on parle...

- Qu'on parle de quoi ?
- Qu'on parle d'une boule qu'elle sentait venir.
Le vieux l'a fait accoucher je crois.
- De quoi ? vous voulez dire qu'elle (qu'il ?!)
était enceinte ou quelque chose comme ça ?
- Je ne sais pas très bien. Je n'écoutais qu'à
moitié, lui dis-je.
- Je ne comprends déjà pas grand chose, mais
là, je comprends encore moins.
- A qui le dites-vous. J'ai moi-même du mal à
raisonner. Je rêve, voilà ce qui se passe. Plus ça
va, et plus j'y pense.
- Vous vous souvenez au moins si Boule était
la personne dans le salon ce matin ? Vous savez
celle de qui j'ai reçu un coup de poing...
- J'ai moi même reçu un coup de boule...
- Donc, c'était Boule qui vous avait frappé ?
- Je doute, et j'ai douté, je me souviens. Ce
serait fou de recevoir un coup de boule qui ne
soit pas de Boule... Vous ne pensez pas ? Et je
peux vous confier autre chose maintenant que j'y
repense, au sujet des boulets...
- Des boulets de quoi ? Des boulets de
canon ?!
- Oui. Je suis troublé. Je pense,
rétrospectivement. Même si je crois y avoir
pensé dans l'instant. Je vois difficilement
comment les boulets ne pourraient pas avoir de
rapport avec Bou... Ah ! Les voilà ! Bonsoir

Mesdemoiselles ! Ah ! Elles sont belles ! Et elles sont huit !!!

Huit Amazones enroulées dans de petites serviettes blanches découvrant leur petites jambes musclées, leurs petits pieds, leurs petits doigts de pieds, leurs petits ongles blancs. Et elles étaient belles. Belles comme, comme, belles comme les blés. Je n'avais jamais remarqué. Il y en avait des brunes, et des blondes, des rousses, des petites et des grandes, des cheveux courts et des cheveux longs qui sentaient tous très bon.

- Je rêve, dis-je au loup.

- Ah Ah ! La vie est un songe, la vie est un songe !

Elles posèrent des coussins sur les tapis, puis des serviettes et m'invitèrent à m'allonger. Le loup me regardait me régaler.

- Et vous, où allez-vous vous faire masser ? lui dit mon inquiétude.

- Oh, juste à coté, je ne serai pas loin.

- Justement...

- Oui ?

- Je ne suis pas sûr de pouvoir en profiter sans un brin d'intimité. Ni voyez rien de personnel...

- Oh, je ne vous dérangerai pas ! (même s'il me tarde d'avoir les détails de vos réflexions, vous savez, concernant bou...)

- Je n'oserai pas vous demander, pourtant je pensais pouvoir le faire, mais, finalement, laissez moi oser, laissez-moi vous demander de me promettre d'être discret, de ne pas hurler, ni d'émettre de râles infernaux témoignant de votre virilité, s'il vous plaît.

- Ah Ah ! Il est plutôt probable que je m'endorme ! Dans même pas une minute, vous m'aurez déjà oublié !

- Soit, je vous remercie, lui dis-je en me mettant à l'oublier, lui et le reste, immédiatement. Donc ! Je me mets comment ?!

Les filles m'ont mis sur le ventre, ont posé ma tête sur les genoux tout doux d'une tendre demoiselle et elles ont commencé à me masser les mains, la plante des pieds, les mollets, et les cuisses, en faisant attention à ne pas me toucher les fesses.

- N'hésitez pas, leur dis-je. Vous pouvez y aller.

- Oui Oui.

J'ai fermé les yeux, et j'ai senti une vingtaine de doigt danser sur mes jambes, une dizaine sur mes fessiers, quinze autres sur mon dos, dont

cinq ou six faisant l'aller-retour sur ma colonne vertébrale. Mes mains, esclaves des leurs tandis que ma tête était caressée par la douceur de mon oreiller. Je n'en pouvais déjà plus, j'ai bandé.

Elles m'ont appliqué une crème de lait de coco partout où elles pouvaient. J'ai ôté une de mes mains pour caresser mon coussin lorsque l'une d'elle décida de me masser avec ses seins. Une lumière m'a traversé, j'en étais sûr, j'en étais certain, je rêvais tout éveillé.

Boule, le coup de boule, les boulets, tout ça était lié. Et le petit garçon ? Ah, je ne devrais pas y penser, pensai-je. Mais, j'y pensai. J'y pensai. Et mon érection disparu comme elle fut venue.

Et puis c'est revenu, les yeux fermés sur des cuisses parfumés, pendant que des seins moelleux, des seins remplis de désir à boire à volonté, pendant que j'étais massé, trituré, enveloppé d'infini, j'ai levé les yeux vers le visage de mon coussin qui les regardait s'attendrir. La jeune femme, brune, au regard profond, elle souriait, puis s'est relaxée, alors, Vous permettez ? - Oui oui. Alors, j'ai embrassé ses cuisses de jasmin, sa fourrure dorée, j'ai caressé ses reins, sa serviette est tombée, je me suis dressé sur le côté et j'ai pris ses seins en pleine bouche, comme un nouveau-né.

Ceux qui me massaient continuaient sur ma jambe, puis deux nouveaux les ont secouru, en trois secondes à peine, j'eus des seins sur tout le corps. J'étais littéralement inondé. Ma bite fut prise en otage par dix doigts, puis par une bouche, par deux bouches, moi même, occupé de mon côté, eu à m'occuper de deux langues qui m'embrassaient, et de trois clitoris mignons et cochons. Mes pieds eux même furent réquisitionnés. Labeur voluptueuse.

J'eus à me mettre sur le dos pour alléger le poids de leur lubricité, mais elles redoublèrent d'activités en me chevauchant chacune leur tour dans des sourires sincères et des gémissements égoïstes. Elles étaient ivres. J'ai ouvert les yeux, Amazone bourrée ? - Oui... Oui...

Je ne les contentais plus. Je ne leur suffisais plus, il a fallu qu'elles s'occupent d'elles entre elles. Elles étaient belles, mais elles n'étaient plus humaines. Une troupe de femelle ? Une troupe de louve qui venait m'offrir leur croupe à déguster. Suc au milles épices. Mes doigts aspirés par leurs grottes organiques. Le plaisir, leur plaisir, en les voyant, ce n'était plus à moi qu'elles pensaient, c'étaient à elles. Ce sont elles qui se massaient. Je n'avais rien contre, mais moi qui pensait avoir la primauté d'être le complément d'objet direct, je me suis retrouvé à subir leur excès. Je n'étais même pas sujet, j'étais

agent. Impossible pourtant de m'en plaindre. La raison dans ces moments est telle qu'on peut faire de soi n'importe quoi. Et elles le savaient. Ça ne va durer, leur dis-je, tout cela va bientôt être terminé. - Oui, Oui... - Je vais bientôt exploser, allons-y doucement, je voudrais profiter de l'instant... - Oui. Oui...

Je ne savais même plus qui était qui. Leur langues, leurs sexes, leurs seins, leurs gémissements et leurs sourires devenaient, se transformaient en une seule et même entité. Je ne faisais plus l'amour avec des femmes je le faisais avec le sexe, avec un grand X qui sentait et la noix de coco et au moins trois ans d'abstinence.

Pourquoi tant de passion, si subitement ? Qu'est-ce qu'il leur arrivait ? L'orgasme. La folle sensation de vivre. Un doigt d'honneur à la mort. Se reproduire, l'ivresse du plaisir. Elles avaient soif, soif de moi. Elles voulaient me boire. Et j'étais bu. J'étais sucé par les échos de leurs gémissements, par les éclats de leurs bijoux, en or et en argent, par le parfum doux de leurs cheveux, et par la tendresse de leurs caresses.

Aphrodite me regarda de ses yeux de pierre sans pupille subir sa volonté, et je lui ai donné ce qu'elle voulait les yeux fermés.



Je me suis réveillé seul dans l'immense salle de bain sous un murmure d'andantino quasi allegretto. L'ombre d'une Shéhérazade mystique planait ici et là. Je sentais son parfum de rose et sur mon épaule se reposait quelques cheveux abandonnés. J'avais le sexe groggy, ce n'était pas douloureux, mais en y touchant je sentais des picotements comme si on m'y avait fait un suçon. Et en y réfléchissant, même un cours instant, c'était bien ce qui m'était arrivé, j'avais été suçonné, complètement suçonné, puis abandonné comme une chaussette trouée. J'ai attrapé quelques souvenirs pour en faire un bouquet mi-figue mi-raisin, fruit de leur caprice lubrique qui pour prix d'un massage me coûtait un point dans le dos, une barre. Les filles m'avaient bloqué quelque-chose. Un comble, pensai-je, pour un massage. Et Barre, j'avais presque oublié Barre. Chère Barre défunte, dont le destin maintenant me paraissait lointain, le devenir atomique incertain.

J'avais été égoïste, elle qui m'attendait sûrement quelque-part.

Je me suis levé, et j'ai été prendre une douche dont l'eau mit beaucoup de temps à chauffer. J'ai pissé trois gouttes et je suis parti prendre un café froid, sans sucre, les pieds dans l'eau. Sur la

petite table, j'avais aussi des cigarettes et un briquet. Et j'ai fumé. J'ai fumé seul sous le stoïcisme et le regard vide du conseil des dieux de l'Olympe. Ils étaient là autour de moi à rester à rien faire, moi qui les croyais occupés. Zeus, Héra, Poséidon, Ares, Hermès, Héphestos, Athéna, Apollon et Artémis. Un peu en retrait, Hestia, Déméter, Aphrodite et Dionysos, qui demandaient toujours autant d'alcool et d'amour, et Hadès, Hadès qui m'attendait, qui me regardait d'un drôle d'œil qui faisait peur. Ils étaient tous là, à remettre au lendemain leur tache du quotidien. Procrastination divine. Pourquoi s'en priver alors que pour eux le temps n'est rien. Ils n'avaient même pas besoin de manger. Et la selle ? pensai-je, ils ont des fesses, mais d'anus ? Ont-ils un trou du cul ? Eux ne mangeaient rien, mais moi, j'avais faim.

Je suis sorti, et en sortant, dans le noir, j'ai trouvé le petit garçon assis sur un banc qui jouait aux échecs avec le petit singe. Et je l'ai vu qui me regardait.

- ...

- T'es tout seul ? Il est où le loup ?

- ...

Il m'a montré des vêtements en lin d'un blanc éclatant. Je les ai enfilés. Il me prit par la main et nous avons remonté les escaliers.



Sous le ciel tout étoilé, le parfum des émeraudes grandiloquentes habituées aux durées lumineuses des dieux de l'Olympe chantaient un hymne à la mort. Quoi ?! Ils me faisait penser n'importe quoi. C'était leur technique à eux d'entrer dans les pensées des gens pour leur faire perdre la raison voire, les faire culpabiliser, les inquiéter. Mais, moi, je n'avais rien fait ! J'avais bien confiance en l'issue de mon procès. Et quel procès. Après tout, j'y pensai, il me suffirait de refuser d'y assister, il me suffirait de faire comme si de rien était. Après tout, je n'ai même pas reçu de courrier officiel, ni de coup de fil important. Seul le loup était venu me prévenir que quelque-chose se tramait, mais après tout, malgré les preuves de bon sens dont il me fit preuve, justement, il restait humain, il pouvait s'être trompé. Et même si, il suffirait d'imposer sa volonté, voire même de ne pas y penser. Rien de très compliqué, finalement, l'important, pour l'instant, c'était le repas, il me fallait manger, et en grande quantité.

Le petit garçon connaissait bien les lieux, en sortant il tourna sur la droite, nous longeâmes le mur de la maison, nous entrâmes par la cuisine, nous traversâmes le couloir, et nous arrivâmes dans le salon.

A table, le loup réfléchissait en buvant du vin rouge et en fumant sa pipe. Une amazone attendait derrière lui. Lorsque nous fumes arrivés, il se leva.

- Ah ! Vous voilà ! Vous avez bien dormi ? Oh, vous avez trouvé les vêtements ! Vous êtes splendide ! Asseyez-vous, asseyez-vous ! Et ne vous inquiétez pas pour le gouverneur, on me prévient lorsqu'il se réveillera.

- Merci, mais je n'étais pas inquiet.

- Ah Ah ! Oui, je sais.

Le petit garçon m'a lâché, il est parti s'asseoir à table et a commencé à grignoter en balançant ses jambes. Le petit singe s'est assis sur ses genoux.

La table était bien garnie, mais semblait abandonnée. Six couverts. Des radis, du pain, du poulet, des frites. Je me suis installé à côté du loup, son sourire me dit :

- Regardez ! Regardez !

Il a soulevé une serviette et ma montré un seau à champagne. Il en a sorti une bouteille toute fraîche en chantonnant Taindaiinn ! Il était très content.

- Oh... lui dis-je, c'est parfait, je pourrai les recevoir dans la gaieté. J'y ai pensé vous savez, en fait, je vais faire comme si de rien était. Je n'ai rien à me reprocher, et j'ai décidé de ne rien avoir à leur reprocher non plus. Comme ça, c'est fait. On en parle plus. Si débat il y a, alors, je ferai passer leur responsabilité à la fatalité. Je leur expliquerai que dans leur folie, ils s'étaient tous trompés, qu'ils n'étaient pas responsables de leurs erreurs, et que les dieux, forces motrices du destin implacable, n'ont rien à dire concernant le cours des événements. Je les ai vu dans le bain, ils étaient tous là. Ils ne savaient pas quoi dire... d'ailleurs, ils ne dirent rien. Vous me serviriez un verre ?

- Oui bien sûr ! Je n'ai qu'un verre à vin mais...

- Peu importe le contenant, le contenu est important !

A table, le petit singe léchait des os de poulets en se disant à lui-même que c'était très bon, meilleur que ce qu'il avait pu en penser. Je commençai à le comprendre, pensai-je, jusqu'à ce qu'il m'aperçoive et qu'il se mette à crier un

CraaCraa Craaa ! incompréhensible et agressif. Bouh ! je cri pour l'effrayer, et il se tût. Le petit garçon dessinait des formes avec des frites avant de les manger, en les inspectant une à une consciencieusement.

- Écoutez, ça va vous intéresser... Je voulais garder ça secret, mais mes filles ont trouvé une cave digne d'un conte de fée ! me dit le loup en aparté en soulevant ses sourcils jusqu'au ciel et en commençant d'ouvrir la bouteille.

- Oh... quelles drôles d'amazones vous avez donc. Il faut que je vous le dise, parce-qu'après tout, je vous le dois bien, je n'ai pas eu que des pensées pastelées sur vos amazones, lui dis-je. La première fois que j'en ai vu une, c'était à cette table, à coté de la place du petit garçon, et elle a vomi. Je ne pourrai vous décrire ce que son corps rejeta, mais elle fit porter la faute aux circonstances, ce qui, de fait, n'étant pourtant pas sans fondement, me parût cavalier. Elle m'irrita quelque peu, si bien, qu'au moment d'aller me doucher, préférant passer premier, je l'ai poussé d'une douce violence, et m'attendant à une vengeance sévère, elle ne put que balbutier quelques gémissements, un ou deux pour être exact. Vous comprendrez que pour une amazone, pour une guerrière sans foi ni loi ma déception fut à son comble. Amazone, mon cul oui !

pensai-je tout haut. Mais, peut-être me suis-je trompé, peut-être tout cela n'était que façade, peut-être qu'accoutrement singulier, peut-être ne s'agissait-il que qu'un déguisement ! maintenant que j'y pense...

- Je ne sais pas, me dit-il un peu peiné.
Attendez, j'ouvre la bouteille.

- Attendez, je n'ai pas terminé.

- Ah, alors continuez...

- Donc, ah, je ne sais plus où j'en étais. J'ai un problème avec les mots, vous avez remarqué ?

- Mais non, mais non.

- Mais si, mais si, je vous jure, mes envolés lyriques ne volent plus très bien...

- Mais si mais si.

- Bref, tout ça pour dire, que, le lendemain, je l'ai revu, et alors que la vieille m'empêchait de deuille, cette même amazone-mon-cul fut de tout cœur avec moi. Ça, c'était faire preuve de sympathie, je ne pouvais plus lui reprocher.

- Ah ! Voilà qui fini bien !

- Attendez, ce n'est pas terminé...

- Ah... excusez-moi, allez-y. Au fait, qui deuillez-vous ?

- Une barre beige et belle, mais attendez, donc, ensuite, et bien, j'ai vu qu'elles ne manquaient ni d'empathie, ni d'appétit. Qu'elles m'estimaient, qu'elles étaient, qu'elles étaient quoi... Ah, je reperds mes mots... laissez tomber.

Je vous raconterai après. Champagne !!! lui dis-je un peu déçu de ne pouvoir recoudre le fil de mes souvenirs d'une manière claire et détaillée.

- Champagne !

Le loup ouvrit la bouteille, Poum ! fit le bouchon, et Oh ! fit l'enfant dans un très beau fa bémol. Le petit garçon avait émis un son !

- Ah Ah ! rit le loup, vous voyez, je vous avez dit qu'il avait de la voix cet enfant là !

- Je n'en doutais pas, mais attention, le champagne s'échappe !

- Ohlala !

Le loup bu la mousse au goulot, en bu encore trois bonnes gorgées et me tendit la bouteille avec un grand sourire. Ah, c'est bon, qu'il disait. Et il avait raison, j'aurai pu la boire entière mais de petites bulles dans ma gorges me demandèrent un peu d'air. J'ai roté, le petit garçon a rigolé.

- Ah Ah ! rit le loup pour l'accompagner.

De les voir rire, je n'ai pu m'empêcher de recommencer, j'ai avalé trois mètres cube d'atmosphère et j'ai commencé un concert de rots sonnants et trébuchants et ils sont arrivés, Chaussures-Pointues, le vieux et le bonobo, qui eux, n'étaient pas très heureux. Ils se sont assis.

- Bonsoir, leur dis-je pour être aimable.

- Bonsoir Monsieur, dit le bonobo.

- Bonsoir, me dit le vieux.

Chaussures-Pointues me regarda moi puis mes vêtements. Ils semblaient faire effet. Elle voulait me dire, qu'ils étaient beaux, qu'ils me subliment, qu'elle était désolé de ne pas avoir pu copuler, sans pouvoir donner d'explications probantes, elle voulait me dire qu'elle avait été inquiète pour moi, qu'elle s'était enquis de ma santé, que le loup l'avait rassurée, et qu'elle était ravie de pouvoir partager un plat de radis en ma compagnie, mais j'ai lu dans ses yeux brillants qu'un malaise empêchait tout débordement sentimentaux. Sa volonté romantique m'encouragea dans la courtoisie, j'allais prendre de ses nouvelles lorsque le loup lui demanda :

- Comment se porte votre grand-mère ?

- Elle s'est endormie... répondit-elle accompagnée de trois longs points de suspension traduisant un soupir mêlé d'espoir et de crainte.

- Après une bonne nuit de sommeil elle ira beaucoup mieux ! dit le bonobo en se servant un verre de vin. Je vous sers, peut-être ?

- Non merci, répondit-elle en s'allumant une cigarette. Et vous, comme ça, pour l'occasion, vous ouvrez une bouteille de Champ' ?!

- Oui, lui dis-je, nous célébrons la vie !

- Vous l'avez trouvé où ? J'espère qu'elle est pas à elle...

- N'y voyez rien d'impoli... lui dit le loup. Cette bouteille fait partie de ma réserve personnelle. Il aurait pu s'agir d'une célébration, mais, parfois, les bonnes choses n'attendent pas les occasions. Partagez donc un verre, tenez je vous sers. Ne vous obligez pas à le boire, sa présence suffit à embaumer les cœurs.

- ... ah ouais "embaumer les coeurs"... chui crevée, j'vous jure j'ai l'impression d'vivre un cauchemars.

- La vie est un songe, lui dit le vieux en croquant un radis et en paraphrasant le loup. La vie est un songe, la vie est un songe !

- Vous pourriez citer vos sources, lui dis-je.

- "Qu'est-ce que la vie ? un délire", récita le loup, "Qu'est-ce que la vie ? Une ombre, une illusion ; et le plus grand des biens ne compte guère. Oui, toute la vie est un songe ; et les songes eux-même, que sont-ils ? Songe !" mais je ne sais plus qui c'est... Pablo... ou Pedro... Un nom italien, espagnol, amérindien ?

- Moi aussi, j'ai oublié, dit le bonobo.

- Attendez, Indien ? Par hasard, ne serait-ce pas notre cher Hippi-Pieds-Tatoués-L'indien ?! demande ma stupéfaction qui attendait des nouvelles de son poulain.

- C'est qui lui ? demande le bonobo.

- L'indien, leur dis-je.
- L'indien ? demande le vieux.
- Oui, l'Indien.
- L'indien mort ? me demande le loup.
- Peut-être, c'est un romantique, alors, peut-être que, pensai-je.
- C'est qui l'indien mort ? demande le vieux.
- P-Mille quat'cent truc, dit le loup.
- Le jeune là ? demande le bonobo
- Ah ! Le jeune mélancolique ? répète le vieux.
- C'est vrai qu'il était déguisé en indien ! dit le bonobo. Et il où au fait ?
- Il a disparu, dit le loup, on ne la pas encore retrouvé.
- C'est vrai ça, je me demande bien où il est... que se demande le vieux.
- "Il est partout et nul-part, il n'est jamais et toujours, il est l'être aimant, qui dans sa solitude attend témoignage d'un cœur brûlant." C'est de moi, c'est joli, vous ne trouvez pas ? leur dis-je. En tout cas, il est tout près. Il ne devrait pas tarder à se manifester, je sens qu'il n'est pas loin.
- Attendez, vous parlez d'qui là ? demande Chaussures-Pointues.
- De votre bien aimant, évidemment, lui dis-je, fermez les yeux, et vous le verrez larmoyant...
- Mais de quoi vous parlez... Vous parlez de qui là ?

- Excusez-moi, je ne voudrais pas remuer le couteau dans la plaie.

- Dans la plaie de quoi ?!

- Vous ne deuillez donc toujours pas ce défunt indien ? Vous êtes toujours abasourdit ?

- Bah non chui pas abasourDITE ! et arrêtez avec ça ! Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est mort d'abord ?! Vous l'avez tué ou quoi ?!!

- Excusez-moi, oublions, trinquons, trinquons à l'amour, à la liberté, à la Liberté de l'Amour, et l'Amour de la Liberté !

- Ouais, c'est ça ouais, trinquez trinquez pendant qu'vous pouvez en profiter !

- Ah oui ! C'est vrai que vous vous êtes fait arrêté ! me dit le vieux.

- Absolument rien d'officiel... Je joui de la liberté. Et même si j'en avais été bafoué, je crois que vous en porteriez une lourde responsabilité, vous monsieur, qui, vous, qui par des insinuations infâmes auriez fait de Boule un terroriste, et de moi, son complice.

- Boule ? demande le bonobo, le terroriste ? Alors, ça y est ? On sait comment il s'appelle !

- Non, répond le loup très calmement, nous ne savons pas.

- Nous savons, dit le vieux, nous savons ! nous savons que vous, Monsieur (en s'adressant au loup), et moi (en se pointant du doigt) nous avons été agressé par la même personne !

- Balivernes, lui dis-je sur un ton condescendant. Vous n'en savez rien, d'ailleurs, devrais-je vous rappeler, que, moi même, j'ai été agressé par un violent coup sur le nez.

- Ah oui, un coup de boule ! dit le bonobo

- Comment vous le savez ?!

- Excusez-moi, c'est moi qui leur ai dit... m'explique le loup, extrêmement gêné.

- Ne soyez pas triste mon ami, lui dit mon amitié, puisqu'il ne s'agit que de la stricte vérité.

- En tout cas ! reprend le vieux, excusez-moi, je suis désolé de le penser, mais le terroriste semble bien être lié à votre personne.

- La vraisemblance est une catin aveugle ! Comme vous d'ailleurs, oseriez-vous nier votre cécité ?!

- Il y a des sens qui ne trompent pas !

- Et d'autres qui tromperait ? Par essence, les sens sont subjectifs, lui dis-je, assujettis à votre sensibilité ! Soyons objectifs, s'il vous plaît.

- Monsieur n'a pas tort, dit le bonobo au vieux.

- Pourtant, croyez-moi, repond-je, en toute sincérité, je commence bien à me douter que tout cela tourne autour de moi, comme un tourbillon sur une maison. A mes dépends, évidemment.

- Et quoi ? Qu'est-ce qui vous rendrait aussi important ? me demande Chaussures-pointues,

qui assurément n'était pas encore mise au courant.

- C'est que je rêve ma chère, et ce n'est pas qu'une impression. Tout s'accorde à justifier cette sur-réalité. Je commence à en avoir conscience, ainsi, je devrais bientôt pouvoir être en mesure d'interpréter, et le passé, et le futur, et le présent. Vous même, si mes calculs sont bons, ne devrez plus qu'être produit de mon imagination.

- Bah, ça c'est la meilleure. C'est moi ouais ! JE fais un mauvais rêve, et c'est VOUS qu'êtes dedans !

- Mais mon inconscient pourrait en décider autrement !

- Bah, ouais, vous décideriez, vous prendriez les décisions pour moi, vous pourriez faire de moi c'que vous voulez, vous...

- Oui, quand je pourrai le contrôler ! Je ne vais pas vous faire la liste des objets qui m'ont amené à y penser (bien que si vous me le demandiez, je pourrai vous en faire profiter). C'est fou, c'est absurde, mais c'est un fait. De toute façon, je vous aime bien Chaussures-Pointues, je ne vous voudrais aucun mal, et je pourrais même vous vouloir du bien ! Votre volte-face lubrique m'a un peu décontenancé, enfin surtout Boule, mais après tout, comment vous en vouloir, puisque votre position n'aurait été que conséquence du jeu de mon imagination.

Vous noterez l'utilisation du conditionnel... puisque pour l'instant, il semble certain que je ne sache pas très bien...

- Alors, vous feriez mieux d vous taire. Et c'est quoi cette histoire de volte-face ?! qu'elle me demande. Et c'est qui Boule ?

- Nous trouverons une occasion plus propice pour en parler, lui dis-je, je ne voudrais mettre personne mal à l'aise.

- Ah ouais, vous êtes comme ça, vous. Ça y est, vous avez trouvé des bonnes manières ?!

- Oui, je suis en train ! Le loup m'y a encouragé. Je me suis décidé, malgré les circonstances, à prendre la liberté d'être sympathique.

- Ça, c'est une bonne idée ! dit le bonobo, mais Boule, c'est qui Boule ? (et le loup, c'est qui c'est vous ? qu'il demande au loup)

- Ah, je ne saurai pas par où commencer... lui dis-je

- Vous n'avez qu'à commencez par le commencement !

- Et bien, tout à débuté par un soir d'orage, je criais lorsque la vieille me rapta et... Monsieur, leur avez-vous parlé de mon rapt ? demande-je au loup fasciné par les formes rondes de Chaussures-Pointues, Monsieur le Loup ?

- Heu, et bien, non.

- Voudriez-vous messieurs que je vous donne quelques détails de mes aventures ?

- Avec plaisir, dit le bonobo, j'aime les aventures.

- Moi, j'aime les détails, dit le vieux.

- Alors, Il pleu...

Alors ! une amazone est arrivée avec un courrier et m'a coupé dans mon élan.

Le loup l'a pris dans ses mains, l'a décacheté, et a quand il eut commencé à la lire, ses sourcils montaient et descendaient au gré de leurs interprétations. Tout le monde étant très curieux, tout le monde s'est tu, sauf le vieux :

- Bah, allez-y racontez ! qu'il me demandait.

- Chut, répondit le bonobo, monsieur lit un courrier qui semble être d'une importance sévère.

- Lequel des monsieur ?!

- Ce n'est pas moi, lui dis-je. En attendant, je vais satisfaire votre curiosité. Donc. Voilà : Il pleuvait, il pleuvait fort. Et tout le monde dormait. Derrières des fenêtres entrouvertes dansaient d'effrayants halos bleus sur fond de chambres tristes. Le vent s'énervait. Il était seul aussi et j'ai...

- Il s'agirait d'un courrier de votre jeune ami, dit le loup, excusez-moi de vous avoir coupé...

- Hippi-Pieds-Tatoués-l'Indien ?!

- Ah ! sourit le bonobo, qu'est-ce qu'i nous raconte de beau ?

- Son parcours aux enfers ! Le courrier doit débordé de romantisme, lisez-le nous monsieur, dis-je au loup, je sens déjà l'émotion.

- Ça semble vous être destiné mademoiselle... excusez-moi, j'aurai du vous la donner avant, dit-il en tendant la lettre à Chaussures-Pointues, désolé...

Elle tira une latte sur sa cigarette, et parcouru le courrier toute troublée. Le loup, s'est servi un verre de champagne qu'il bu d'une traite pendant que le bonobo mangeait un bout de pain beurré, que le vieux tendait l'oreille pour écouter, que le singe jouait avec ses crottes de nez, que le petit garçon grignotait, et que je les regardais feinter l'indifférence.

Chaussures-Pointues s'est levé, a soufflé "N'importe quoi..." en me regardant moi, puis elle a pris ses cigarettes, et a disparu en laissant et le courrier, et un parfum de midinette. "J'vous laisse, je reviens."

Le loup, s'est excusé, s'est levé, et est sorti, comme pour l'accompagner.

- A tout à l'heure ! leur dis-je en attrapant le courrier.

- Alors ?! Quoi ? demande le vieux.

- Attendez, lui dis- je, je la lis.

- De quoi ça parle ? Vous avez la lettre là ?
Vous pouvez pas la lire à voix haute s'il vous plaît ?

- Oui, volontiers, lui dis-je, écoutez :

"Chère Amie,

"Rien au monde n'est plus beau que le bonheur, que la beauté, que la douleur de ne pas être aimé. Aussi loin que vole le vent, mes sentiments sont plus grand que les cigognes réunis. Rien, non rien, ma chère ami n'est plus beau que le bonheur d'être ignoré. Ainsi est faite la vie qui d'obstacle en tremplin fait des hommes de tristes pantins. Il est égoïste d'aimer, dans de simple appareil, il est triste de ne pas être aimé. J'ai voulu faire de moi l'objet de tes désir, mais en voulant me transformé, je n'ai pu me résoudre à m'oublier. Tu es tout ce dont mon cœur à besoin, alors que je ne te sers à rien. J'espère que tu pourra m'oublier, pour être heureuse, je te dédie ces quelques vers qui peut-être un jour de feront souvenir, qu'un jour, un homme simple t'a chéri. Ma chère ami, vie d'eau fraîche jusqu'aux cieux, je m'en vais à jamais en te disant adieu. "

- Et c'est pas signé ? que demande le vieux.

- Et bien non. Mais ça ne fait pas de doute, c'est pour Chaussures-Pointues, vous ne pensez pas qu'elle puisse être adressée à la vieille ? Si ?

- Pourquoi pas ? C'est peut-être pour moi ! Et puis, si c'est pas signé, comment savoir qui c'est qui l'a écrit ?

- Allons ! Ne nous laissons pas distraire par des suppositions ! lui dis-je, je signerai la prochaine fois.

- Vous ?

- Il m'arrive d'oublier de signer, oui !

- Mais c'est vous qui l'avez écrit ce courrier ?

- Vous ne le trouvez pas beau ? D'une belle beauté ? S'en est bouleversant... un vrai don pour la poésie, leur dis-je, voire même pour l'humanité !

- C'est pas terrible oui, dit le vieux. Je suis sûr qu'en plus c'est rempli de faute d'orthographe. Et c'est vous ou quoi ?!

- Qu'en pensez-vous monsieur le bonobo ?

- Moi ?

- Oui vous !

- Et bien, je ne sais pas. Je crois que j'aime bien la partie avec : " La vie est faite d'obstacle et de tremplin qui fait des hommes de tristes pantins", dit le bonobo, même si grammaticalement, ça me semble douteux.

- Ça l'est, ça l'est ! dit le vieux, moi j'aurai plutôt dit : La vie, pleine d'obstacles et de

tremplins, fait des hommes de tristes pantins", encore qu'il faudrait trouver peut-être quelque-chose de plus romantique concernant le "pleine" que je ne trouve pas suffisamment profond. (et c'est vous ou quoi ?)

- Oui, nous pourrions dire, la vie, faite d'obstacles et de tremplins, fait des hommes de tristes pantins. C'est que j'aime l'idée de départ, lui répond le bonobo, par contre, je ne comprends pas la partie avec les cigognes. Vous croyez que ça aurait un rapport avec le fait, vous savez, qu'elles apportent les enfants ?

- Vous pouvez nous relire le passage des cigognes ? me demande le vieux. Et c'est vous ? ou c'est pas vous ?

- Oui, lui dis-je, je vais vous relire le passage, attendez... attendez douwu de we... vow.. vent.. Voilà : "Aussi loin que vole le vent, virgule, mes sentiments sont plus grand que les cigognes réunis. Point" Vous avez raison leur dis-je, il y a une faute d'orthographe. A cigognes réunies sans e, il a juste mis un s. Une petite faute d'accord, pas bien grave, mais, c'est vrai, c'est vrai, il faut le reconnaître. Je ferais plus attention la prochaine fois.

- Vous ?! me demande le vieux. Bon dieu, c'est vous ou c'est pas vous ?

- De quoi ? moi ? C'est pas moi ! Et oui. Il m'est déjà arrivé de faire des fautes d'accords. Des oublis !

- En tout cas, dit le vieux, je ne comprends pas très bien l'allégorie. "Aussi loin que vole le vent, mes sentiments sont plus grand que les cigognes réunies." C'est un peu n'importe quoi.

- Licence poétique. Ou pour la rime... dit le bonobo.

- Avec quoi ?

- Je ne sais pas, j'ai dit ça comme ça. Avec chère amie, je crois, non ? Peut-être. En tout cas, c'est mignon. C'est rare de nos jours de voir des messages d'amour.

- Vous pourriez me relire le courrier ? me demande le vieux.

- Oui bien sur, lui dis-je, je commence par le début : "Chère Amie, à la ligne, Rien au monde n'est plus beau que que le bonheur. Que la beauté. Que la douleur de ne de ne pas être aimé. Aussi loin que vole le vent (Ah là, c'est la partie avec les cigognes !) mes sentiments sont plus grands que les cigognes réunis. Rien. Non rien. Ma chère ami n'est plus beau que le bonheur d'être d'être d'être ignoré. Ainsi est faite la vie qui d'obstacle en tremplin fait des hommes de tristes pantins. (c'est bien vrai que c'est bien dit !) , Il est égoïste d'aimer, dans de simple appareil, (là, je me demande s'il n'aurait pas fallu accorder

aussi, vous savez mettre au pluriel, de simple appareil) il est triste de ne pas être aimé. J'ai voulu faire de moi l'objet de tes désir, mais en voulant me transformé, (Ah ! là, c'est sûr, il y a une faute, à transformé, il fallait l'indicatif, parce-qu'on peut dire prendre, vous voyez ?)

- Non, je ne vois pas. Continuez, me dit le vieux.

- Oui, attendez, Donc. Deux points, ouvrez les guillemets, je n'ai pu me résoudre à m'oublier. Tu es tout ce dont mon cœur à besoin, alors que je ne te sers à rien. J'espère que tu pourra m'oublier (ah, une petite redondance, c'est dommage, - Après, après. - Oui.) Pour être heureuse, je te dédie ces quelques vers qui peut-être un jour te feront souvenir, qu'un jour, un homme simple t'a chéri. Ma chère ami (comme c'est une femme, je crois bien qu'il aurait fallu mettre un e à ami, bref !), vie d'eau fraîche jusqu'aux cieux, je m'en vais à jamais en te disant adieu. Fermez les guillemets, leur dis-je. Un vrai feu d'artifice poétique.

- Mouais, en tout cas, ça nous dit pas où il est dit le bonobo.

- Moi, j'trouve que ça vous ressemble un peu, moi, j'crois bien qu'c'est vous qui l'avez écrite ! me dit le vieux.

- Moi ? Et pourquoi ?

- Ho... je sais pas, mais ce style alexandrico-alembiqué fait penser à vous.

- Que sauriez-vous de moi ?

- Oh, l'amour donne des ailes, vous le savez. Il rend aussi aveugle ! Ah Ah ! dit le Bonobo sans laisser au vieux l'occasion de se justifier.

- Je ne vois pas où voulez en venir... répond le vieux.

- Ah Ah !

- Oh Oh !

- Ah... Personnellement, j'aurai du mal à comparer, reprend le bonobo, je ne vous connais pas très bien. C'est vrai qu'on a pas encore eu l'occasion de discuter...

- Vous dites la vérité, je voulais vous raconter ce qui m'était arrivé, seriez-vous toujours aussi curieux ?

- Oui, je suis tout ouïe. Vous nous disiez qu'il pleuvait...

- Oui, et, le vent s'énervait. Il était seul, lui aussi. Et j'ai titubé avec lui. J'étais pété. Un je-n'sais-quoi mystique m'était monté sur la tête, me portait par les épaules et me...

- Attendez, je l'entends qui revient, me coupe le vieux.

- Qui donc ? Il n'y a personne.

- Ah, au temps pour moi.

- Avec A-U-TANT ? demande le bonobo.

- Non, non, bien avec T-E-M-P-S

- Parce-que vous savez que tout le monde se trompe.

- Non, seuls les gens qui ne savent pas se trompe, leur dis-je, cette étrange expression militaire se fait de toute façon bien rare.

- Vous seriez donc militaire ? me demande le bonobo.

- Non, je faisais juste l'intéressant. Vous, l'êtes-vous ?

- Militaire ? Et bien non, moi non plus, je suis médecin.

- Docteur, voudriez-vous écouter mon histoire ?

- Oui bien sur, allez-y. Vous disiez qu'il pleuvait, et qu'il ventait.

- Oui, je me souviens, donc, attendez, j'ai un trou de mémoire. Oui, je criais, et je me suis fait enlever, voilà ce qui est arrivé, et c'est pendant, ou peut-être avant, ou un peu après que Boule, attendez, c'est subitement extrêmement flou.

- Vous voulez une cigarette ?

- Oui, merci. Donc, alors, attendez, leur dis-je alors que je poussai sur mes tempes une douleur qui m'affligeai tout à coup.

- Vous êtes malade ? me demande le bonobo.

- Vous criez, mais pourquoi criez-vous ? me demande le vieux.

- Oui, Pourquoi ? Et vous dites avoir été enlevé ?

- J'ai été enlevé une fois aussi ! dit le vieux, dans ma jeunesse. Mais j'ai encore jamais crié dehors sous la pluie, ça c'est pas commun.

- Mais, vous, pourquoi criiez-vous ? me demande le bonobo.

- Je ne sais pas, leur dis-je. L'ennui peut-être.

- Un cri d'ennui ? Parce que je connais les cris de colère... dit le bonobo.

- Les cris du cœur aussi, dit le vieux.

- Et les cri zantèmes ! fit le bonobo.

- Ah Ah ! Sans oublier les cri nière.

- Ou les cri to.

- Ni même les cri toire.

- Et les cris... Les cri ture ?

- Et les cri sto ?

- Et puis, on a Les cri vin,

- et les cri vaine !

- Les cri stian,

- Ah Ah ! Les cri stelle !

- Et les cri stophe, mais je ne connais pas les cris d'ennui, me dit le bonobo, vous voulez dire que vous vous ennuyiez, et qu'ainsi, vous seriez sorti pour crier ?

- Oui, leur dis-je, je crois que c'est exactement ce qui m'est arrivé.

- Pas de rapport avec la pluie ?

- Je ne crois pas non.

- Pas de colère ?

- Non, à priori non...

- Donc, par ennui.
- Oui, je crois oui.
- C'est fou, ça, dit le vieux, vous êtes peut-être fou !
- Non non, j'ai toute ma raison ! Je rêve, voilà ce qui m'arrive. Je vis mon songe.
- Vous ne pouvez pas rêver plus que nous en tout cas, me dit le bonobo, si vous vivez un songe, comme vous dites, alors, nous le vivons avec vous.
- Une sorte de rêve collectif, détaille le vieux.
- Oui, mais alors qui commande ? demande le bonobo.
- L'inconscient collectif !
- Oui oui, la somme des inconsciences individuelles... Et le libre arbitre ?
- Motivé par la nécessité !
- Nous ne sommes pas libre de ne pouvoir manger, ni boire, ni dormir.
- Ni procréer.
- Nous sommes libres de faire ce qu'il nous plaît, mais les limites sont nombreuses.
- Et barbelées ! Mais, les plaisirs infinis offrent une bien belle consolation, n'est-ce pas ?
- Et l'amour ! L'amour !
- Ah, ça c'est à n'y rien comprendre. Un coup c'est "Les opposés s'attirent", un coup c'est "Qui se ressemble, s'assemble."

- Sans compter les gens non-aimé ! mais qui aime tout de même...

...qu'ils disaient pendant que Chaussures-Pointues revenait. Elle n'avait pas été longue. Un brin de toilette très certainement. Je n'osais imaginer un petit pipi encore moins de gros caca. Non, elle était partie bouleversée, prendre un petit peu d'air frais pour son petit cœur tout brûlant.

- Pourquoi vous vous taisez quand j'arrive ? qu'elle nous demande.

- Parce-que nous allions parler d'amour, évidemment, lui dis-je, vous nous excuserez, nous avons fini par prendre connaissance de votre courrier.

- C'est n'importe quoi ce truc.

- Vous douteriez de son amour ? lui dis-je.

- De qui ?

- D'Hippi-Pieds-Tattoués-l'Indien !

- J'ai pas dit ça, mais.

- Donc, vous saviez.

- Et quoi ?! Et en plus, j'me demande bien c'que ça peut vous foutre, et donnez moi ce courrier, j'voudrais l'relire.

- Ah, vous y tenez à ce courrier... lui dis-je, il sera content de l'apprendre.

- Putain ! Mais qu'est-ce que vous voulez ? Mais, qu'est-CE-QUE-VOUS-VOU-LEZ ?

- Moi, lui dis-je, je n'en sais peut-être pas plus que vous. Je voudrais être tranquille. Manger, boire. Dormir, en toute tranquillité, sans avoir peur du lendemain. Mais voilà, ma quiétude a été inquiétée.

- Attendez, attendez, restons calmes, nous dit le loup qui revenait.

- Je suis extrêmement calme, dit-elle, mais j'aime pas ses manières, putain, il est un peu flippant.

- Excusez-moi, lui dis-je du fond du cœur, je fais l'effort d'être sympathique, mais parfois, enfin depuis peu, j'ai du mal avec les mots. Comme si j'habitais une terre étrangère, et que je n'avais plus accès à mon lexique.

- Mais vous êtes pas obligé d'parler !

- Il y a pourtant des choses que j'aimerais faire savoir !

- Alors tu les dis, avec tact, et avec respect, et puis sans te mêler des affaires des autres, putain, s'il vous plaît !

- C'est l'indien qui m'en a parlé en premier... lui dis-je.

- Qui vous a parlé qui de quoi ? qu'elle me demande.

- De l'amour, de l'amour qu'il porte pour vous !

- De qui de quoi ?

- De l'amour de l'Indien ! Pour le soulager, j'ai pris son émotion amoureuse en délégation et je suis venu vous annoncer son secret. Vous ne l'aimez donc pas ? Même un petit peu ?

- C'est pas l'problème, j'ai l'impression d'être au collège, j'ai plus 15 ans... et vous voulez pas changer de sujet ?

- En tout cas, ça nous dit pas où il est... dit le vieux.

- On continue de chercher, dit le loup, en attendant je vous sers un verre. Trinquons si vous le voulez bien...

Nous avons mollement tendu nos verres, et le loup déclama :

- A sa guérison !

- Tiiiiiiiiin, firent nos verres

- A sa guérison de qui ? demanda ma curiosité.

- Madame fut prise d'un malaise alors que nous commençons à manger, me dit le loup.

- Mais elle ira beaucoup mieux ! dit le bonobo, alors que le vieux acquiesçait : "Je suis pas inquiet" qu'il disait.

- Vous parlez de la vieille ? leur demande mon étonnement, c'est pour ça qu'elle n'est pas là ? Trinquons à sa santé ! je ne voudrai pas qu'elle rate le procès...

- Vous êtes gentil, vous dites pas la vieille !
On dit pas la vieille ! s'offusque Chaussures-Pointues, Putain, elle a un prénom, et un nom.

- Et pourquoi pas ? si elle avait été jeune, je l'aurai appeler la jeune. Mais rendez-vous à l'évidence ! Elle est vieille ! Toute Vieille !

- Mais c'est malpoli ! Putain, elles sont où vos bonnes manières ?!

- Ah oui, vous avez raison. Je ferai plus attention...

- Et le procès au fait ? Alors, c'est sûr ? Il va y avoir un procès ? Vous êtes assigné à comparaître ? me demande le bonobo.

- Oui, le procès ! demande le vieux, moi aussi, j'aime bien les procès moi.

- Vous l'aimerez mieux que les autres, vous verrez, lui dis-je.

- Je ne le verrai pas, je l'entendrai.

- C'est dommage, lui dis-je, car les visages sous les lumières de la vérité prennent souvent des formes bien étranges et tout à fait intéressantes.

- Je vous expliquerai... lui dit le bonobo.

- Et le gouverneur ? demande le vieux.

- Ce gros porc infâme doit bouffer des os de sorcières dans un abri diabolique ! lui dis-je.

- Non, me dit le loup, Non. Monsieur le Gouverneur dort... il dort, tout simplement.

- Qu'il aille se faire enculer cui là, que lance Chaussures-Pointues en heurtant et notre sensibilité, et ma curiosité.

- Cet immonde cochon vous aurait fait du mal ?

- Je vous expliquerai plus tard, dit le loup.

- Pourquoi ne pas m'expliquer maintenant ?

- S'il vous plaît... me demande ses yeux suppliants.

- Très bien, je n'insiste pas par respect. En attendant, trinquons !

- A quoi ? demande le vieux.

- A la personne âgée é-e ! lui dis-je. Nous trinquerons aux autres après.

- A Madame Votre Grand-mère ! conclua le loup dans le tiiiiitillement de nos verres.

- Il est très bon, dit le vieux.

- Oui, un bon petit goût de raisin en bonne santé, vous me réserveriez ? demande le bonobo.

- Oui oui, lui dit le vieux, voili vilou, vous avez d'autres bouteilles ?

- Je dois en avoir encore une ou deux, dit le loup.

- Vous pensez que c'est le moment de se bourrer la gueule, vous ? demande Chaussures-Pointues.

- Il n'y a pas de mauvais moment pour célébrer la vie ! dis-je avec de grands airs.

- Vous avez bien raison, dit le vieux, en plus il est très bon ! C'est juste pour le goût, rien a voir avec l'ivresse.

- A la votre, vieille tortue ! lui dis-je.

- A la mienne !

Et il en fut très content. Il eut du mal à viser mon verre pour trinquer, mais il y est arrivé. Tchiiin !

- Et Boule ? me demande le bonobo.

- Oui ?

- Pourrions nous avoir quelques détails concernant, qui ? On ne sais même pas qui sait, vous vouliez pas nous expliquer ?

- Si ! J'oubliais, ou en étais-je ?

- Chai pas où vous en étiez, mais moi, j'men fou. J'vais m'promener, nous dit Chaussures-Pointues, j'ai mal à la tête.

- Vous allez on the roof ? lui dis-je.

- Quoi ?

- On the roof ?

- C'est quoi ça encore ?

- Le roof !

- Le toit ?!

- Je vous l'demande !

- Quoi pourquoi ?

- Je ne sais pas, pourquoi pas ?

- Oh le relou !!!

Et Chaussures-Pointues parti, encore. Le loup me regardait avec des petits yeux sévères et une petite moue qui me disaient : "quand même..." Le vieux mangeait des radis, pendant que le bonobo nous resservait du champagne en faisant comme si de rien était.

- Elle n'est pas nette, leur dis-je.

- Il faut la comprendre, c'est un peu de ma faute, me dit le loup, j'aurai du vous en parler avant, mais c'est pas sa meilleure journée, c'est vrai que j'aurai pu vous mettre au courant, mais...

- Quoi ? Hormis le coup d'amour, qu'est-ce qui lui serait arrivé ?

- Par exemple, la propriété est toute cassée, me dit le vieux, par exemple...

- ETAIT toute cassée, mais les amazones l'ont réparée ! n'est-ce pas ? Vous n'avez donc pas vu la salle de bain ? leur dis-je, c'est superbe, un vrai décor de film pornographique sous règne de Périclès.

- Ah non, j'ai pas vu, dit le vieux.

- Et, les jardins en terrasse ? J'ai pas encore bien regardé, mais il semble qu'il semblerait qu'elles en aient fait des jardins suspendus ! Et puis, et bien, je ne sais pas très bien, mais, à priori, la maison n'est pas en si mauvais état. Elle devrait se réjouir que les amazones aient si bien

travaillé. J'espère même qu'elle les a remercié ! La maison est plus belle maintenant qu'avant ! Et Rendez-vous compte ! Juste le temps de mon enfermement ! D'ailleurs ! Pendant que j'y pense. Quelqu'un m'avait enfermé. Ne serait-ce pas vous ? par hasard... que je demande au vieux et au bonobo.

- Non non, me disent-ils en chœur.

- Vous me l'auriez dit si vous l'aviez fait ?

- Évidemment !

- Alors, il va me falloir enquêter, c'est pas toi par hasard ? que je demande au petit garçon alors qu'il me regardait avec des yeux ronds.

- ...

- Vous n'imaginerez tout de même pas ce petit être capable de ça, me dit le bonobo.

- Oh, lorsque l'on ne sait pas, ça peut être n'importe quoi... En tout cas, pour en revenir à Chaussures-Pointues, qu'elle dispose d'une maison rénovée ne peut pas suffire à lui déplaire. Cela n'aurait pas plutôt rapport avec, vous savez, ce a quoi les femmes sont sujettes, mensuellement ?

- Vous voulez parler des règles ? me demande le vieux.

- Oui, c'est ce que je voulais dire.

- Alors là, aucune idée, mais je peux vous dire que le malaise de sa grand-mère n'aura rien arrangé.

- Et le dauphin ! dit le bonobo.
- HOULA ! Le dauphin ! dit le bonobo. Vous avez raison ! C'est ça le pire, la goutte d'eau, la chose en trop.
- Qu'est-ce qui c'est passé ?
- Le gouverneur a mangé son dauphin.
- La personne qui devait prendre sa suite ?
Son poulain ?!
- Non, un dau-phin... me dit le vieux.
- Un véritable dauphin, très intelligent, très sociable avec qui elle avait lié amitié. Il avait même un nom ! Je ne sais plus ce que c'est mais, quand elle a appris ça, elle est entrée dans une rage folle. Si vous aviez vu ça. J'avais jamais entendu une femme aussi belle parler aussi mochement.
- Et le porc ?
- Le gouverneur ?! Il a fait une crise, et ne s'est pas réveillé depuis.
- Voilà qui devrait retarder mon procès !
- Au fait ! Quels sont les faits qui vous ont été reproché ? me demande le bonobo.
- Rien qu'une ribambelle de farfules, vous, avez-vous, vous, quelque chose à me reprocher ?
- Moi, et bien non.
- Et vous ?
- Moi ?
- Oui, vous.
- Et bien non.

- Alors d'où sort ce procès ?
- Ce n'est pas à nous qu'il faut demander. Du gouverneur, nan ?
- Mais puisqu'il dort, il suffirait qu'il ne se réveille pas pour que tout soit annulé, leur dis-je.
- Vous ne pensez tout de même à ça, me demande le bonobo, si ?
- A quoi ?
- A ce à quoi vous feriez penser en y pensant...
- A quoi ? demande le vieux.
- A un assassinat ! cri le bonobo.
- Mais non, mais non, leur dis-je pour les rassurer, je tiens à mon procès ! Je m'y suis attaché.
- De toute façon, la procédure est engagée, me dit le loup, je suis désolé. Mais ne soyez pas inquiet.
- Oui, mais un procès sans le plaignant, tout de suite, y'a moins de piment... se plaint le vieux.
- De piquant ?
- Oui oui, de piquant.
- De toutes façons, le gouverneur n'a aucune raison de rester endormi, dit le loup, il ne devrait même pas tarder à se réveiller.
- Ça fait combien de temps qu'il dort ?
- Bientôt dix-huit heures...
- Aurais-je toujours la primauté d'être sous votre responsabilité ? lui dis-je.

- Oui. Bien sûr. ..vous voulez bien m'excuser ? je voudrais sortir un instant. Et s'il vous plaît, si vous me permettez, puis-je vous demander de ne pas faire trop de bruit, le gouverneur serait fâché de vous trouver ici, à discuter... s'il vous plaît...

- Oui oui, bien sûr. A tout à l'heure !

- A tout à l'heure Monsieur,

- A tout à l'heure Monsieur.

- A tout à l'heure Messieurs.



Je suis sorti aussi. Le vieux et le bonobo semblaient portant sympathiques. Mais le loup me paraissait contrarié. Par quoi, je ne savais pas. Chaussures-Pointues, peut-être. Un problème administratif ? Un problème professionnel ? J'avais du mal à y croire, lui qui, justement, semblait si professionnel. Un problème amoureux ? J'y pensai, se pouvait-il qu'il soit tombé en amour ? pour Chaussures-Pointues ? Ce n'était pas invraisemblable. Au moins, on pouvait se permettre d'y penser. Après tout, la lecture du courrier semblait l'avoir troublé. Il l'était même. Impossible d'en douter. Il me fallait l'en dissuader. Il faut se méfier de la

beauté, surtout lorsqu'elle se dissimule sous des bijoux étincelants, des propos un peu grossier, et un énorme décolleté. C'est fou, pensais-je, qu'il ai tant envie de baiser, alors que ses amazones pouvait le combler. Ou alors, peut-être que comme moi, il s'était rendu compte que finalement, sous des travers sympathiques et empathiques, lorsqu'il était affaire de plaisir, elles se comportaient comme des gamines, certes lubriques et affamés, mais tout à fait égoïstes. Et puis, professionnellement, peut-être valait-il mieux pour lui de ne pas avoir à copuler avec son staff, peut-être même que finalement, ni elles, ni lui, n'en avait jamais eut envie.

Lorsque je suis sorti, j'ai été très poli avec le vieux, et avec le bonobo, je leur ai dit au revoir, de façon très amicale, ils ont même insisté pour me faire rester, mais j'ai décliné, prétextant une envie de grand air. Ils m'ont dit qu'ils me suivraient bientôt, mais j'ai refusé, et sans m'en empêcher, leur ai avoué : je voulais savoir ce que le loup et Chaussures-Pointues pouvaient bien pouvoir entretenir comme relation. Parce-que je sentais une anguille longue et fine sous la roche de leur amabilité. Et alors, sorti, et agenouillé derrière un buisson, que je m'apprêtais à espionner, Hippi-Pieds-Tattouées-l'Indien est arrivé.

- Ah ! Bonsoir, lui dis-je
- Bonsoir...
- Vous ne semblez pas dans votre assiette. Ça va ? Vous vous complaisez dans la mort ?
- ... je ne sais pas.
- Ah, et bien il faut savoir. Sinon, il sera trop tard. Où en sont vos projets de résurrection ? Vous avez arrêté une date ?
- ... je ne sais pas.
- Vous allez-vous faire doubler. Voilà ce qui va se passer, regardez.

Alors il regarda. Il vu Chaussures-Pointues et le loup discuter face à la mer, sous les étoiles. Elle était inquiète, et le loup souriait, lui conseillait de ne pas s'inquiéter, que tout irait mieux, au moins aussi bien qu'elle pouvait le souhaiter, si seulement elle le voulait. Elle fumait une cigarette, et le loup lui tendit sa pipe. Il lui expliquait que la vie est un plaisir, qu'il était inutile de s'attacher au passé, qu'il fallait se soustraire à la crainte du lendemain et que ce qui était important, c'était maintenant.

- Vous croyez qu'ils parlent de moi ?
- Non, je ne crois pas, non, lui dis-je.
- Et mon enterrement ?

- Non plus, non. Pour ça, il vous faudrait vous découvrir. Vous avez prévu ça pour quand ? Ne traînez pas...

- ... je ne sais pas.

- Un peu de courage grand bleu ! A cœur vaillant, rien d'impossible !

- Oui, mais... Mais, je sais ce qui va se passer. On va m'arrêter, et on va m'emmener loin d'ici...

- Aucun endroit n'existe où l'on puisse rester éternellement. Il fallait y penser avant.

- Tout s'est précipité, je ne vous jette pas la pierre, mais sans vous, je me serai peut-être mieux préparé...

- On remet la faute soit au destin, soit à soi-même. S'il vous plaît.

- Oui, mais... Vous pensez qu'elle m'aime ? même un petit peu ?

- J'ai fait de mon mieux pour vous aider, mais, le doute est là. Il semble qu'il semblerait qu'elle soit complètement indifférente à l'amour de vous que nous avons essayé de lui traduire, à elle.

- Quoi ?

- Enfin, plus moi que nous.

- Pardon ?

- Elle préférerai garder son affliction pour elle seule, à priori, je dis à priori, parce-qu'à priori, dans la mesure où nous n'entendons pas les propos qui se tiennent là-bas, entre les deux

tourtereaux, il serait cavalier d'avancer quoi que ce soit. Surtout, après la lecture de votre déclaration d'amour, hormis le doute quant à sa véridicité (si je me souviens bien, elle a dit mot pour mot que cela ne vous ressemblait pas), donc hormis cela, elle n'a voulu faire aucun commentaire, en prétextant, je cite, de mémoire, que nous n'étions plus au collège.

- Quoi ?

- Quoi quoi ?

- Quelle déclaration ?

- Votre déclaration d'amour !

- Mais j'ai rien écrit !

- Alors qui l'aurait fait ?

- Je ne sais pas, vous ?!

- Moi ?!

- Je ne sais pas...

- Alors quand on ne sait pas, on accuse pas.

Mais, j'y pense, peut-être vous l'aurai-je écrite sur le pouce entre deux moments d'absences ! Dans UN moment d'absence, pour être exact, car je ne souviens plus des instants de mon emprisonnement... d'ailleurs, ne serait-ce pas vous, qui dans un élan effronté m'auriez enfermé ?

- Quoi ? heu non... mais...

- Mais, rassurez-vous, peut-importe qui l'aurait écrite, il s'agit d'un très joli courrier, plein

de poésie, d'allégorie, et resplendissant de romantisme larmoyant.

- Quoi ?

- Quoi Quoi ?

- Vous avez écrit une lettre d'amour ou un truc comme ça ?

- Probablement, inconsciemment.

- Mais pourquoi ?

- Pour accélérer le processus !

- Le processus de quoi ?

- De votre retour à la vie pardi !

- Mais pourquoi ?

- Mais parce-qu'il aurait fallut accélérer !

- Vous avez la lettre là ?

- Avec moi vous voulez dire ?

- Oui !

- Et bien non. Je l'ai laissé avec le vieux et le bonobo.

- Avec qui ?

- Le Vieux, ET le BONOBO ! mais parlons moins fort, nous allons être repérés.

Et ça n'a pas loupé, le loup et Chaussures-Pointues ont arrêté de parler, et ce sont même retourné. Heureusement pour notre conciliabule secret, ils ont recommencé à se draguer.

- Parlez moins fort... lui dis-je.

- Mais c'est vous qui criez !

- Ça ne m'empêche pas de vous demander de parler moins fort !

- Mais... Et le courrier ? Vous avez dit quoi ?

- Vous "auriez" dit quoi, parce-que ce n'est peut-être pas moi.

- Vous auriez écrit quoi ?

- Que vous l'aimiez, et que vous disparaissiez.

- Je peux la lire ?

- Il me faut aller la chercher. Vous m'attendez ? Je reviens.

- Non, attendez !

- Je reviens !

Et je suis reparti, avec l'assurance de lui faire plaisir, et la certitude d'un début d'amourette entre le loup et Chaussures-Pointues.

Le vieux et le bonobo était bourré quand je suis arrivé.

- Coucou !

- Cou-Cou Coucou !

- ReBonsoir Messieurs, leur dis-je très en forme.

- Vous buvez un coup avec nous ? me demande le vieux.

- Attendez, je suis venu chercher la lettre d'amour !

- Elle est là ! me dit le bonobo, mais on a renversé du vin, faites attention, c'est pas encore séché.

- Buvez un coup, me dit le vieux, le monde est bien plus beau sous le prizme de l'ivresse !

- Ah Ah ! leur dis-je, vous êtes sympathique, mais ce priSme me donne parfois envie de vomir, et les choses semblent flous lorsque je les regarde ! Je voudrais maintenant voir clair, c'est important pour la suite des événements...

- C'est pourtant ce qui les rend belles ! me dit le vieux.

- Les quoi ? que je lui demande.

- Les choses ! Les choses de la vie !

- Ah ! Permettez-moi de douter de l'appréciation de votre cécité... sauf votre respect.

- La beauté n'est pas exclusive à la vue ! Tenez buvez !

Alors, j'ai bu le verre qu'il me tendait. Un vin rouge, un vin léger qui donnait à la gorge de petites sensations de satiété. Il est bon, leur dis-je, redonnez m'en un peu.

- Oh oui ! dit le bonobo. Et alors ! Les amoureux ?!

- Ils sont en plein échange de secret !

- Ah, voilà qui va les rapprocher ! dit le vieux, ils ont fait des bisous ?

- Non, mais, j'ai rencontré l'indien !

- L'indien ?
- Oui, Hippi-Pieds-Tattoues-L'indien !
- Ah ! L'indien... L'Indien mort ?!
- Sans aucun doute, aucun !
- Oh ! dirent le vieux et le bonobo dans un écho.
- Oh Oh, Oui ! leur dis-je.
- Il voudrait lire le courrier que j'aurai écrit pour lui ! Je peux vous le prendre un instant ?!
- Quoi ?
- Quoi quoi ?!
- La lettre, c'est vous qui l'avez écrite ?! me demande le vieux.
- De quoi ?
- De la lettre !
- Moi ?
- Oui, vous ! me dit le bonobo dans un grand sourire.
- Ce n'est qu'une probabilité !
- J'le savais ! Vous nous avez menti ! que cri le vieux.
- Je ne vous ai pas menti, avant que l'indien ne me dise qu'il ne l'avait pas écrite, je n'en savais moi même rien du tout ! Et ce n'est qu'une hypothèse !
- Quoi, il a dit que c'est pas lui qui l'a écrit ? demande le bonobo.
- Moi, je savais que c'était vous... ce style un peu flou. Vous auriez pu nous en parler, on vous

aurait aidé à en écrire une meilleure ! Elle était très mauvaise votre lettre ! Et toutes ces fautes d'orthographe...

- Je suis désolé, j'aurai eut pu y penser, mais vous connaissant à peine, j'aurai, parce-que ce n'est peut-être pas moi, j'aurai donc pu préféré maintenir les rênes du stratagème de toute ma force, afin, que, afin que...

- Afin que quoi ?

- Afin que Chaussures-Pointues ne se doute de rien !

- Moi, je n'aime pas ça, si vous nous avez menti une première fois, il n'y a pas de raison que vous ne nous mentiez pas non plus maintenant ! que cri le vieux. Moi, je ne vous crois plus !

- Ah Ah ! rit le bonobo.

- Peut importe que vous ne me croyiez, ou pas, il faut absolument garder secret ce détail, et ce, jusqu'à la résurrection de ce mélancolique Indien. Ça ne devrait pas tarder, je suis en train de l'encourager à se dévoiler.

- Vous voulez dire que quoi, qu'il se cache ?

- Oui oui !

- Mais pourquoi ?

- Pour émouvoir Chaussures-Pointues ! Il a conçu le stratagème génial de lui faire croire à sa mort, pour qu'en revenant tout vivant, il puisse émouvoir son cœur brûlant !

- Le cœur de qui ?
- De Chaussures-Pointues !
- Mais, elle aime pas l'autre ? Le monsieur très sympathique ?
- Oui, elle commencerait, c'est pourquoi il faut vite que l'indien se déclare bien vivant !
- Quelle drôle d'histoire ! dit le bonobo.
- C'est un peu n'importe quoi, dit le vieux.
- Et je crois que c'est sans espoir, dit le bonobo, il est où là ?
- Derrière un buisson à les épier en attendant le courrier.
- Dites lui qu'il ferait mieux de venir boire un coup avec nous !
- Je n'y manquerai pas ! J'y vais, je reviens !

Et je suis reparti. L'Indien avait disparu, j'ai commencé à le chercher.

- Hippie ! Hippie-Pieds-Tatoués l'Indien ! Hippiiiiii ! Que je cri pour l'appeler. Hippie ! Hippie ! Sortez ! J'ai votre courri... Et là, je me suis rendu compte de l'avoir oublié. Hippie ! Et là, le loup est arrivé.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Oh ! Rebonsoir ! Je cherche l'indien, qui il n'y a pas une minute était encore là à attendre son courrier.
- L'Indien ?! Il était là ?

- Oui oui.
- Putain, il faut vite le retrouver. Il est parti par où ?
- Aucune idée, mais ne vous inquiétez pas, je l'ai encouragé à se dévoiler. Mais attendez, Je peux vous poser une question ?
- Oui, bien sûr !
- Le vieux, le bonobo et moi, nous nous demandions l'état de votre relation avec Chaussures-Pointues. Seriez-vous tombés en amour ?
- Ah Ah ! Non non !
- Alors de quoi parliez-vous ?
- Elle est un peu à cran, elle est inquiète, pour sa grand-mère, pour son procès et pour v...
- Son procès ?!
- Oui, le gouverneur voudrait la faire condamner.
- Pourquoi ?
- Injure, diffamation, et racolage passif, elle n'est pas plus inquiète que ça, mais si elle doit partir sur le continent alors que sa grand-mère est malade, ce serait un drame. Et l'indien ?! Vous pourriez m'expliquer ?
- Oui, oui, étant amoureux de Chaussures-Pointues, et n'ayant aucune réponse favorable, il se fait porter mort en attendant de la rendre triste et de réapparaître vivant pour le bien de leurs petits cœurs tout brûlants.

- Oh... Quelle drôle d'idée !
- Vous en a-t-elle parlé ?
- Euh, non.
- Ah...
- Mais vous saviez qu'il était pas mort depuis le début ?
- Oui oui !
- Ah, pourquoi m'avoir menti ?!
- Je ne vous ai pas menti, si ?
- Et bien, si, je crois bien que si.
- J'ai simplement dut vous cacher la vérité.
- C'est presque pareil.
- Oh non, ne me dites pas ça, vous savez qu'il y a une différence.
- Elle est infime.
- Mais elle existe !
- Vous avez raison ! Excusez-moi, n'en parlons plus !
- Vous voulez tout de même quelques détails ?
- Sur quoi ?
- Sur les circonstances de ma non-franchise !
- Et bien oui, s'il vous plaît, allez-y.
- C'est que la vieille, alors que je me reposais tranquillement dans mon lit, m'empêcha de deuille tout mon saoul.
- Vous deuilliez qui ?

- La barre beige et belle de ma chambre, d'ailleurs, maintenant que j'y repense, vous ne l'auriez pas vu ?

- De qui ?

- La barre beige et belle de ma chambre, fine, typée orientale...

- Non, je ne vois pas de qui vous voulez me parler...

- C'est pas grave, je vais chercher après, en tout cas, tout ça pour dire que quoi, déjà ?

- Je ne sais pas.

- Que, que. Que j'ai menacé la veille de l'embêter, de l'empêcher de deuille, et comme personne n'était mort, j'ai pris pour exemple l'Indien qui se trouvait là à ne rien faire. C'était formidable, un bon concours de circonstances, vous ne trouvez pas ?

- Je ne suis pas sûr de comprendre...

- C'est votre pipe !

- Vous voulez re-fumer un peu ?

- Oui, volontiers !

- Et bien, tenez !

- Et bien merci !



- Je voulais vous demander, vous qui avez toujours tout à porter de main, si, par hasard, vous n'auriez pas quelque bières à partager.

- Si, bien sur.

- Alors partageons les !

- Attendez. Vous avez besoin d'autre chose ?

- Des chips ? ou des cacahuètes... AH ! Mais je voulais manger, j'ai bu, j'ai oublié ! Pourrai-avoir quelques radis ?

- Ah Ah ! Bien sûr, attendez, je vais demander.

- Et quelques cigarettes !

- Ok !

Le loup est sorti un instant, et est revenu tout content.

- Elles arrivent.

Et elles arrivèrent. Deux charmantes amazones portant un petit plateau en bois portant tout ce que mes souhaits pouvaient espérer. Et nous profitâmes le loup et moi d'une herbe moelleuse face à la mer. Le loup me tendit une canette toute fraîche, et salua d'un à la votre très sincère.

Après quelques gorgées sans mot dire, nos têtes ont tournées et nous nous sommes remis à discuter :

- Je vous aime bien, lui dis-je.

- Ah Ah ! Mais moi aussi ! Je vous aime bien, aussi !

- C'est gentil, car ils sont peu à m'apprécier, il fallait que je vous le dise. Je ne sais pas pourquoi, tout à coup je vous le fais savoir, mais, pour une raison inconnue, je voulais que vous le sachiez.

- Merci, mais je n'en doutais pas.

- Je ne déteste pas non plus l'indien, ni le bonobo, ni Chaussures-Pointues, ni le vieux (malgré ses accusations), ni le petit garçon (avec qui je crois détenir une filiation toute particulière), ni qui, ni qui d'ailleurs, je crois que c'est tout. La vieille me rend perplexe. Je ne voudrais pas la haïr, mais rien ne me permet de l'aimer...

- Je voulais vous demander...

- Oui ?

- Puisqu'on parle de discuter, j'aimerais moi même vous entretenir de quelque-chose...

- Oui, de quoi ?

- De comment vous envisageriez l'avenir.

- Mon procès ?

- Non non, après.

- Dans cette réalité ?

- Oui, dans la réalité ! Ah Ah !

- Non, parce-que c'est important mon cher pirate ! Il y a normalement autant de réalité que d'être humain, mais dans cette histoire, c'est la

mienne qui prédomine. Je rêve, et j'en suis conscient. C'est une position délicate, car tout ce qui s'est passé avant, ce qui se passe maintenant, et ce qui se passera ensuite ne sont que le fruit de mon imagination. Cela ne vous ai donc jamais arrivé ?

- De rêver ?

- Et bien oui !

- Comment vous en êtes vous sorti ?

- Un peu comme en y entrant, je ne sais plus exactement.

- Vous a-t-on fait un procès ?

- Ah Ah ! Non, aucun souvenir de procès.

- Mais quelques souvenirs tout de même ?

- Oui Oui.

- Vous savez, c'est que, je crois, car je ne suis sûr de rien, je crois qu'il arrive que l'émotion soit si forte pendant le sommeil, que le réveil se fasse sous le prisme du souvenir, si bien qu'on ne sache plus très bien si l'on rêve ou si l'on est éveillé. Mais moi, pour vous dire la vérité, je suis éveillé dans mon propre rêve. C'est ça que je voulais vous demander, si ça vous était déjà arrivé ?

- D'être éveillé pendant un rêve ?

- Oui oui.

- Et bien oui !

- Vous dites ça avec beaucoup d'assurance comme s'il s'agissait d'une chose tout à fait

normale, mais c'est bien rare, croyez-moi !
Comment vous en êtes vous rendu compte ?

- Et bien, j'ai pu regarder ma main ! tout simplement.

- Je ne comprends pas, lui dis-je, vous avez décidé de la regarder et vous l'avez vu, ou vous l'avez vu inconsciemment ?

- Je l'ai regardé ! J'ai décidé de la regarder, et je l'ai vu.

- Et qu'est-ce que cela vous a-t-il prouvé ?

- Que je pouvais contrôler mon rêve !

- Et qu'avez-vous contrôler ensuite ?

- Je ne me souviens plus...

- Ah bah bravo !

- Ah Ah !

- En tout cas, d'après-vous, si je décidais de regarder ma main, et que je l'a voyais, nous pourrions en conclure que je peux contrôler tout le reste, n'est-ce pas ?

- Oui, si vous rêviez !

- Mais je rêve !

- Alors essayez de la regarder !

Alors, j'ai essayé, et je l'ai vu.

- Je l'a vois !

- Parfait ! Alors vous pouvez prendre le contrôle ! Qu'est-ce que vous allez décider ?

- Je ne sais pas. Je n'aime pas penser à ça.

- Pourquoi pas ?
- J'aime, je crois être porté par le vent, comme un papillon sans volonté.
- Ah Ah, cela n'existe pas !
- Alors, disons un papillon poussé par la nécessité !
- Oui, si vous voulez ! Alors, qu'est-ce qui vous semblerait nécessaire ?
- Boire, et manger. Ne subir ni jérémiade, ni plainte déplacée. J'aimerais la paix, et le respect de la vie privé. Je voudrais la liberté ! Du temps, une femme belle et intelligente (voire plusieurs), des enfants intelligents, la vérité sur la vie, la vraie ! Et pourquoi pas, laisser une trace de mon passage, m'amuser, et ne pas y penser ! Voilà, le plus important ! Mais puisque je décide, que voudriez-vous me voir décider pour vous ?
- Hum, tomber amoureux ? Vivre riche, et entouré d'ami ?
- Oh, je vois ! C'est réglé, je vais m'organiser. Et on sait qu'il suffirait de vouloir pour avoir. Encore faut-il être libre mais je n'aime pas l'idée que les événements présents puisse effacer le tracé du chemin que je voudrais voir à nos pieds. C'est quand même fou, vous ne trouvez pas ?
- De quoi ?
- Que ma volonté ne puisse pas faire ce qu'elle voudrait !
- Ah Ah ! Mais elle le peut ! Elle le peut !

- Non, j'ai peur de subir les caprices inconscients du rêve de ma conscience.

- Vous n'y croyez pas vraiment...

- Si, j'y crois, fortement. Je rêve, mon cher, et vous ne pouvez rien y faire.

- Ah Ah, alors considérez-moi à votre service.

- Comme tout le monde en fait, c'est ce qui m'inquiète. Pas que ça m'inquiète, mais vous savez, je, je... je, vous savez, je je Ohhh ! Je ne trouve plus mes mots, ça me le fait souvent ces derniers temps. Cela vient d'où ? D'après vous ?

- De quoi ?

- Ma perte de vocabulaire.

- Je ne sais pas, pour l'instant, je n'ai rien remarqué de particulier.

- C'est qu'on ne se connaît peut-être pas assez. Je commence à me sentir handicapé... En plus, j'ai l'impression de ne faire que des rimes en é.

- Ah Ah !

- Voyez, comme vous, j'aimerais mieux faire des rimes en A.

- Qui vous en empêche ?!

- La syntaxe, la grammaire, l'orthographe !
Tout quoi !

- Ah Ah ! Vous voyez ! C'est fait !

- Oui, mais c'est rare, ça ne suffit pas...

- Mais si ! Ah Ah !

- Vous avez raison, c'est plus facile que ce que je croyais, mais vous entendez, je recommence avec les rimes en é.

- N'y pensez pas. C'est normal. C'est la langue qui veut ça.

- Mais vous, vous entendez ? Vous arrivez toujours à retomber sur vos pieds ! Comme un chat !

- Mais vous aussi !

- De quoi ?

- A faire des rimes en A !

- Ah oui, c'est vrai, mais voyez, ça revient.

- Mais pourquoi les rimes en é vous dérangent-elles tant ?

- Je ne sais pas.

- Vous ne savez pas quoi ?

- Rien, je voulais juste terminer sur une rime en A.

- Ah Ah !

Le loup me tendit sa pipe, et nous regardâmes les étoiles en souriant. Nous étions tous les deux très contents. J'étais presque impatient d'être jugé, presque inquiet de rater mon procès, je lui demandai :

- Peut-on envisager une annulation de mon procès ?

- Bah oui, il y aurait une solution, qui remettrait tout le monde en rang, et vous en

avant, mais je ne suis pas sûr de vos motivations et...

- Oh surtout pas, je crois que mon procès vaut le coup d'être jugé, par l'histoire, les hommes, les femmes et les enfants.

- Je vous aiderai.

- Ne vous tracassez pas plus que ça, agissez comme il vous plaît ! Vous, comme les autres, étant produits de mon imagination, ne pouvez rien faire contre mon inconscient qui vous pousse à décider.

- Ah Ah ! J'ai intérêt à être sympa avec vous alors !

- Vous l'êtes, vous l'êtes ! Et je peux vous assurer, que, raisonnablement, il est impossible d'imaginer contre vous un inconvénient qui vous rendrait malheureux. Faites comme il vous plaît, et vous plairez à ma conscience, qui sous ses airs égoïstes, sait vouloir faire jouir les âmes des innocents ! ...en attendant retournons voir les autres, je voudrais leur faire plaisir. Et la température me donne la chair de poule.



- Rebonjour Messieurs !

- Re-Re ! me dit le bonobo

Le vieux dormait sur la table, la tête entre les bras. Il était presque mignon.

- Comment ça va ça va ? demande le bonobo.

- Nous nous portons le loup et moi comme de jolis petits charmes transits par le froid. Dehors, il se fit frais, et ne souhaitant pas vous laisser seuls plus longtemps, j'ai voulu vous offrir un sourire ! dis-je au bonobo qui me regardait les yeux rouges et tout ronds. J'ai peur, mon cher bonobo, que l'alcool ait fait de vous un zombie surnaturel porteur de maladie inconnu...

- Non, il me reste encore un peu d'esprit, mais je m'endors... faites-moi la conversation, sinon, je vais me coucher...

- Oui, si vous voulez ! De quoi voudriez-vous parler ? lui dis-je en m'asseyant.

- Comme vous voulez...

- Alors, parlons de... Monsieur le Loup, de quoi parlerions-nous ?

- Ah Ah, je ne sais pas, c'est vous qui décidez !

- Ah, oui, j'oubliais. Donc, comme c'est moi qui décide, je voudrais parler, parler de, parler de, parler de vous, mon cher bonobo !

- De moi ?

- Oui, pourquoi pas ? Vous êtes un personnage secondaire de mon rêve, mais vous avez tout de même droit à quelques considérations, comme un formidable second

rôle qui se respecterait ! Respectez-vous donc. Il n'est pas dit, qu'un jour, un de mes rêves tourne autour de vous et que ma conscience en fasse un spin-off digne Hollywood ! En attendant donnons à votre position, à votre rôle, la place qui lui revient, la place qui est la sienne ! Vous ne pouvez pas, mon cher bonobo, rester aussi mystérieux...

- Ah Ah, c'est vous l'homme mystère ouais ! me dit-il allongé à moitié sur la table. Moi, je crois que l'on devrait parler de vous ! De vous, de vous, de vous... Monsieur, qu'en pensez-vous ?

Le loup s'est ressaisi, pris au dépourvu.

- Moi ? dit-il.

- Oui, vous ! Vous non plus, on ne sait rien de vous, on pourrait tout aussi bien parler de vous !

- Ah Ah, je ne mérite pas autant d'attention... vous seriez déçus.

- Mais non, mais non... S'il y a quelqu'un d'intéressant, c'est bien vous ! C'est pour ça que la jeune femme vous aime autant, vous devez en avoir eu des conquêtes ! Et pas des laides en plus !

- Je ne me plains pas, mais pour parler de moi, je saute mon tour !

- Alors parlons de lui !

- De moi ? leur dis-je.

- Oui, de vous !

- Mais moi, je voulais parler de vous ! Et c'est moi qui suis censé décider !
- Et bien moi, je ne veux pas parler de moi...
- Pourquoi pas ?
- Faites moi au moins un résumé !
- Je suis médecin, je suis bourré, et je vais aller me coucher...
- C'est pas terrible ça... ça ne donne pas envie de s'intéresser... Laissez moi insister : vous êtes marié ?
- Oui, non, enfin oui, je l'étais.
- Votre femme est décédée ?
- Oui, elle l'est.
- Depuis longtemps ?
- Depuis quatre ans.
- Et depuis ?
- Depuis quoi ?
- Pas d'amourette ? De relation sans lendemain ? De sexe sur le pouce ?
- Non, mais, non. Mais.
- Oui ?
- Parlons de vous, s'il vous plaît. Vous me mettez mal à l'aise.
- Désolé.
- Vous, vous êtes marié ?
- Et bien non, lui dis-je, pas que je sache, mais, il est possible, que, dans une autre réalité, je le sois, pourquoi pas même plusieurs fois...

peut-être même avec Chaussures-Pointues, qui sait ?

- Et bien moi, je sais, et ça m'étonnerai !

- Pourquoi ?

- Vu comme elle vous hait, en plus, elle vous vouvoie.

- Ça dépend des fois ! lui dis-je. J'entends qu'elle hésite parfois. Et pour vous dire la vérité, je sens qu'elle me considère d'une façon toute particulière. Elle m'aime, fort, très fort, au fond.

- Vous n'y allez pas de main morte, vous, Ah Ah ! Si elle vous aime, vous, alors, elle m'aime aussi ! Moi !

- Mais pourquoi pas ?

- Ah Ah ! C'est vrai tiens... pourquoi pas ?

- Quoi qu'il en soit, ne lui dites pas que je connais son secret, après tout, l'indien est le premier à devoir profiter de son amour.

- Il est où lui au fait ?

- Et bien, il a re-disparu, j'espère qu'il va bientôt re-apparaître, je ne voudrais pas qu'il rate mon procès.

- C'est vrai, qu'il y a les procès aussi.

- Oui oui, je suis très impatient.

- C'est pour quand ?

- Je ne sais pas trop... Monsieur le loup ?

Cher Pirate ?

- Oui ?!

- Vous allez bien ? Vous semblez absent !

- Excusez-moi, vous disiez ?
- C'est pour quand les procès ?
- Je dirais incessamment sous peu...
- J'espère que je n'aurai pas de gueule de bois... dit le bonobo.
- Buvez beaucoup d'eau, et tout ira bien ! lui dis-je.
- Oui, c'est vrai, répondit le bonobo, je vais faire attention, mais je tombe de sommeil... vous voulez pas parler entre vous ? Je crois que j'ai plus la force de discuter...
- Tenez, prenez ce verre de l'amitié ! Trinquons à votre santé !
- Merci.

Le loup, le bonobo et moi même tendîmes nos verres et firent tinter le gong de l'amitié. Le bonobo bu son verre d'un trait, et partait vers l'infini. Pour le garder parmi nous, je lui demandais :

- Ça va ?
- Oui, non, je suis fatigué...
- Avez-vous tout de même la force de discuter ?
- Non, je vous ai dit, non, je ne crois pas non...
- Essayez, de me dire, essayez de m'expliquer ce que vous penseriez de tout ça, alors.
- De tout quoi ?

- De tout.
- Ce que je pense de tout ?
- Oui !
- du Tout ? du GRAAAND Tout ?
- Oui, oui !
- Et bien, c'est très flou. Je pense que tout est complètement fou et que je n'y comprends rien.
- Je vais vous expliquer alors.
- Oui, s'il vous plaît... mais ne me faites pas discuter... je vous écoute, mais, je suis fatigué.

Le loup s'est resservi un verre de vin, m'en a servi un, en a servi un autre au bonobo qui le refusa prétextant un besoin pressant de vomir, je me suis allumé une cigarette, et je lui dis, au bonobo :

- Je rêve, mon cher, et vous n'y pouvez rien.
 - Mais si, mais si...
 - Mais non, mais non.
 - Mais si.
 - Mais non, je vous jure que non.
 - Mais si, je peux, je peux.
 - Alors qu'y pourriez-vous ?
 - Et ben... par exemple...
 - Oui ?..
 - ...
 - Ah HA ! Vous voyez, vous ne trouvez pas !
- (Monsieur le loup avez-vous entendu cette formidable chute en a ?)

- Ah Ah ! Oui, j'ai entendu.
- Vous avez entendu quoi ? que demande le bonobo.
- Ma nouvelle faculté !
- Votre nouvelle faculté de quoi ?
- De faire des rimes en A.
- Pourquoi ? Vous pouviez pas ?
- Non, je ne faisais que des rimes en é, pas toujours, mais depuis peu, ça y est, j'y suis arrivé, je peux les faire en a, en beau A, majuscules, italiques, et-cetera.
- Par exemple ?
- Par exemple : Bateau alla chemin faisant triste lune vers l'aventure d'une, de deux tu l'auras.
- Ah... c'est quoi ça ?
- Poésie ! Vous aimez la poésie ?
- Oui, je crois, nan, je sais pas.
- Vous avez entendu ?
- Quoi ?
- Je peux aussi terminé en i.
- Oui oui, j'ai entendu.
- Au fait, excusez-moi, je change de sujet, où sont Chaussures-Pointues et le petit garçon ? Ils sont partis ?
- Oui, elle est allé le coucher, je pense pas qu'elle reviendra.
- Pourquoi pas ?
- Bah, elle a dit bonne nuit.

- Donc, on est là, tous les trois ?
- Tous les quatre...
- Oui. Je ne l'oublie pas, mais puisqu'il dort, il ne compte pas. Croyez-vous qu'il rêve ? Si oui, de quoi ?
- Je ne sais pas, non, je ne crois pas.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il est ivre, voilà pourquoi.
- Je ne vois pas en quoi cela serait incompatible... lui dis-je. Hein, pourquoi ?
- Mais pourquoi toutes ces rimes en a ? me demande le bonobo, c'est presque énervant, en fait...
- Je ne sais pas, en plus, j'ai peur de ne plus pouvoir m'arrêter.
- Mais si mais si.
- Mais non, je crois que je ne peux pas...
- Ah Ah ! Que nous coupe le loup, je vous ressente un coup, vous le méritez bien, et vous ne voudriez pas manger ? Même un petit peu avant d'aller vous coucher ? Vous disiez pouvoir manger un cheval !
- Si si, vous savez, je voulais manger du radis, mais sans pain, ni beurre, le goût en est altéré, vous ne trouvez pas ?
- Altéré ? me demande le bonobo.
- Oui, altéré. Disons plutôt, diminué, vous ne trouvez pas ?
- Je ne sais pas.

- C'est que vous êtes ivre, mon cher ami. Ivre comme un baril, ivre comme, ivre comme, comme... Ah, je ne trouve plus mes mots. Mon cher pirate, auriez-vous une, une... une... une quoi. Ça y est, j'ai encore oublié, j'allais dire litote, mais rien à voir. Une. une.

- Onomatopée ? demande le bonobo.

- Mais non non, comme une comparaison, mais imagée... Une, une...

- Une figure de style ?

- Oui, exactement, mais laquelle, une... une...

- Une sibylle ?

- Mais non et qu'est-ce que c'est que ça ?! Ah Ah ! N'importe quoi, lui dis-je, mais je sens qu'on approche... Une une.

- Une...

- Oui, une.

- Une, une, dit le bonobo, une... une...

- Une ?

- Oui, attendez. Une...

- Une métaphore ! Une métaphore ! leur dis-je sur un ton victorieux en détachant chacune des syllabe.

- Ah... Une métaphore. Mais pourquoi vouliez-vous parler de métaphore ?

- Mais pourquoi pas ?

- Je ne sais pas.

- Vous dites ça pour la rime en a, c'est ça ? lui dis-je.

- Non, j'ai juste oublié pourquoi vous parliez de ça.

- Alors pourquoi ne pas terminer en é, ou en autre chose ? que je demande au bonobo. Il y a tellement de sons sur terre... Ne me copiez pas.

- Mais non, mais je sais pas pourquoi vous parliez-vous de ça déjà ? Et arrêtez s'il vous plaît, avec vos sons en a là...

- Pardon ?

- Quoi ? Pourquoi de quoi vous vouliez parlez de ça déjà !

- Ah ! C'était pour dire que vous étiez bourré comme quelque-chose. Je voulais faire du style en comparant, mais sans comparaison, voulait en faire une métaphore, tout simplement.

- Alors, je puis dire me trouver désolé, tel, telle une bouée abandonnée...

- Nan, ça ne marche pas. En plus une bouée abandonnée n'a rien de bourrée, quoi qu'on pourrai en discuter. Mais vous comparez mon cher bonobo. Il vous faut comparer sans outil de comparaison. C'est le principe de la métaphore.

- Oui, je sais, alors... Je suis... Je serai.

- Non, vous êtes.

- Je suis...

- Vous êtes...

- Oui ?

- Déréglé, embrumé, bateau sans boussole, nuit sans étoile, roue sans rayon, raison sans

passion, passion sans raison, chaussure sans lacet, verre plein, édulcorant salé, pied monté, lait caillé, tronçonneuse rouillée, grimoire gribouillé, avalanche paresseuse, brume égoïste, échafaud rose et vert, vert de terre, terre de feu, feu follet, lait de vache, vache de ferme, ferme ta gueule, gueule de loup ! Ah AH ! loup des bois ! Bois... bois de, bois de quoi déjà, vous vous souvenez ? C'est marrant que j'ai pensé à ça...

- Boîte au lettre ? Non ? peut-être... attendez, je sais plus, laissez-moi réfléchir...

Alors j'ai laissé le bonobo réfléchir, et j'ai servi au loup un bon verre de rouge que son silence réclamait. On aurait pu croire qu'il s'ennuyait mais il portait un large sourire aux lèvres, c'est qu'il était au moins joyeux. J'étais content qu'il le soit, j'ai souri, et j'ai servi un verre au bonobo avant de boire au goulot. Je me régalais. Le loup, me regarda, le bonobo, lui, ne nous voyait plus.

- Vous n'êtes pas fatigué ? que le loup me demande.

- Non, je ne crois pas non. Pourquoi ?

- C'est que nous avons eu une longue journée.

- Oui, vous avez raison... Mais je n'aime pas l'idée d'aller me coucher, car, imaginez, et si je rêvais ?

- Vous reverriez tout simplement.
- Mais si je ne pouvais plus me réveiller ?
- Si vous mourriez ?!
- Non non, si j'étais enfermé dans le rêve de mon rêve. C'est une idée, certes farfelue, mais qui a son lot d'inquiétude...
- Ah ah. Ne vous inquiétez pas, je vous réveillerai.
- Merci, c'est gentil. Ce n'est pas non plus comme si j'étais extrêmement inquiet, mais, j'ai peur de craindre un report de mon procès !
- Ah Ah ! C'est vous qui déciderez.
- C'est le problème, je ne sais pas quoi décider.
- Décider donc pour le mieux !
- Vous avez raison, je devrais déjà manger...
- Oui, n'hésitez pas !

Alors, je n'ai plus hésité, j'ai pris du poulet froid que j'ai agrémenté de mayonnaise, que j'ai enroulé autour d'un morceau de salade, que j'ai mangé avec les doigts, et je me suis régalé. J'ai voulu donner les os au petit singe mais il avait disparu.

- Le petit singe non plus n'est plus ?
 - Ah ah, si, il doit être avec le petit garçon.
- Ah Ah ! On s'y attache hein ? à ces petites bêtes là !

- Oh, ce n'est pas de moi dont il s'agit, un élan de sympathie a voulu lui donner mes os de poulet, tant pis, tant pis pour lui.

- Tant pis...

- En tout cas, je ne vous trouve pas bien loquace, mon cher pirate. Quelque-chose vous tracasse ?

- Non, pas vraiment, excusez-moi... je suis juste fatigué.

- Vous êtes soucieux. Ça se voit comme une chaussette sur une banane, même un aveugle le verrait, lui dis-je en lui servant un verre de rouge et m'allumant une cigarette.

- Non non, ça va, me répondit son sourire.

- Vous êtes donc simplement fatigué ?

- Oui, oui, je suis fatigué, c'est tout.

- Pourquoi ne pas aller vous coucher ?

- Oui, allons-y...

- Oui, allez-y. Moi, je vais attendre encore un peu que le sommeil me prenne de force.

- Alors, je vais attendre avec vous, me dit-il.

- Oh, non, ne soyez pas stupide. Ne vous rendez pas malade pour moi. Je trouverai le chemin de ma couche !

- D'ailleurs, en parlant de ça, les filles vous ont aménagé la cabane, il ne vous manquera rien...

- Et vous, vous allez dormir où ?

- A l'étage...

- Vous pouvez y aller... je vais fumer une cigarette en regardant les vieux dormir, je vais boire un coup, et j'irai me coucher ensuite.

- Je préfère attendre que vous y alliez. Je ne voudrais pas que le gouverneur vous trouve seul...

- Oh, il ne se réveillera pas.

- Ah ah, si si il se réveillera...

- Oui, mais quand j'en aurai décidé.

- Ah ah !

- Oui oui !

- Ah Ah ! En attendant, je préfère aller me coucher en dernier. C'est ce que j'ai toujours fait... Vous avez assez mangé ?

- Oui, ça devrait aller.

- Alors je vais vous accompagner vers votre chambre, je vais demander aux filles de nous préparer un petit plateau. Et surtout, buvez beaucoup d'eau. Vous voudriez quelque-chose en particulier ?

- Non, je ne crois pas. Peut-être un peu de musique, de bonne musique. J'ai besoin de bonne musique.

- Je vais m'arranger... Allons-y.

- Attendez, lui dis-je, nous ne pouvons pas les laisser là, comme ça... Les vieux dorment comme des asperges, sans lit ni couverture.

- Vous avez raison, les filles vont s'en occuper...

- Ce serait vertueux. Je ne voudrais pas que l'on ait leur inconfort sur la conscience.

Le loup s'est levé, et son élévation m'a poussé à l'imiter.

- C'est dommage, lui dis-je, de ne pas en avoir su un peu plus sur le bonobo, je suis sûr qu'il nous réserve son lot de surprise.

- Vous aurez l'occasion d'en discuter...

- Oui, c'est vrai.

- On y va ?

- Oui oui, lui dis-je.

Je pris une bouteille de vin à moitié vide, et nous fûmes partis.



La cabane était superbe. Il, elles, avaient repeint les murs extérieurs en ocre éclatant, deux torches éclairaient l'entrée, deux amazones souriantes gardaient les torches. La porte avait été retirée et laissait place à un très beau tissu rouge. En soie ? que je demandai au loup.

- Ah ah, je ne sais pas.

Il poussa le rideau, et je le suivis. Dans chacun des coins de la pièce, de petites torches donnaient de la chaleur douce et de la lumière chaude. Au sol, de très beaux tapis bien épais,

des teintures sur les murs, des coussins partout, une chicha, un violoncelle, des congas, une petite table avec un cendrier, du thé, des petits gâteaux, un plafond aux couleurs de ciel boréal, et quatre amazones languissantes qui s'écartèrent lorsque nous arrivâmes.

- Ne vous dérangez pas, leur dis-je. Faites comme chez vous !

Leurs sourires me répondirent oui oui.

- Asseyons-nous mon cher pirate, je vous offre une goutte de raisin fermenté ?

- Avec plaisir, mais je ne vais pas tarder...

- Ne vous laisser pas asservir par le temps. Mais si par aventure, le sommeil vous prenait par surprise, n'hésitez pas à lui plaire. Il y a assez de place pour toute les âmes lasses. Sans compter sur toutes ces peaux de bêtes qui réchaufferaient encore l'Enfer... A se demander presque combien d'animaux sont mort pour notre confort.

- Ah... je ne sais pas. Mais ce serait comme compter ceux que l'on sacrifie pour manger... Ça en ferait un paquet.

- Vous avez raison, autant ne pas y penser...

- Il vous manque quelque chose ? me demande le loup.

- Non, je ne crois pas, peut-être quelques cigarettes...

- Il y en a ici, tenez.

- Merci.

- Du feu ?
- Oui, s'il vous plaît.
- Je ne savais pas si vous vouliez du vin, alors j'ai oublié d'y penser. Vous en voulez un petit peu ?
- Non, merci c'est gentil. Et puis, j'ai amené avec nous le cadavre à moitié mort de cette bouteille. Une petite lichette Mesdemoiselles ?
- ...
- Vous ne parlez pas français ? Dou you spik ingliche ? leur dis-je dans un sourire, et elle me répondirent sans un mot qu'elles n'avaient besoin que de moi.
- Ah Ah, c'est très sympathique. Je ne sais que vous répondre ! Surtout que l'envie peut ne pas me manquer ! Nous ferons des câlins un peu plus tard si vous le voulez bien. Une cigarette mon cher Indien ?
- Pardon ?
- Pardon, lapsus. Sûrement à cause de la rime. Je ne sais pas pourquoi ces derniers temps mon inconscient est si regardant sur les questions phonétiques. Après tout, personne ne parle en rime depuis, depuis quand tiens ?
- Ah Ah, je ne sais pas.
- Ce soir, vous ne savez pas grand chose mon cher pirate... Vous qui pourtant êtes si savant.
- Ah Ah ! Excusez-moi, je suis juste fatigué...

- Oh, ne vous excusez pas, je peux parler pour deux. Mais vous m'inquiéter... Vous dormez peu ?

- Oui, 3 ou 4 heures par nuit, depuis, depuis je ne sais même plus quand.

- C'est peu, en effet. Pourquoi ne pas vous faire une bonne grosse grasse matinée ? Je vous sais plein de responsabilité, mais tout de même, personne de vous en tiendra rigueur. Je sais que vous pourriez penser au porc, mais croyez-moi, il ne se réveillera pas.

- Ah Ah, vous êtes sympa, mais c'est sûr qu'il se réveillera...

- Pas avant que j'en ai décidé, et soyez rassuré, je ne le décide pas. Reposez-vous, cher ami. Vous voulez un câlin ?

- De vous ? Sauf votre respect, Ah Ah ! je peux m'en passer !

- Ah Ah ! Non, pas de moi ! Mais ces demoiselles sont si tendres qu'elles câlineraient le diable lui même !

- Non merci, c'est gentil.

- C'est vrai, que, j'y ai pensé, et j'y repense maintenant, mais ces jeunes femmes sont sous votre responsabilité, n'est-ce pas ?

- Oui, en quelque sorte.

- Et vous ne leur faites jamais de câlin ?

- Ah Ah ! Non, jamais.

- Elles le mériteraient pourtant. Car tout le monde aime les câlins. C'est une belle récompense qu'un câlin... Et en y repensant, avec du recul, je dois reconnaître ne rien avoir à leur reprocher. Peut-être qu'un peu de conversation... D'ailleurs, ne parlent-t-elles jamais ?

- Ah Ah ! Si mais jamais pour ne rien dire.

- Oh ! C'est tout à leur honneur !

- Et y a-t-il dans leur organisation une échelle de responsabilité ?

- Non, pas vraiment. Elles n'ont pas de spécialité, du moins, elles sont toutes spécialisées. mais heu... attendez. Qu'est-ce que je voulais dire déjà... Ah ah, j'ai attrapé votre maladie, je ne trouve plus mes mots !

- Ah ! Vous voyez bien que j'étais malade, j'espère nous voir bientôt guéri. Une bonne nuit de sommeil nous remettra en forme mon cher. N'hésitez plus, détendez-vous.

- Merci.

Alors, il se détendit. Allongeant ses jambes, les bras en croix derrière son crâne, le chapeau sur le visage. Les amazones me regardaient les yeux souriants, comme si elles avaient eu attendu qu'il disparut.

- Restons zen, leur dis-je, je voudrais fumer une cigarette... Mon cher loup, un peu de musique vous dérangerait ?

- Non non...

- Alors, Mesdemoiselles, s'il vous plaît...

Alors, les quatre jeunes femmes se sont levées, très doucement, en insistant bien à courber leur flan, à me regarder de coté, et à caresser leurs nuques dorées. Elles étaient belles, et leur cheveux sentaient bons. Un violoncelle, une viola, une paire de congas. Une d'elle s'accrocha de minuscules cymbales au bout des doigts, et frappa sur sa robe pour la défroisser, comme si elle comptait la faire voler. Il n'y avait pourtant pas beaucoup de place, pensai-je. Et j'avais peur qu'en dansant, elle ne se sente prise d'un délire orphique empêchant le loup d'apprécier le sommeil de ses idées. Heureusement, prévoyant, il s'était déplacé dans un coin de la pièce, et s'était recouché sur le coté, le poing droit à la bouche, comme s'il avait eu cessé de sucer son pouce depuis peu.

Alors, la musique commença. Tout doucement. Une ligne de basse rondoyante en un cercle mystique et profond à la voix roque, une voix de moine tibétain. Et tink, une clochette sonna, et la jeune femme, accompagnée d'un violon de papillon, chanta d'une voix douce qui venait de loin une variation les yeux fermés, et tink, elle clocheta avec ses doigts, et bong, la percussion annonça qu'elles étaient prêtes.

J'ai mis quelques coussins sous mon cou, j'ai étendu mes jambes, et j'ai tiré une peau de bête en faisant bien attention à ne pas mettre le feu avec ma cigarette. J'ai pris la bouteille de vin, et je les ai écouté me jouer une pièce émouvante me contant les possibilités de l'infini, me raconter les secrets de la vie, m'expliquer les joies de la mélancolie, qu'il n'y avait rien de pire qu'une suite de jours ensoleillés, et que grâce à la nuit, le jour était plus beau. Elles jouaient en rouge et en or. Elles brillaient, et sans sourire réussirent à me communiquer leur bonheur d'être là, hors du temps.

Elles faisaient des saisons une seule et même planète. Elles faisaient de l'univers entier un être à nous. Je ne faisais rien, mais mon immobilise participait de leur grand tout. Je n'avais besoin de rien. Et mon contentement me rendait riche. J'étais heureux, j'étais épuisé, je me suis endormi et tout s'est envolé.



Arnaud Pépin-Donat – Un Roman – 2006-2014
Version 3.6 – En Cours d'Écriture
(coquilles et fautes d'orthographe incluses)
3.0 UnportedCreativeCommon
www.pepitostudio.com